R

I

D'

SU

DE

Chez
&

REFLEXIONS
SUR
LA POETIQUE
D'ARISTOTE,
ET
SUR LES OUVRAGES
DES POETES ANCIENS
& modernes.

Par le Pere Rapin

A PARIS,
Chez François Muguet, Imprimeur du Roy
& de M. l'Archevesque, ruë de la Harpe,
à l'Adoration des trois Rois.

MDCLXXIV.

Avec Privilege du Roy.

A

D

Il
bonn
vous

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

MONSEIGNEVR,

Il ne manqueroit rien à la bonne fortune du Livre que je vous offre : si vous pouviés con-

noiſtre quel intereſt vous y avés. Mais il y a apparence, que vous y prendrés quelque part : dés que vous commencerés à eſtre ſenſible à voſtre gloire : parce que cet Ouvrage n'eſt que pour apprendre à ceux, qui ont du genie ; l'art de vous immortalizer. Iamais Prince n'eſt venu au monde ſous une étoille ſi heureuſe que vous. Vous eſtes né d'une Maiſon, dont les Alliances regnent preſque dans toute l'Europe, & d'un Pere qui meriteroit de donner des Loix à toute la terre. Car il eſt né luy-meſme ſage, vaillant, & heureux. La Fortune n'a jamais conduit perſonne à la gloire par des chemins ſi

agreables. Mais je ne presume pas assés de moy, MONSEIGNEUR, *pour ozer entreprendre de vous faire son éloge, il est au dessus de toutes nos idées. Ie diray seulement que jamais Prince n'est monté sur le Trône, avec de si rares qualités. Il a commencé à se faire aymer de ses Sujets, à se faire estimer de ses Ennemis, à se faire respecter de ses Alliés, & à se faire admirer de tous les Peuples: dés qu'il a commencé à gouverner.*

Mais, MONSEIGNEUR, *si vous estes grand par vostre naissance, & par le merite d'un Pere si glorieux: vous l'estes aussi déja pour vous-mes-*

me. Vous estes devenu par la qualité de vostre esprit, & par le soin de ceux à qui l'on a confié vostre education, le Prince le plus sçavant à douze ans qui soit au monde : vous avés commencé à estre raisonnable à un âge, où les autres ne connoissent pas encore la raison, & à estre honneste homme, quand à peine on cesse d'estre enfant. Ce n'est point la politique qui vous a appris à estre liberal. Car vous avés esté bien-faisant de vous-mesme, avant que d'avoir compris, de quelle importance il est à un Prince d'aymer à faire des graces. Et si vous continués, MONSEIGNEUR, *de l'air*

dont vous commencés : il n'y aura bien-tost rien de merveilleux ny d'incroyable, qu'on ne soit déja disposé à croire de vous.

Que deviendront ces merveilles, MONSEIGNEUR, s'il n'y a des bouches pour les chanter, & qui rendra compte à la posterité des miracles que vous ferés, s'il ne se forme des genies capables de les publier ? Mon principal dessein en cet Ouvrage est d'y contribuer, & d'ayder aux Poëtes de nostre Siecle à concevoir des idées dignes de vous : en leur retraçant le plan de ces grandes images, qu'Aristote nous a laissées dans sa Poëtique, & sur lesquelles Virgi-

le, Horace, & tous les grands Perſonnages de l'ancienne Rome ſe ſont formés.

Mais ce n'eſt pas aſſés, MONSEIGNEUR, *que de propoſer de grands modeles aux grands genies, pour ſe preparer à chanter vos loüanges. C'eſt à vous à les prevenir de vos faveurs, à délier vous-meſme les langues, pour les faire parler, & à ayder aux eſprits à vous comprendre. Au reſte, rien n'eſt capable d'encourager davantage ceux, qui ſont dignes de vous loüer, que la diſtinction que vous en ferés, d'avec ceux qui n'en ſont pas dignes. Ç'eſt ce que vous pourrés apprendre,* MONSEIGNEUR, *dans*

EPISTRE.

l'Ouvrage que je vous preſente : il vous fera voir qu'on trouve par tout des faiſeurs de Vers, & qu'on ne trouve preſque nulle part de veritables Poëtes : & en vous faiſant connoiſtre tous les habiles gens, qui ont preſques jamais eſté, il vous apprendra les regles, pour diſtinguer le vray merite, d'avec le faux. Sçachés ſur tout bien cela, MONSEIGNEUR, *vous qui voulés tout ſçavoir. Et parmy les leçons qu'on vous donnera, de vous accoûtumer de bonne heure, à haïr l'injuſtice, ne ſouffrés jamais qu'on en faſſe à ceux qui ont du merite : perſonne n'a plus d'intereſt que vous, que les gens*

d'esprit soient considerés, & que les choses parfaites soient estimées. Car il n'y aura bien-tost rien de plus accomply que vous, si vous continués: & il ne seroit pas juste, qu'il y eut de l'esprit en France, qui ne fist pas hommage au vostre.

C'est ce que je pretends inspirer a nostre siecle, pour l'obliger à vous faire justice. Quel honneur pour moy, MONSEIGNEUR, de m'employer par ces Reflexions à former des sujets capables de travailler à vostre gloire, & de preparer par là les voyes d'une reputation, qui doit aller aussi loin que la vostre? Mais pour conserver le merite tout pur d'un

dessein qui m'est si glorieux, & que je pourrois perdre par des esperances, en me montrant: sous vos que je me cache. Vostre gloire en sera d'autant plus grande, que mon zele paroistra moins interesse. Et s'il arrive jamais, MONSEIGNEUR, *ce qui arrive rarement aux Princes, que vous ayés l'esprit assés éclairé, pour connoistre la flatterie, & l'ame assés forte, pour la mépriser: vous aurés un plaisir plus solide à entendre vos loüanges de la bouche d'un inconnu, que de celle de vos Courtisans: & tout l'encens de la Cour vous paroistra moins pur & moins exquis, que celuy d'un*

particulier qui ne pretend rien, que d'eſtre avec plus de reſpect, & plus de des-intereſſement, que les autres,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant ſerviteur * *

AVERTISSEMENT.

COMME ce n'eſt pas tant pour inſtruire, que pour exercer les eſprits, que je donne ces Reflexions au Public : je ne ſuis pas aſſés vain pour les croire fort neceſſaires, ny aſſés humble pour les croire tout-à-fait inutiles. Cet Ouvrage n'eſt point un nouveau plan de Poëtique ; parce que celuy d'Ariſtote eſt le ſeul auquel il faut s'attacher, comme à la regle la plus juſte qu'il y ait, pour former l'eſ-

prit. En effet, sa Poëtique n'est à proprement parler, que la nature mise en methode, & le bon sens reduit en principes : on ne va à la perfection que par ces regles : & on s'égare dés qu'on ne les suit pas. Dans quelles fautes ne sont pas tombés la plusspart des Poëtes Espagnols & Italiens pour les avoir ignorées ? Et quand on ne plaist pas par ces regles, ce n'est pas la faute de l'art, c'est celle de l'ouvrier.

Tous ceux qui ont écrit sur la Poëtique, n'ont point suivy d'autre idée que celle d'Aristote. Horace fut le premier

premier, qui propoſa ce grand modele aux Romains, & ſur lequel ſe formerent tous les gens de qualité de la Cour d'Auguſte, qui ſe meſlerent de faire des Vers.

Petrone, qu'on n'oſe nommer, dés qu'on a de la pudeur, ſi ce n'eſt ſur les ſentimens qu'il a eu de la maniere dont il faut écrire, laiſſa parmy les ordures de ſa Satire certains preceptes de la Poëtique, qui ſont admirables. Il ne peut ſouffrir le ſtyle de Seneque & de Lucain, qui luy paroiſt affecté & contraire aux principes d'Ariſtote. Ce

n'est qu'à eux à qui il en veut, par ces traits qui luy échapent, contre les méchans Poëtes & les faux Declamateurs. Il ne s'est rien écrit de ce temps-là de plus judicieux. Mais il n'a pas luy-mesme cette maniere aisée & naturelle qu'il prône tant aux autres : il donne les plus beaux preceptes du monde contre l'affectation, qu'il n'observe pas : car il affecte jusques à la simplicité du stile, où il n'est pas luy-mesme toûjours naturel. Quoy qu'il en soit, ce qu'il a de bon sur ce sujet, est pris d'Aristote : qui est l'unique

ſource, d'où il faut puiſer le bon ſens, quand on ſe meſle d'écrire.

Il ne parut depuis aucune Poëtique, juſques au ſiecle paſſé : où celle d'Ariſtote fut apportée avec ſes autres écrits de Conſtantinople en Italie : & où il s'éleva alors une foule de Commentateurs qui écrivirent ſur cette Poëtique. Dont les premiers furent Victorius, Madius, Robortellus, qui interpreterent aſſés literalement le texte de ce Philoſophe, ſans entrer fort dans ſon eſprit. Ceux-cy furent ſuivis de Caſtelvetro, de Pi-

colomini, de Beni, de Ricobon, de Majoragius, de Minturnus, de Vida, de Patricius, d'André Gili, de Vossius, & de quantité d'autres. Mais Vossius a commenté Aristote en pur Scholiaste, Gili en Rheteur, Patricius en Historien, Vida en Poëte, qui veut plaire plus qu'instruire, Minturnus en Orateur, Majoragius & Ricobon en Dialecticiens, Beni en Docteur qui a le jugement sain, quand il ne s'agit pas de l'honneur de son païs. Car il compare l'Arioste à Homere, & le Tasse à Virgile, dans un

Traité qu'il en a fait exprés. Picolomini & Caſtelvetro l'ont fait en critiques fort habiles, & mieux que les autres. Picolomini traitte Ariſtote plus honneſtement que Caſtelvetro : lequel eſt un eſprit naturellement chagrin, qui par une humeur contrariante, ſe fait une loy de trouver toûjours à redire au texte d'Ariſtote, qu'il embaraſſe d'ordinaire en l'expliquant. Aprés tout, c'eſt le plus habile de tous les Commentateurs de la Poëtique d'Ariſtote, & celuy dans lequel il y a plus à apprendre.

Enfin, Lope de Vega eſt

le ſeul qui s'eſt aviſé, ſur la bonne fortune de ſa vieille reputation, de hazarder une nouvelle methode de Poëtique qu'il appelle *el arte nuevo*, toute differente de celle d'Ariſtote pour juſtifier l'ordonnance de ſes Comedies, que les ſçavans de ſon païs critiquoient ſans ceſſe. Ce qui luy reüſſit ſi mal, qu'on ne jugea pas meſme ce Traitté digne d'eſtre mis dans le Recüeil de ſes Ouvrages. Parce qu'il n'avoit pas ſuivy Ariſtote en cette Poëtique, qui eſt le ſeul qu'on doit ſuivre.

C'eſt ce que j'ay fait exacte-

ment dans ces Reflexions, où je n'ay adjoûté que des exemples, pour eſtablir encore davantage les regles qu'il donne : & j'ay pris occaſion de dire ce qu'il faut penſer de tous ceux qui ont écrit en Vers depuis plus de deux mille ans. Je me ſuis diſpenſé de parler de ceux qui vivent encore. Car je ne ſuis pas d'humeur à monter ſur le Theatre, pour y diſtribuer la gloire. J'ayme mieux me rapporter au Public, de l'opinion qu'on doit avoir de leur merite.

Au reſte, j'ay pris le party de faire des Reflexions, parce qu'on y épargne tou-

tes ces paroles qui sont necessaires aux liaisons dans un discours de suite. Et comme ces Reflexions peuvent choquer ceux qui n'ont pas du genie, ausquels elles seront incommodes : je m'attends d'apprendre d'eux les endroits où je me seray mépris, pour en profiter dans une seconde Edition : & j'espere que les gens raisonnables, excuseront les fautes survenuës en celle-cy, qui s'est faite en mon absence.

Fautes d'impression.

LIsés *Madim* pour *Maxim*. Pag. 25. *n'auroient* pour *n'avoient*, 52. *Camoens* pour *Camoes*. 69. *sine que* pour *sive que*. A la marge 96. *est cette parfaite liaison* pour, *& cette parfaite liaison* 147. *les panegyristes* pour *panegyriques*, 151. *les Comedies de Garnier* pour *la Bradamante de Garnier*, 201. *Copiste* pour *Copie* 218.

REFLEXIONS

REFLEXIONS
SUR
LA POETIQUE
D'ARISTOTE
En general.

I.

LE peu de connoiſſance, qu'on a d'ordinaire du veritable prix de la Poëſie, fait qu'on n'en juge preſque jamais équitablement. Il n'appartient qu'aux eſprits au deſſus du commun de l'eſtimer autant qu'elle le merite : & l'on ne peut penſer à la ma-

niere dont Alexandre, Scipion, Jules Cesar, Auguste, & tous les Grands hommes de l'antiquité en ont esté touchez, sans en avoir une grande idée. En effet, la Poësie est de tous les Arts le plus parfait; car la perfection des autres Arts est bornée; celle de la Poësie ne l'est point: pour y réüssir il faut tout sçavoir. Mais son prix ne peut mieux paroistre, que par le détail des qualitez necessaires pour faire un Poëte.

II.

Il faut un genie extraordinaire, un grand naturel, un esprit juste, fertile, penetrant, solide, universel, une intelligence droite & pure, une imagination nette & agreable. Cette élevation de genie qui

ne dépend ny de l'art, ny de l'étude, & qui eſt un don purement du Ciel, doit eſtre ſoûtenuë d'un grand ſens & d'une grande vivacité : il faut du jugement pour penſer ſagement les choſes : il faut de la vivacité pour les exprimer avec cette grace & cette abondance qui en fait la beauté. Mais comme le jugement ſans genie eſt froid & languiſſant, le genie ſans jugement eſt extravagant & aveugle. C'eſt ainſi que Lucain languit ſouvent dans ſon Poëme de la guerre de Pharſale, faute de genie : & c'eſt ainſi qu'Ovide s'égare quelquefois dans ſes Metamorphoſes, faute de jugement. Arioſte a trop de feu, Dante n'en a pas aſſez. Bocace a l'eſprit juſte, mais ſans étenduë : le Chevalier Marin a de l'éten-

duë, mais ſans juſteſſe. Car enfin pour faire un Poëte accompli, il faut un temperament d'eſprit & d'imagination, de force & de douceur, de penetration & de delicateſſe : & il faut par deſſus toutes choſes une ſouveraine éloquence, & une profonde capacité. Ce ſont les qualitez qui doivent concourir enſemble, pour former le genie de la Poëſie, & pour en ſoûtenir le caractere.

III.

Mais la premiere injuſtice qu'on fait aux Poëtes, c'eſt qu'on prend ſouvent ce qui n'eſt qu'un pur effet de l'imagination, pour du genie. C'eſt par là qu'un ignorant s'érigera en Poëte dans le monde, pour avoir réüſſi dans un Madrigal, ou la ſeule imagination

échauffée
ou bien pa
quelque p
fet il n'ait
ſte, qui n
partage d'
naire. On
garde, dit
ner ce nó
ſans diſtin
ſe meſlent
Car il faut
deur d'am
de divin c
de grande
grands ſen
majeſté, p
Un Sonne
gie, un Ro
petits Ver
vent tant
d'ordinair
ctions tou
gination.

échauffée par la compoſition, ou bien par la débauche, aura quelque part : quoy qu'en effet il n'ait rien de ce feu celeſte, qui ne peut eſtre que le partage d'un genie extraordinaire. On doit bien prendre garde, dit Horace, de profaner ce nom, en le donnant ſans diſtinction à tous ceux qui ſe meſlent de faire des Vers. Car il faut, dit-il, de la grandeur d'ame, & quelque choſe de divin dans l'eſprit : il faut de grandes expreſſions, de grands ſentimens, un ton de majeſté, pour meriter ce nom. Un Sonnet, une Ode, une Elegie, un Rondeau, & tous ces petits Vers dont on fait ſouvent tant de bruit, ne ſont d'ordinaire que des productions toutes pures de l'imagination. Un eſprit ſuperficiel

Ingenium cui ſit, cui mens divinior atque os Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem. *l. 1. Sat. 4.*

avec un peu d'uſage du monde eſt capable de ces ouvrages. La vraye Poëſie demande bien d'autres qualitez. Le genie de la guerre & des affaires n'a rien qui en approche. Un peu de phlegme, avec quelque experience peut ſuffire à une importante negociation: & une occaſion bien ménagée jointe au hazard peut faire l'heureux ſuccés d'un combat, & toute la bonne fortune d'une journée. Mais pour exciter ces mouvemens de l'ame, & ces tranſports d'admiration, qu'on attend de la Poëſie, tout le genie, dont l'eſprit de l'homme eſt capable, à peine y peut ſuffire. En voicy un exemple.

IV.

Homere, qui eut un genie accomply pour la Poëſie, eut

auſſi l'eſprit le plus vaſte, le plus ſublime, le plus profond, le plus univerſel qui fut jamais. C'eſt dans ſes Poëmes que ſe ſont formez tous les grands perſonnages de l'antiquité. Les Legiſlateurs y ont pris le premier plan des loix, qu'ils ont données aux hommes : les fondateurs des Monarchies & des Republiques ont dreſſé leurs Eſtats ſur le modele qu'il s'en eſtoit formé : les Philoſophes y ont trouvé les premiers principes de la morale qu'ils ont enſeignée aux peuples : les Medecins y ont étudié les maladies & les remedes : les Aſtronomes y ont appris la ſcience du Ciel, & les Géometres celle de la terre : les Rois & les Princes y ont trouvé l'art de gouverner, & les Capitaines

celuy de former un bataillon, de camper une armée, d'assieger des villes, de donner des combats, & de gagner des victoires. C'est sur ce grand original que Socrate, Platon, Aristote sont devenus Philosophes; que Sophocle & Euripide ont pris le grand air du theatre, & les idées de la Tragedie; que Zeuxis, Apelle, Polygnote sont devenus si grands Peintres, & qu'Alexandre s'est fait si vaillant. Enfin Homere a esté, pour ainsi dire, le premier fondateur de tous les Arts & de toutes les Sciences; & le modele des Sçavans de tous les siecles. Et comme il a esté en quelque façon l'auteur du Paganisme, dont il a établi la religion dans ses Poëmes: on peut dire que jamais personne n'a eu tant

de sectateurs
dant ce geni
esprit capab
ses ne se to
de la Poësie
capital.

Il n'est nul
me la pluspa
croit, qu'il
fureur dans
Poësie. Car
le discours d
quelque fa
discours d'u
il est bon
l'esprit fort
voir s'empo
faut, & po
portemens
d'esprit, qui
& le jugem
parties des p

de ſectateurs que luy. Cependant ce genie ſi univerſel, cet eſprit capable de tant de choſes ne ſe tourna que du coſté de la Poëſie, dont il fit ſon capital.

V.

Il n'eſt nullement vray, comme la pluſpart du monde le croit, qu'il doive entrer de la fureur dans le caractere de la Poëſie. Car quoy qu'en effet le diſcours du Poëte doive en quelque façon reſſembler au diſcours d'un homme inſpiré: il eſt bon toutefois d'avoir l'eſprit fort ſerein, pour ſçavoir s'emporter, quand il le faut, & pour regler ſes emportemens: & cette ſerenité d'eſprit, qui fait le ſang-froid & le jugement, eſt une des parties des plus eſſentielles du

Præcipitandus liber ſpiritus, ut furentis animi vaticinatio appareat. *Pet.*

genie de la Poëſie, c'eſt par là qu'on ſe poſſede. Et ce fut autrefois une viſion toute pure de Platon, que cette fureur qu'il donne au Poëte dans le traité qu'il en a fait: il avoit entrepris de décrier la Poëſie n'ayant pû y réüſſir. Il eſt vray qu'Ariſtote a reconnu quelque choſe de divin dans le caractere du Poëte: mais il n'y reconnoiſt rien de furieux. Le vulgaire confond toutefois l'un & l'autre. Son ignorance jointe à l'humeur capricieuſe de certains Poëtes a donné lieu à ce ſentiment, lequel n'a pas peu contribué à décrier la profeſſion de cet Art; qui au fonds n'eſt pas conſideré dans le monde autant qu'il le merite: par le peu d'attention qu'on a à diſtinguer ceux qui ſont Poëtes d'avec ceux qui ne le ſont pas.

Ἔρως τις ποιητικὴ ἐστὶ ἢ μανικός. *Poët.*

VI.

On peut devenir Orateur, ſans avoir de naturel à l'éloquence : parce que l'art peut ſuppléer au defaut de la nature. Mais on ne peut eſtre Poëte ſans genie, dont rien ne peut tenir la place, & au defaut duquel tout l'art n'eſt pas capable de ſuppléer. Le genie eſt ce feu celeſte exprimé par la fable, qui donne de l'élevation à l'eſprit, & qui fait dire les choſes d'un grand air. Heureux celuy à qui la nature a fait ce preſent : il s'éleve au deſſus de luy-meſme par ce caractere : au lieu que les autres rampent toûjours, & ne diſent jamais rien que de bas & de commun. Celuy qui a du genie paroiſt Poëte juſques dans les plus petites choſes, par le

tour qu'il leur donne, & par l'air qu'il a de les dire. Tel fut Racan parmy nous il n'y a pas long-temps. Ce rayon eſtoit tombé dans ſon eſprit : il ne ſçavoit rien: mais il eſtoit Poëte : il eut bien des concurrens, & peu de ſemblables. Car aprés tout où trouve-t-on ces qualitez, dont je viens de parler ? Où eſt ce brillant & ce ſolide, ce feu & ce phlegme, cet air ſage & emporté, qui fait le genie que nous cherchons ? Ce ſont toutefois les petits eſprits, qui croyent faire le mieux des Vers : les plus grands Poëtes ſont les plus modeſtes. Ce ne fut qu'en tremblant, que Virgile s'aviſa d'aller pendant la nuit afficher à la porte du palais d'Auguſte ces deux Vers, qui donnerent tant d'admiration à toute la

ville de Rome. Ce grand homme se cachoit, pendant que l'Empereur faisoit rechercher avec empressement l'Auteur de cet admirable distique : & il fut le dernier de tous à comprendre le prix de son ouvrage. Il est certain que les grands genies n'ont jamais assez bonne opinion de ce qu'ils font, par la trop grande idée de la perfection qu'ils se proposent dans leurs ouvrages. Siecle heureux, où la modestie des Poëtes estoit si grande, quand vous reverrons-nous ! Car il n'y a rien de plus incommode qu'un Poëte entesté de son merite : il en fatigue tout le monde, en prônant eternellement ses ouvrages : & dés qu'on sçait rimer un bout de Vers, on veut que tout le monde le sçache : pendant que les

Secli incommoda petissimi Poëtæ. Catul.

grands hommes ont tant de peine à se produire, & prennent tant de soin de se cacher.

VII.

Il n'est pas aisé de decider en quoy consiste la nature de cet Art que nous examinons, & quelle est precisement sa fin. Les Interpretes d'Aristote n'en conviennent pas eux-mesmes: leurs avis sont differens. Les uns veulent que la fin de la Poësie soit de plaire: que c'est mesme pour cela, qu'elle s'étudie à remuer les passions, dont tous les mouvemens sont agreables: parce que rien n'est plus doux à l'ame que l'agitation: elle se plaist à changer d'objet, pour tascher à satisfaire l'immensité de ses desirs. Il est vray que c'est le but que se propose la

Poëſie, que de plaire ; mais ce n'eſt pas le principal : comme pretendent les autres. En effet, la Poëſie eſtant un Art, doit eſtre utile par la qualité de ſa nature, & par la ſubordination eſſentielle, que tout Art doit avoir à la Politique dont la fin generale eſt le bien public. C'eſt le ſentiment d'Ariſtote, & d'Horace ſon premier Interprete.

Et prodeſſe volunt & delectare Poëtæ. *Poët. Hor.*

VIII.

Aprés tout, comme c'eſt l'intention de la Poëſie, que de plaire ; elle met en œuvre tout ce qui peut y contribuer. C'eſt à ce deſſein qu'elle ſe ſert du nombre & de l'harmonie, qui ſont naturellement agreables : qu'elle anime ſon diſcours par des traits plus vifs & par des expreſſions plus for-

tes, que ne ſont les diſcours en proſe : qu'elle s'affranchit de cette contrainte & de cette retenuë, qui eſt ordinaire aux Orateurs : qu'elle donne une grande liberté à ſon imagination : qu'elle fait de frequentes images de tout ce qu'il y a d'agreable dans la nature : qu'elle ne parle que figurément pour donner un plus grand air à ſon diſcours : qu'elle eſt magnifique dans ſes idées, élevée dans ſes expreſſions, hardie dans ſes paroles, paſſionnée dans ſes mouvemens : qu'elle prend plaiſir à raconter des avantures extraordinaires, à donner aux choſes les plus communes & les plus naturelles un air fabuleux, pour les rendre plus merveilleuſes, à relever la verité par la fiction: c'eſt enfin pour cela qu'elle met

met en uſage tout ce que l'Art a d'agrément, parce que ſon but eſt de plaire. Empedocle qui n'a point eu cet Art dans ſes Poëmes, comme Homere, ny Lucrece, comme Virgile, ne ſont pas de veritables Poëtes. Homere eſt agreable juſques dans la deſcription de la cabane du porcher de Laërte dans ſon Odyſſée : & Virgile plaiſt juſques dans le fumier & dans les chardons de ſes Georgiques, de la maniere dont il en parle. Car tout devient beau & fleury entre les mains d'un Poëte qui a du genie.

IX.

Toutefois la fin principale de la Poëſie eſt de profiter, non ſeulement en deſaſſant l'eſprit pour le rendre plus ca-

Omne tulit qui miſcuit utile dulci. Horat. Poet.

pable de ſes fonctions ordinaires, & en charmant les chagrins de l'ame par ſon harmonie & par toutes les graces de l'expreſſion : mais bien davantage encore en purifiant les mœurs, par les inſtructions ſalutaires, qu'elle fait profeſſion de donner à l'homme. Car la vertu eſtant naturellement auſtere par la contrainte qu'elle impoſe au cœur, en reprimant ſes deſirs : la Morale qui entreprend de regler les mouvemens du cœur, par ſes inſtructions, doit ſe rendre agreable, pour eſtre écoutée: à quoy elle ne reüſſit jamais mieux que par la Poëſie. C'eſt par elle, que pour guerir les maladies des hommes, la Morale ſe ſert du meſme artifice, dont ſe ſert la Medecine pour guerir les maladies des enfans:

Nam vehuti pueris abſinthia tetra medentes, cùm dare conantur. *Lucr. l. 4.*

en meſlant des douceurs dans les remedes qu'elle leur donne, pour en oſter l'amertume. L'intention principale de cet Art eſt donc de rendre agreable, ce qui eſt ſalutaire : en quoy il eſt plus ſage que les autres Arts, leſquels cherchent à profiter ſans ſe ſoucier de plaire. L'Eloquence meſme par ſes diſcours les plus pathetiques n'eſt pas toûjours capable de perſuader avec le meſme ſuccés la vertu aux hommes, qu'eſt la Poëſie : parce qu'on eſt plus ſenſible au plaiſir qu'à la raiſon. Ainſi toute Poëſie qui eſt contre les mœurs eſt déreglée & vicieuſe : l'on doit meſme traitter les Poëtes de corrupteurs & d'empoiſonneurs publics, quand leur Morale n'eſt pas pure : & ce ne ſont que les

Poëtes impurs & diſſolus que Platon bannit de ſa Republique. Il eſt vray auſſi qu'il n'y a d'ordinaire que les petits genies, qui ſoient ſujets à dire des impietez ou des ordures: Homere & Virgile n'en ont jamais dit: ils ont toûjours eſté ſeveres & vertueux, comme des Philoſophes: & les Muſes des veritables Poëtes ſont auſſi chaſtes & auſſi honneſtes que des Veſtales.

X.

Ce n'eſt meſme que pour eſtre utile, que la Poëſie doit eſtre agreable: & le plaiſir n'eſt qu'un moyen dont elle ſe ſert pour profiter. Ainſi toute la Poëſie quand elle eſt parfaite, doit eſtre par neceſſité une leçon publique de bonnes mœurs pour inſtruire le

peuple.
propoſe
des vertu
ces, pour
à aymer l
autres; e
pour Ac
& du mé
elle inſpir
pieté d'E
de l'horre
Mezence.
fie l'uſage
derant la
qui ſont d
tu. Elle a
que le vic
ny, quanc
ſte dans l'
puny, apr
crime, l'eſ
enſeigne
fortune,
monde n

peuple. La Poëſie heroïque propoſe l'exemple des grandes vertus, & des grands vices, pour exciter les hommes à aymer les unes, & à fuïr les autres; elle donne de l'eſtime pour Achille dans Homere, & du mépris pour Therſite: elle inſpire du reſpect pour la pieté d'Enée dans Virgile, & de l'horreur pour l'impieté de Mezence. La tragedie rectifie l'uſage des paſſions en moderant la crainte & la pieté, qui ſont des obſtacles à la vertu. Elle apprend aux hommes que le vice n'eſt jamais impuny, quand elle repreſente Egiſte dans l'Electre de Sophocle puny, aprés avoir joüy de ſon crime, l'eſpace de dix ans. Elle enſeigne que les faveurs de la fortune, & les grandeurs du monde ne ſont pas toûjours

Nec aliud quidquam per fabulas quæritur, quam corrigatur error ut mortalium. *Phæd.*

de veritables biens, quand elle montre ſur le theatre une Reyne auſſi mal-heureuſe que l'eſt Hecube qui déplore d'un air ſi touchant ſes mal-heurs dans Euripide. La Comedie qui eſt une image de la vie commune corrige les défauts publics, en faiſant voir le ridicule des défauts particuliers. Ariſtophane ne jouë la ſotte vanité de Praxagore dans ſes Harangueuſes, que pour guerir la vanité des autres femmes d'Athenes. Et ce ne fut que pour apprendre aux ſoldats Romains en quoy conſiſtoit la veritable valeur, que Plaute fit voir au public l'extravagance de la fauſſe bravoure de ſon fanfaron de Capitan, dans ſa Comedie du ſoldat glorieux.

Mais pa
n'eſt utile
agreable:
Art eſt de
plaire ſeu
regles : il
blir : & ne
fondre les
ces extrav
ce blâme
de joindre
lément in
meſler de
agneaux,
des ſerpens
meſme co
rentes, &
des reſveri
que les ſo
Car quand
cipes, on e
les égareme

XI.

Mais parce que la Poëſie n'eſt utile qu'autant qu'elle eſt agreable : l'importance de cet Art eſt de plaire. On ne peut plaire ſeurement que par des regles : il faut donc en eſtablir : & ne pas s'expoſer à confondre les choſes, en imitant ces extravagances qu'Horace blâme ſi fort. C'eſt à dire de joindre des choſes naturellement incompatibles, de meſler des tigres avec des agneaux, des oyſeaux avec des ſerpens, de compoſer un meſme corps d'eſpeces differentes, & d'autoriſer par là des reſveries moins digerées que les ſonges d'un malade. Car quand on n'a pas de principes, on eſt capable de tous les égaremens imaginables : &

Serpentes avibus geminentur, tigribus agni, *Poët.*

Velut ægri ſomnia vanæ fingentur ſpeciès. *Ibid.*

l'on fait autant de fautes, que de démarches, dans les ouvrages d'eſprit, quand on ne s'aſſujettit pas à des regles. Dans quelles énormitez de fautes ne ſont pas tombez, Petrarque dans ſon Poëme ſur l'Afrique; Arioſte dans ſon Roland le Furieux, le Chevalier Marin dans ſon Adonis, & tous les autres Italiens, qui n'ont pas connu les regles de la Poëtique d'Ariſtote: parce qu'ils n'ont ſuivy d'autre guide, que leur genie & leur caprice. A la verité les eſprits eſtoient alors ſi prevenus dans l'Italie en faveur de la Poëſie Romaneſque du Pulci, du Boïardo, & de l'Arioſte, qu'on n'y connoiſſoit point d'autres regles que celles qu'inſpiroit la chaleur du genie. Le premier des Poëtes Italiens,

Italiens, qui fit voir que l'art de la Poëtique ne luy eſtoit pas tout-à-fait inconnu, fut Giorgio Triſſino dans ſon Poëme de l'Italie délivrée des Gots, ſous les Pontificats de Leon X. & de Clement VII. Il paroiſt dans ce Poëme une eſpece d'imitation de l'Iliade d'Homere. Ce modele fut ſuivi avec ſuccés par le Taſſe dans ſon Poëme de la Jeruſalem délivrée: quoy qu'un certain Oliviero l'euſt tenté devant luy, mais avec moins de bonheur, dans ſon Poëme ſur l'Allemagne. Victorius, Madius, Robertellus, & aprés eux Caſtelvetro & Picolomini furent les premiers qui firent connoiſtre dans l'Europe les regles de la Poëtique d'Ariſtote: que les Grecs apporterent en Italie aprés la priſe

de Conſtantinople ; & ceux-cy furent ſuivis du Beni, de Minturno, de Ricobon, de Vida, de Gallutio, & de pluſieurs autres.

XII.

Ariſtote dreſſa le plan de ces regles ſur les Poëmes d'Homere & des autres Poëtes de ſon temps, par les longues reflexions qu'il avoit faites ſur leurs ouvrages. Je ne pretens ny juſtifier par de grands diſcours la neceſſité, la juſteſſe, & la verité de ces regles, ny faire l'hiſtoire des livres de la Poëtique d'Ariſtote, ny examiner ſi elle eſt complete : comme tant d'autres ont fait : je ſuppoſe tout cela. Je dis ſeulement, qu'à bien conſiderer ces regles, on trouvera qu'elles ne

ſont faites que pour reduire la nature en methode, pour la ſuivre pas à pas, & pour n'en laiſſer échaper aucun trait. Ce n'eſt que par ces regles, qu'on peut établir la vray-ſemblance dans la fiction, qui eſt l'ame de la Poëſie: car s'il n'y a point d'unité de lieu, de temps, & d'action dans les grands Poëmes, il n'y a point de vray-ſemblance. Enfin c'eſt par ces regles que tout devient juſte, proportionné, naturel: car elles ſont fondées ſur le bon ſens & ſur la raiſon, plus que ſur l'autorité & ſur l'exemple. La Poëtique d'Horace, qui n'eſt qu'une interpretation de celle d'Ariſtote, fait aſſez voir la neceſſité qu'il y a de s'aſſujettir à des regles, par les égaremens ridicules, où l'on eſt ſujet de tomber, quand

on ne ſuit que ſon genie. Car quoy que la Poëſie ſoit un ouvrage de genie : toutefois ſi ce genie n'eſt reglé, ce n'eſt qu'un pur caprice, qui n'eſt capable de produire rien de raiſonnable.

XIII.

Mais ſi le genie doit indiſpenſablement s'aſſujettir à la ſervitude des regles : il ne ſera pas aiſé de décider lequel contribuë davantage à la Poëſie, ou l'art, ou la nature. C'eſt une de ces queſtions indéciſes, qui ſeroit propre à traiter en declamation, & dont la déciſion eſt peu importante : il ſuffit de ſçavoir que l'un & l'autre y contribuë ſi fort, que l'on ne peut eſtre ſouverainement parfait dans la Poëſie, ſans l'un & ſans l'autre. Si-bien

Natura fieret laudabile carmen, an arte Quæſitum. *Horat.*

que l'un & l'autre, dit Horace, doit s'aider mutuellement, & conſpirer pour faire un Poëte accomply. Mais quoy que la nature y faſſe peu de choſe ſans le ſecours de l'art : il faut toutefois en revenir au ſentiment de Quintilien, qui croit que l'art contribuë moins à la ſouveraine perfection du Poëte que la nature. Et par la comparaiſon que fait Longin d'Apollonius & d'Homere, d'Eraſtoſthenes & d'Archilochus, de Bacchilides & de Pindare, d'Ion & de Sophocle, dont les premiers ne font aucune faute contre l'art, & les autres en font : il paroiſt que l'avantage du genie eſt toûjours préferable à celuy de l'art. De Sub. c. 30.

XIV.

Ce n'eſt pas aſſez que d'avoir du genie : il faut le ſentir, & en eſtre ſeur par l'experience qu'on en doit avoir : il faut meſme bien connoiſtre de quoy il eſt capable, & de quoy il ne l'eſt pas, pour ne le pas forcer, ſelon le precepte qu'en donne Horace : ce qu'on ne peut bien ſçavoir ſans de longues reflexions ſur ſoy-meſme : & quoy que la nature ſoit toûjours promte à ſe declarer, il ne faut pas laiſſer de la prévenir en s'étudiant avec bien de l'attention, pour connoiſtre ſes forces. Il y a des genies univerſels capables de tout par l'immenſité de leur eſprit : comme Homere & Virgile : il y en a de bornez. Demetrius le Phaleréen dit

Tu nihil invita dices, faciesve Minerva. *Poët.*

Verſare diu, quid ferre recuſent, Quid valeant humeri. *Ibid.*

Liv. de rhet.

qu'Archiloque n'avoit pas cette grandeur d'ame propre au Poëme heroïque, qu'avoit Homere. Anacreon qui avoit une delicateſſe d'eſprit admirable, n'avoit pas d'élevation. Properce avouë luy-meſme qu'il n'eſtoit pas propre à chanter les guerres d'Auguſte, ny à décrire la genealogie de Ceſar. Horace euſt peut-eſtre eſté capable d'un grand Poëme par la force de ſon genie, ſi ſon inclination & ſon naturel ne l'euſt borné au Vers Lyrique. Fracaſtor, qui réüſſit avec tant de ſuccés dans le Poëme de ſa Syphilis, l'ouvrage le plus beau qui ſe ſoit fait de ces derniers ſiecles, en Vers Latins dans l'Italie, & qui eſt écrit à l'imitation des Georgiques de Virgile, ne réüſſit pas de la meſme maniere dans

Propert. lib. 2. Eleg. 1.

le Poëme Epique, qu'il entreprit sur Joseph Viceroy d'Egypte, dont il nous est resté un fragment : car ce Poëme est d'un fort petit genie & d'un caractere tres-mediocre. Ronsart qui eut du talent pour le Vers Lyrique, au sentiment de Scaliger, & qui s'acquit de la reputation par ses Odes, n'eut pas le mesme succés dans son Poëme de la Franciade, où il regne un certain air dur & sec qui tient peu de l'heroïque.

XV.

Mais ce n'est pas tant pour sçavoir ses forces, qu'il faut connoistre son genie, que pour estre attentif à le former par le secours de l'art, & ne pas se méprendre dans les voyes qu'il faut tenir pour le perfectionner. Ce fut ainsi qu'Horace,

qui avoit un genie capable de tout, ſe tourna principalement du coſté de la Satire, par la pente de cet enjoüement naturel, qui le faiſoit badiner ſi agreablement ſur toutes choſes. Il avoit trouvé dans le fond de ſon eſprit les ſemences de ce caractere, qu'il cultiva depuis avec tant de ſuccés: & il borna cette élevation d'ame qu'il avoit receuë de la nature, à la Poëſie Lyrique, pour laquelle il avoit du panchant. Car quoy qu'il fuſt capable des grandes choſes: toutefois par une pareſſe d'eſprit, qui luy eſtoit naturelle, il ne s'attachoit qu'aux petites: parce qu'il n'eſtoit pas d'humeur à ſe contraindre. La naïveté à exprimer les choſes qu'Ovide trouva dans ſon caractere, luy fit quitter le Vers heroïque,

pour s'appliquer à l'Elegie : en quoy il réüſſit mieux. Virgile qui ſe ſentit plus fort, & qui avoit une plus grande élevation d'ame, prit la trompette à la main : & s'éleva par ſes Eclogues, & par ſes Georgiques, comme par autant de degrez, au caractere le plus ſublime du Vers heroïque. C'eſt donc par une longue reflexion ſur ſoy-meſme, & par une perpetuelle meditation ſur ſon naturel, jointe à l'étude & à l'exercice de la compoſition, qu'on ſe perfectionne, en perfectionnant ſon genie.

XVI.

Rien ne peut contribuer davantage à cette perfection qu'un caractere de prudence proportionné au genie. Car plus le genie eſt grand, plus

l'imagination a-t-elle de force & de vivacité, pour former ces idées que fournit la Poëſie: plus il faut auſſi de ſageſſe & de prudence pour moderer ce feu, & pour en regler l'impetuoſité naturelle. Car la raiſon doit eſtre encore plus forte que le genie, pour ſçavoir juſques où l'emportement doit aller. C'eſt un grand talent que de ne pas dire tout ce qu'on penſe, & de laiſſer penſer aux autres ce qu'il faut, pour les occuper. On ne ſçait pas d'ordinaire juſques où il faut pouſſer les choſes. Un homme d'un genie accompli s'arreſte regulierement où il faut s'arreſter, & retranche courageuſement ce qu'il faut retrancher. C'eſt un grand defaut que de ne pouvoir finir, dont Apelle blâmoit ſi fort

Ambitioſa recidet ornamenta. *Horat. Poët.*

Plin. lib. 35. c. 10.

Protogene. Cette moderation n'eſt que des grands hommes: les eſprits du commun ne la connoiſſent pas: & quoy qu'on en diſe, il n'y a qu'Homere & Virgile qui ſçachent finir les choſes, où il faut les finir.

XVII.

Cette prudence naturelle, qui doit entrer dans le caractere du Poëte pour en faire l'accompliſſement, doit elle-meſme ſe perfectionner par le miniſtere de l'art: ſans lequel on ne fait rien d'exact ny de regulier. Le Poëte qui veut ne rien faire que de juſte, doit ſur toutes choſes, s'attacher avec bien de l'attention aux preceptes d'Ariſtote, comme au meilleur Maiſtre, qui en ait écrit, pour apprendre cet art. Mais parce qu'il a écrit de

la Poëtique dans un ordre peu exact, quoy que la maniere en ſoit ſolide, je m'attacheray plûtoſt aux regles qu'il a laiſſées, qu'à la ſuite, dans laquelle il les a laiſſées. La Poëtique d'Horace, qui a eſté le premier interprete d'Ariſtote, n'eſt pas mieux ordonnée: peut-eſtre parce qu'elle a eſté écrite dans une Epiſtre dont le caractere doit eſtre libre, & n'avoir rien de contraint. C'eſt ce qu'on peut dire en general de l'aſſujettiſſement du genie aux regles de l'art, que les Poëtes Italiens & Eſpagnols n'ont preſque pas connuës: voicy ce qu'on doit obſerver du détail particulier de cet art.

XVIII.

L'art univerſel de la Poëti-

Arist. Poët. c. 6.

que comprend les choſes dont traite le Poëte, & la maniere de les traiter. L'invention, l'ordonnance, le deſſein, la proportion des parties qui le compoſent, l'arrangement general des matieres, & tout ce qui regarde l'invention, appartient aux choſes de cet art d'en traiter. La fable, les mœurs, les ſentimens, les paroles, les figures, le nombre, l'harmonie, la verſification regardent la maniere de traiter ces choſes. De ſorte que l'art eſt comme l'inſtrument du genie : parce qu'il renferme eſſentiellement toutes les differentes parties, qui doivent contribuer à l'execution. Si-bien que ceux qui ne ſe piquent que d'eſprit, & qui pour devenir grands Poëtes font leur capital de leur ima-

gination,
Marin p
Theophile
çois ; auſſi
mettent l'
ſie dans la
magnifice
comme S
tins, & du
ſont bien
compte,
la gloire d
foibles mo

Le ſujet
nir le pren
ties de l'a
comme la
ction du
eſt dans u
l'ordonna
Il n'y a q
tres qui

gination, comme le Chevalier Marin parmy les Italiens: Theophile parmy les François; auſſi-bien que ceux qui mettent l'eſſentiel de la Poëſie dans la grandeur & dans la magnificence des paroles, comme Stace parmy les Latins, & du Bartas parmy nous, ſont bien éloignez de leur compte, quand ils aſpirent à la gloire de la Poëſie, par de ſi foibles moyens.

XIX.

Le ſujet & le deſſein doit tenir le premier lieu dans les parties de l'art; parce que c'eſt comme la premiere production du genie: & le deſſein eſt dans un Poëme, ce qu'eſt l'ordonnance dans un tableau. Il n'y a que les grands Peintres qui ſoient capables d'un

grand deſſein dans la Peinture, comme un Raphaël, un Jules Romain, un Pouſſin : & il n'y a que les grands genies qui ſoient capables d'un grand ſujet dans la Poëſie. Un eſprit mediocre peut imaginer un deſſein vaſte & grand : mais il faut un genie extraordinaire pour renfermer ce deſſein dans la juſteſſe & dans la proportion. Car il faut qu'un meſme eſprit y regne partout, que tout y aille au meſme but, & que les parties ayent un rapport ſecret les unes aux autres: tout dépend de ce rapport & de cette liaiſon : & ce deſſein general n'eſt autre choſe que la forme qu'un Poëte donne à ſon ouvrage. C'eſt auſſi la partie la plus difficile de l'art, parce que c'eſt l'effet d'un jugement conſommé. Mais comme

me le talent le plus universel de nostre nation n'est pas le jugement : c'est d'ordinaire dans l'ordonnance du dessein que nos Poëtes manquent davantage : & il n'est rien de plus rare parmy nous qu'un dessein grand, juste, & bien imaginé. Nous réüssissons mieux dans les talens de l'esprit & de l'imagination : aussi-bien que les Italiens. Le dessein le plus accomply de tous les Poëmes modernes est celuy du Tasse : il n'est rien sorti de plus achevé de l'Italie : quoy qu'il y ait de grands defauts dans l'execution : & le dessein le plus judicieux, le plus admirable, le plus parfait de tous les dessеins de l'antiquité, est celuy de l'Eneïde de Virgile : tout y est grand, & tout y est proportionné au sujet, qui est

l'établiſſement de l'Empire de Rome, au Heros qui eſt Enée, à la gloire d'Auguſte & des Romains, pour qui il eſt fait : il n'y a rien de foible ny de défectueux dans l'execution: tout y eſt heureux, tout y eſt juſte, tout y eſt achevé. Mais la ſouveraine perfection d'un deſſein, au ſentiment d'Horace, eſt qu'il ſoit ſimple, & que tout roule ſur le meſme point. Cela eſt ſi vray, que juſques dans les petites choſes, c'eſt à dire, dans une Eclogue, dans une Elegie, dans un Sonnet, dans un Madrigal, & dans les moindres ouvrages, il y faut un tour juſte, & que tout quadre à ce tour. Ovide ſe fit bien de la violence pour réünir ſes Metamorphoſes, & les renfermer dans un meſme deſſein : en quoy il ne réüſſit

Denique ſit quod vix ſimplex dum ſaxat & unum. *Hor.*

pas tout-à-fait ſi bien, qu'il fit depuis dans ſes Elegies, où l'on trouve preſque toûjours un certain tour qui en lie le deſſein, & en fait un ouvrage aſſez juſte dans le rapport de ſes parties. C'eſt en quoy les anciens Poëtes ſont toûjours plus exacts que les modernes : car la pluſpart des modernes expriment leurs penſées les unes aprés les autres, ſans ſuite & ſans liaiſon : s'il y a du deſſein, ce n'eſt jamais avec cette unité ſcrupuleuſe, qui eſt la vertu principale qui doit regner dans un ſujet, pour qu'il ſoit juſte & accompli. Je ſçay qu'il y a des ouvrages qui doivent par la qualité de leur caractere eſtre écrits d'un air libre, ſans autre deſſein que celuy d'une naïveté naturelle, & ſans contrain-

te : telles que ſont les Hymnes d'Orphée, d'Homere, de Callimachus : telles que ſont certaines Odes de Pindare, d'Anacreon & d'Horace, qui n'ont de regle que l'enthouſiaſme : telles que ſont auſſi la pluſpart des Elegies de Tibulle & de Properce. Mais il faut avoüer que ce ne ſont pas les plus belles : & quand on fait reflexion aux Elegies d'Ovide, on y trouve toûjours un tour ſecret qui en fait le deſſein : & c'eſt d'ordinaire ce tour qui fait la principale beauté des petits ouvrages de Vers, comme l'on voit dans la pluſpart des Epigrammes de l'Anthologie, dans celles de Catulle, dans les Odes les plus achevées d'Horace, & dans les Phaleuques de Bonnefons : qui a écrit en Vers La-

tins dans le dernier ſiecle d'un air le plus tendre & le plus délicat qu'on puiſſe écrire. C'eſt ainſi que chaque eſpece de Poëſie doit avoir ſon deſſein proportionné : un grand deſſein dans les grands Poëmes, un petit deſſein dans les petits. Mais c'eſt ce que les genies mediocres n'entendent point. Leurs ouvrages, qui ne ſont d'ordinaire que de pures productions de l'imagination, ſont preſque toûjours ſans deſſein : ou s'il y a du deſſein, ce n'eſt que par hazard. Ce ne peut eſtre que l'ouvrage d'un genie accompli, que de renfermer ſa penſée dans un deſſein, d'où il reſulte une convenance & une proportion de parties, qui en fait l'harmonie parfaite.

XX.

Le deſſein d'un Poëme doit eſtre compoſé de deux parties, de la verité, & de la fiction : la verité en eſt le premier fond, la fiction en fait l'accompliſſement : & Ariſtote appelle le mélange de l'une & de l'autre, *La Conſtitution des choſes* ; ou bien la fable, qui n'eſt autre choſe que le ſujet du Poëme. Comme le deſſein ou bien la fable de l'Andriene de Terence, ſont les amours de Pamphile & de Glycerium. La fable de l'Hippolyte d'Euripide eſt la paſſion de Phedra pour ſon beau-fils : cette paſſion fait les malheurs d'Hippolyte, & les deſordres de la maiſon de Theſée. La fable de l'Iliade d'Homere eſt la colere d'Achille, qui fait par ſa preſence

ou par son absence de l'armée des Grecs, la bonne ou la mauvaise fortune de tout son party. La colere de ce Prince qui vient du mécontentement qu'il a receu d'Agamemnon, est la verité de l'histoire, qui est embellie par tous les episodes, & toutes les differentes avantures, dont ce Poëme est remply : & le Poëte n'orne son Poëme d'une si grande varieté d'évenemens extraordinaires, que pour plaire : il ne plairoit pas, s'il n'avoit rien à dire que de veritable ; & il ne seroit pas écouté, s'il n'avoit rien que de fabuleux. Ainsi l'histoire & la fable doivent necessairement entrer dans la composition du sujet.

XXI.

Aristote divise la fable, qui Arist. Poët. c. 14.

ſert d'argument au Poëme, en ſimple & compoſée. La fable ſimple eſt celle qui n'a aucun changement de fortune : comme eſt le Promethée d'Eſchyle, & l'Hercule de Seneque : & la fable compoſée eſt celle qui a un changement d'une mauvaiſe fortune en une bonne, ou un retour d'un bonheur à un malheur : comme l'Oedipe de Sophocle. Et l'ordonnance de chaque fable doit avoir deux parties, l'intrigue & le dénoüement : l'intrigue broüille les choſes, en jettant le trouble & la confuſion dans les affaires ; le dénoüement y remet le calme : tout ce qui précede le changement de fortune s'appelle intrigue : tout ce qui fait le changement ou ce qui le ſuit s'appelle dénoüement. L'intrigue de l'Andromaque

maque d'Euripide, eſt que cette Princeſſe aprés avoir perdu Hector ſon mary, aprés avoir vû égorger Priam ſon pere, aprés avoir vû brûler Troye la Capitale de ſon Royaume, devient eſclave de Neoptolemus. Hermione la femme de ce Prince piquée de jalouſie contre Andromaque, la veut faire mourir. Menelaüs pere d'Hermione la fait mener au ſupplice avec Aſtyanax ſon fils : voilà l'intrigue. Mais Andromaque eſt délivrée de la mort par Tethys & par Pelée, qui deſtinent le fils à eſtre le Roy des Moloſſiens ; & la mere à eſtre Reine, par le Mariage d'Helenus : voilà le dénoüement. Et toute fable doit avoir ces deux parties pour eſtre le ſujet d'un juſte Poëme. C'eſt ainſi qu'E- *Ariſt. Poët. cap. 17.*

née chassé de son païs, dépoüillé de tout ce qu'il possedoit, battu de la tempeste, errant de rivage en rivage, abandonné de tout secours, persecuté par Junon, & par les autres Dieux de la cabale de Junon; devient aprés tant de disgraces le fondateur de la plus grande Monarchie du monde: voilà la fable de l'Eneïde avec son intrigue & son dénoüement. Et il faut remarquer que ce n'est que par ce changement de fortune que la fable plaist, & qu'elle fait son effet. En quoy la fable simple est défectueuse, au sentiment d'Aristote: parce qu'elle n'a nulle varieté.

XXII.

Arist. Poët. cap. 9. L'usage de la fable est si essentiel à la Poësie, qu'il n'y

a point de Poëſie ſans fable: elle en eſt la diſtinction & la forme: car la fable eſt au Poëme, ce que la figure eſt au marbre dans la ſtatuë. Mais la fable, outre les deux parties dont je viens de parler qui la compoſent, doit encore avoir deux qualitez, pour eſtre parfaite: elle doit eſtre merveilleuſe, &, elle doit eſtre vray-ſemblable. Elle devient digne d'admiration par la premiere de ces qualitez; & elle devient digne de créance par la ſeconde. Quelque merveilleuſe que ſoit la fable, elle ne fera point d'effet, ſi elle n'eſt vray-ſemblable. Il eſt vray qu'elle frappe l'eſprit, par ce qu'elle a d'extraordinaire: mais elle ne le penetre pas, & elle n'y fait aucune impreſſion, dés qu'elle luy paroiſt incroyable.

La vray-ſemblance toute ſeule eſt trop ſombre & trop languiſſante pour la Poëſie: & le ſeul merveilleux eſt trop éclatant. A la verité, tout ce qui paroiſt incroyable eſt d'un grand ragouſt à la curioſité du peuple: car le peuple, dit Syneſius, n'a que du mépris, pour ce qui luy paroiſt commun & ordinaire: il n'aime que ce qui eſt prodigieux. Mais les Sages ne peuvent rien ſouffrir d'incroyable. Le public, qui eſt compoſé des uns & des autres, ſe plaiſt à ce qui eſt merveilleux, dés qu'il eſt croyable. Ainſi l'importance eſt de ſçavoir méler l'un & l'autre, dans ce temperament juſte qui plaiſt à l'eſprit, ſans choquer la raiſon. Mais pour entendre ce ſecret, il faut connoiſtre ce que c'eſt que le.

De encom. Calvit.

merveille
que le vra

Le mer
qui eſt co
re de la n
blable eſt
forme à l
Le chang
rocher eſt
tient du m
devient vr
qu'une Di
gement n'
s'en meſle.
ziéme livre
luy ſeul u
hommes
muer: ce pr
ſemblable
Dieux qui
d'Enée co

merveilleux, & ce que c'eſt que le vray-ſemblable.

XXIII.

Le merveilleux eſt tout ce qui eſt contre le cours ordinaire de la nature. Le vray-ſemblable eſt tout ce qui eſt conforme à l'opinion du public. Le changement de Niobé en rocher eſt une aventure, qui tient du merveilleux : mais elle devient vray-ſemblable, dés qu'une Divinité à qui ce changement n'eſt pas impoſſible, s'en meſle. Enée dans le douziéme livre de l'Eneïde enleve luy ſeul une roche que dix hommes n'avoient pû remuer: ce prodige devient vray-ſemblable par l'aſſiſtance des Dieux qui prennent le party d'Enée contre Turnus. Mais

Ariſt. Poet. cap. 10.

la pluſpart de ceux qui font des vers, par une paſſion trop grande qu'ils ont de donner de l'admiration, n'ont pas aſſez de ſoin de ménager la vray-ſemblance; & ce ménagement eſt l'écueil le plus ordinaire des Poëtes qui s'emportent trop aiſément à dire des choſes incroyables, pour devenir merveilleux. C'eſt par là qu'Homere dans le cinquiéme livre de l'Iliade fait la voix de Stentor plus forte que la voix de cinquante hommes; que Virgile fait naiſtre un rameau d'or dans un arbre au ſixiéme livre de l'Eneide: & que Borée demande à Eole dans les Argonautes de Valerius Flaccus la permiſſion de faire perir le navire des Argonautes, ou Zethus & Calaïs ſes deux enfans étoient embarquez. Tous les

Poëtes anciens, d'ailleurs ſi judicieux, ſont preſque tous tombez dans ce défaut : ſans parler des modernes, & ſur tous d'Arioſte. Car cet Hippogriffe ou ce cheval aiſlé de Roger, ces Geans, ces monſtres, cet Anneau merveilleux d'Angelique qui la rend inviſible, ces combats de Marfite, de Bradamante, d'Olympe, & toute cette bravoure du ſexe, qu'il fait guerrier contre ſa timidité naturelle ; ces viſions, ces enchantemens, & ces évenemens prodigieux ſont ſemblables aux imaginations creuſes d'un malade, & ils font pitié à tous ceux qui ont du ſens : parce qu'ils n'ont aucune couleur de vray-ſemblance. On doit faire le meſme jugement des autres Poëtes Italiens & Eſpagnols, qui

se sont laissez gâter l'esprit aux Romans : on leur fait trop d'honneur de les appeller Poëtes : ce ne sont la pluspart que des rimailleurs..

XXIV.

Arist. Poët. cap. 10. Outre que la vray-semblance sert à donner de la créance à ce que la Poësie a de plus fabuleux : elle sert aussi à donner aux choses que dit le Poëte un plus grand air de perfection, que ne pourroit faire la verité mesme, quoy que la vray-semblance n'en soit que la copie. Car la verité ne fait les choses que comme elles sont ; & la vray-semblance les fait comme elles doivent estre. La verité est presque toûjours défectueuse, par le mélange des conditions singulieres,

qui la co
rien au m
gne de la
idée en y
cher des o
deles dans
& dans le
sels des ch
rien de m
lier, qui
par là que
stoire sont
les portrai
Sophocle
ses Trago
comme il
au sentime
ferable à
sente les
sont : & qu
d'estat des
& de Ch
mœurs, qu
mere, que

qui la composent. Il ne naist rien au monde, qui ne s'éloigne de la perfection de son idée en y naissant. Il faut chercher des originaux & des modeles dans la vray-semblance, & dans les principes universels des choses : où il n'entre rien de materiel & de singulier, qui les corrompe. C'est par là que les portraits de l'histoire sont moins parfaits que les portraits de la Poësie ; que Sophocle qui represente dans ses Tragedies les hommes comme ils doivent estre, est au sentiment d'Aristote, preferable à Euripide, qui represente les hommes comme ils sont : & qu'Horace fait moins d'estat des leçons de Crantor & de Chrysippus, pour les mœurs, que des leçons d'Homere, que Lucien appelle dans

Aristot. c. 16. Poët.

Lib. 1. ep. 2. ad Lollium.

ſes portraits le plus excellent de tous les Peintres.

XXV.

Ariſt. Poët. cap. 11.

Aprés la conſtitution du deſſein ou la fable, Ariſtote met les mœurs pour la ſeconde partie de l'art. Il appelle les mœurs la cauſe de l'action : car ce ſont les principes, par leſquels on agit. Achille ſe retire de l'armée des Grecs dans Homere, parce qu'il eſt mécontent. Enée dans Virgile apporte ſes Dieux en Italie, pour les y établir, parce qu'il eſt pieux. Medée tuë ſes enfans dans Seneque, parce qu'elle eſt vindicative. Ainſi les mœurs ſont comme les premiers reſſorts de toutes les actions des hommes. La Peinture repreſente les viſages par leurs traits : mais la Poëſie

repreſente les eſprits par leurs mœurs : & la regle la plus univerſelle pour peindre les mœurs, eſt de repreſenter chaque perſonne dans ſon caractere : un valet avec des ſentimens bas, & des inclinations ſerviles : un Prince avec un cœur liberal & un air de majeſté ; un ſoldat fier, inſolent, farouche ; une femme vaine, timide, volage ; un vieillard avare, circonſpect, ſoupçonneux. C'eſt dans les mœurs que Terence a triomphé par deſſus les Poëtes de ſon temps, au ſentiment de Varron : car ſes perſonnages ne ſortent jamais de leur caractere : il obſerve les mœurs dans toute la rigueur des bien-ſeances : ce qu'Homere meſme n'a pas toûjours fait, à ce qu'on pretend. Longin ne peut ſouffrir

ces bleſſures, ces adulteres, ces haines, & toutes ces foibleſſes, auſquelles il aſſujettit les Dieux contre leur caractere. Philoſtrate y trouve fort à redire dans ſes peintures: mais Juſtin le Martyr l'excuſe: pretendant qu'il avoit pris ces idées dans Orphée, & qu'il avoit ſuivi l'opinion qui regnoit alors dans le public. Quoy qu'il en ſoit, on doit convenir qu'Homere n'a pas traité ſes Dieux avec tout le reſpect dû à leur condition. Ariſtote condamne Euripide de faire parler Menalippe d'un air trop philoſophe, ſelon les principes de l'opinion d'Anaxagoras, qui eſtoit alors nouvelle. Le Sophiſte Theon ne peut ſouffrir dans Aulugelle les raiſonnemens que fait à contre-temps He-

Juſt. lib. de Mon.

cube ſur ſes malheurs dans le meſme Euripide. Sophocle fait Oedipe trop foible dans ſon exil, aprés le caractere de fermeté qu'il luy avoit donné avant ſa diſgrace. Pour Seneque, il n'entend point du tout les mœurs : c'eſt un beau parleur, qui veut ſans ceſſe dire de belles choſes : il n'eſt point naturel en ce qu'il dit, & les perſonnes qu'il fait parler, ont toûjours l'air de perſonnages. L'Angelique d'Arioſte eſt trop immodeſte, l'Armide du Taſſe eſt trop libertine & trop effrontée : ces deux Poëtes oſtent aux femmes leur caractere, qui eſt la pudeur. Renault eſt mol & effeminé dans l'un ; Rolland eſt trop tendre & trop paſſionné dans l'autre : ces foibleſſes ne conviennent pas à des Heros : on les dégra-

de de la nobleſſe de leur condition, pour les faire badiner. La grande regle de traiter les mœurs, eſt de les copier ſur la nature, & ſur tout, de bien étudier le cœur de l'homme, pour en ſçavoir diſtinguer tous les mouvemens. C'eſt ce qu'on ne ſçait point : le cœur humain eſt un abyſme d'une profondeur, où la ſonde ne peut aller, c'eſt un myſtere impenetrable aux plus éclairez : on s'y méprend toûjours, quelque habile qu'on ſoit. Au moins il faut tâcher de parler des mœurs conformement à l'opinion publique : on doit faire Ajax farouche comme l'a fait Sophocle ; Polyxene & Iphigenie genereuſes, comme les a faites Euripide. Il faut enfin que les mœurs ſoient proportionnées à l'âge, au

ſexe, à la qualité, aux emplois, & à la fortune des perſonnes : & c'eſt particulierement dans le ſecond livre de la Rhetorique d'Ariſtote, & dans la Poëtique d'Horace qu'on peut apprendre ce ſecret. Tout ce qui n'eſt pas ſelon ces principes, eſt faux : on ne peut rien faire de ſupportable en Poëſie ſans cette ſcience : par là tout y devient admirable : & Horace dans l'endroit de ſa Poëtique, où il diſtingue les âges pour en faire des portraits, dit que ce n'eſt que par la repreſentation des mœurs qu'on ſe fait écouter au theatre : car tout y languit dés que les mœurs n'y ſont pas gardées.

XXVI.

La troiſiéme partie de l'art *Ariſt. Poët. cap. 19.*

consiſte dans la penſée, ou dans les ſentimens, qui ſont proprement les expreſſions des mœurs, comme les paroles ſont les expreſſions des ſentimens. Leur miniſtere, dit Ariſtote, eſt d'approuver, ou de deſapprouver; d'émouvoir ou de calmer les paſſions, d'amplifier ou de diminuer les choſes. C'eſt ainſi que Polyxene dans l'Hecube d'Euripide ne peut approuver le ſentiment de ſa mere, qui luy ordonne de ſe jetter aux pieds d'Ulyſſe, qui la demande de la part de l'armée des Grecs pour eſtre ſacrifiée, afin de le fléchir. Car la vertu inſpiroit d'autres ſentimens à cette genereuſe Princeſſe. C'eſt ainſi que le Drancés de Virgile amplifie dans le Conſeil du Roy Latin le peril, l'injuſtice, & les fâcheuſes

ſuites

suites de la guerre qu'on faisoit à Enée : parce qu'il estoit lâche & timide : & que Turnus refute avec tant de force les sentimens de ce discoureur, parce qu'il est luy-mesme vaillant, & qu'il mépriſe le danger. Les sentimens doivent estre conformes non seulement aux personnes ausquelles on les donne : mais aussi aux sujets que l'on traite : c'est à dire, qu'il faut de grands sentimens dans les grands sujets: Comme sont ceux d'Evadné dans les Suppliantes d'Euripide ; on y voit cette Reine, aprés la mort de Capanée son mary, exprimer toute la grandeur de sa douleur, par la force d'une tristesse la plus genereuse qui fut jamais: son affliction l'accable, sans luy arracher une parole, où il paroisse de la foiblesse.

Les Poëtes Grecs ſont remplis de ces grandes penſées : c'eſt auſſi par la grandeur de leurs ſentimens, qu'ils ſe ſont particulierement ſignalez dans leurs ouvrages. Demetrius & Longin les propoſent ſans ceſſe pour modeles à ceux qui s'étudient au genre ſublime. Et c'eſt dans ces grands originaux que nos Poëtes modernes devroient aller conſulter la nature, pour y apprendre à s'élever. Mais nous avons beau nous flater de noſtre eſprit, & du genie de noſtre nation : nous n'avons pas aſſez d'élevation d'ame pour nous faire de grandes idées, nous nous occupons à de petits ſujets : ce qui eſt cauſe que nous ſommes ſi froids dans les grands : & qu'il ne paroiſt dans nos ouvrages preſque au-

cun trait de cette ſublime Poëſie, dont nous avons de ſi beaux modeles dans les Poëtes anciens, ſur tout dans Homere & dans Virgile. Car la grande Poëſie doit eſtre animée & ſoûtenuë par de grandes penſées, & par de grands ſentimens. Mais ces grands ſentimens nous manquent d'ordinaire, ou parce que nos genies ſont trop bornez, ou parce que nous n'avons pas le ſoin de nous exercer dans des matieres importantes. Ainſi nous ſommes petits dans les grands ſujets. Par exemple, quelle langueur eſt la noſtre, quand il faut parler des conqueſtes du Roy? Nos Poëtes ſe guindent par les expreſſions, pour ſuppléer par leurs paroles à la foibleſſe de leurs ſentimens. Mais ce n'eſt pas ſeulement

dans la grandeur des sujets & des sentimens que se prend le grand air de la Poësie : c'est aussi dans la grandeur des paroles, & dans la noblesse de l'expression.

XXVII.

Arist. Poët. cap. 20. & 25.

C'est la derniere partie de l'Art que l'expression, & tout ce qui regarde la diction. Elle doit avoir cinq qualitez pour avoir toute la perfection que la Poësie demande : elle doit estre congruë, claire, naturelle, éclatante, nombreuse. La diction doit premierement estre congruë, & n'avoir rien d'impur ou de barbare. Car quoy qu'on puisse dire de grand, d'exquis, d'admirable, il devient mépriſable & odieux dés qu'il n'est pas pur : & les plus beaux sentimens du mon-

de n'ont point de grace dés que la conſtruction leur manque. Cette pureté d'écrire s'eſt ſi fort établie depuis quelque temps parmy nous, que c'eſt eſtre bien hardy que de faire des vers dans un ſiecle auſſi delicat que le noſtre, ſans ſçavoir parfaitement la langue. Secondement, la diction doit eſtre claire pour eſtre intelligible : car un des plus grands défauts du diſcours eſt l'obſcurité : c'eſt en quoy le Camoes, que les Portugais appellent leur Virgile, eſt blâmable : car ſes Vers ſont ſi obſcurs, qu'ils pourroient paſſer pour des myſteres : & les penſées du Dante ſont ſi profondes, qu'il y a de l'art à les penetrer. La Poëſie demande un air plus uni & moins incomprehenſible. La troiſiéme qua-

Naturalis & pudica, ut ita dicam, oratio. Ter.

lité de la diction, eſt qu'elle ſoit naturelle, ſans affectation, ſelon les regles de la bien-ſeance & du bon ſens. Les phraſes trop étudiées, un ſtyle trop fleury, les manieres trop compaſſées, les beaux mots, les termes trop recherchez, & toutes les expreſſions extraordinaires ſont inſupportables à la veritable Poëſie. La ſeule ſimplicité luy plaiſt, pourvû qu'elle ſoit ſoûtenuë de nobleſſe & de grandeur : mais cette ſimplicité n'eſt connuë que des grandes ames : les petits eſprits ne l'entendent pas. C'eſt le chef-d'œuvre de la Poëſie, & le caractere d'Homere & de Virgile : les ignorans y cherchent de l'eſprit & de beaux ſentimens, parce qu'ils ſont ignorans. La diction doit eſtre

relevée &
quatriéme
ce qui eſt
re dans les
pas propre
qui n'ayer
vulgaire,
magnifiqu
fortes, des
traits hard
diſcours q
grandeur
vrier, qui
de ſon ou
me qualit
d'eſtre no
tenir cet
ſtueux, d
& pour ex
ce, toute
des choſes
faut que
à enfler la
plir les ore

relevée & éclatante, c'eſt ſa quatriéme qualité : car tout ce qui eſt commun & ordinaire dans les termes, ne luy eſt pas propre. Il faut des paroles qui n'ayent rien de bas & de vulgaire, une diction noble & magnifique, des expreſſions fortes, des couleurs vives, des traits hardis. Enfin, il faut un diſcours qui puiſſe égaler la grandeur des idées d'un ouvrier, qui doit eſtre le createur de ſon ouvrage. La cinquiéme qualité de la diction eſt d'eſtre nombreuſe, pour ſoûtenir cet air grand & majeſtueux, dont ſe ſert la Poëſie, & pour exprimer toute la force, toute la dignité des grandes choſes qu'elle dit. Il ne luy faut que des termes propres à enfler la bouche, & à remplir les oreilles, pour parvenir

Effugiendum eſt ab omni vilitate verborum: ſumendæ voces à plebe abſimotæ. Pet.

à ce merveilleux qu'elle recherche en toutes choſes. Mais ce n'eſt pas aſſez qu'il y ait de la grandeur & de la magnificence dans l'expreſſion, il doit y avoir auſſi de la chaleur & de la vehemence : & il faut ſur tout qu'il regne dans le diſcours un certain air de grace & de delicateſſe, qui en faſſe le principal ornement, & la beauté la plus univerſelle.

XXVIII.

Ariſt. Poët. cap. 24.

On peut dire que jamais perſonne n'a eu en aucune langue toutes ces qualités dans un plus éminent degré qu'Homere. C'eſt auſſi le premier modele que le Poëte doit ſe propoſer, pour écrire comme il faut : car on n'a jamais parlé plus purement ny plus naturellement que luy : il eſt le ſeul qui

qui ait trouvé le ſecret de joindre à la pureté du ſtyle toute l'élevation & toute la grandeur dont la Poëſie heroique peut eſtre capable. C'eſt auſſi pour cela que Longin le propoſe toûjours comme la regle la plus juſte du genre ſublime. Ce fut autrefois ſur cet original qu'Euphranor forma ſon idée pour peindre l'image de Jupiter. Car pour y réüſſir mieux, il alla à Athenes conſulter un Profeſſeur qui liſoit Homere à ſes écoliers, & ſur la deſcription que fait ce Poëte au livre premier de l'Iliade, d'un Jupiter avec ces ſourcils noirs, avec ce front couvert de nuages, & cette teſte accompagnée de tout ce que la majeſté a de plus terrible, ce Peintre fit un portrait qui fut depuis l'admiration de

son siecle, comme l'écrit Appion le Grammairien. Il arriva la mesme chose à Phidias dans cette statuë merveilleuse de Jupiter qu'il fit, sur le modele qu'il en trouva au mesme lieu dans Homere, comme l'assure Eustathius. Et j'ay connu un Peintre des plus celebres de ce siecle, qui se faisoit lire Homere, pour élever son esprit, quand il se disposoit à travailler. On doit faire le mesme jugement des expressions de Virgile, sur tout dans ses Georgiques.

Eustath. in Iliad. tom. 1. fol. 145.

XXIX.

Cette grandeur d'expression est tellement importante, que ce n'est pas assez que de se proposer Homere & Virgile pour y parvenir : il faut encore la chercher dans Pindare, dans

Sophocle, dans Euripide: & il faut la prendre dans les sujets graves & serieux, qui sont capables de fournir d'eux-mesmes de grands sentimens, comme les grands sentimens sont capables de fournir de grandes expressions. Mais le moyen de donner de l'élevation au discours, dit Aristote, est de se bien servir des metaphores, & d'en connoistre parfaitement la nature, pour n'en pas faire un faux usage: & il ajoûte au mesme lieu, que ce discernement est la marque d'un excellent esprit: parce que, dit Quintilien, cette élevation qu'on recherche par la hardiesse de la metaphore, est dangereuse, dautant qu'elle approche de la temerité. Il faut consulter Aristote en cet endroit, pour en user sagement,

Ἐφυσε τε σημεῖον ἔχει. Poët. c. 22.

Sublimitas translationis periculo audaciæ proxima. Lib. 8. c. 6.

comme l'a fait Virgile ; lequel parlant des mouches à miel au quatriéme livre de ſes Georgiques, afin de relever la baſſeſſe de ſa matiere, n'en parle qu'avec des termes metaphoriques de Cour, de legions, d'armées, de combats, de champ de batailles, de Rois, de Capitaines, de ſoldats : & par cet art admirable il fait une peinture magnifique d'un fort petit ſujet : car aprés tout ce ne ſont que des mouches. Enfin le Poëte doit ſçavoir ſur toutes choſes ce que l'Eloquence a d'Art & de methode pour les figures : car ce n'eſt que par les figures qu'il donne de la force aux paſſions, de l'éclat au diſcours, du poids aux raiſons, & de l'agrément à tout ce qu'il dit. Ce n'eſt que par les figures les plus vives de l'éloquen-

ce que tous les mouvemens de l'ame deviennent ardens & paſſionnez: La nature doit étre la ſeule guide qu'il faut ſe propoſer dans l'uſage de ces figures & de ces metaphores : ainſi il faut bien la connoiſtre pour s'y attacher & pour la ſuivre ſans s'y méprendre : car on ne fait point de portraits qui ayent de la reſſemblance ſans elle : & toutes ces images dont ſe ſert la Poëſie, pour s'exprimer, deviennent fauſſes, quand elles ne ſont pas naturelles.

XXX.

Mais c'eſt un écueil aux petits eſprits que ce grand ſtyle : on s'écarte des expreſſions naturelles, quand on en cherche de ſublimes & de relevées, par des termes trop vaſtes & trop nombreux. Car ces manieres

de parler hautes & magnifiques deviennent froides dés qu'elles ne sont pas soûtenuës par de grandes pensées : & ces grands mots qu'on affecte indiscretement pour s'élever, ne font d'ordinaire que du bruit. L'Empereur Neron qui s'étoit mis dans la teste la fantaisie de bel esprit, donna dans ce caractere avec tant d'extravagance, qu'il en fut raillé par les Satires de son temps. Stace qui avoit plus de genie voulut imiter cette maniere dans ses Poëmes, par une affectation de grands mots, & par l'enflûre de ses discours : mais parce qu'il ne s'enfle que pour se guinder, ses Vers rempliſſent l'oreille, sans aller au cœur. Et tous ceux universellement qui dans la décadence de l'empire affecterent de la grandeur

d'expreſſion, ſans avoir de genie, tomberent par une trop grande hardieſſe du langage, ou dans l'obſcurité, comme Perſe en ſes Satires; ou dans le ſtyle froid & languiſſant, comme Valerius Flaccus dans ſes Argonautes; ou dans l'improprieté, comme Sidonius Apollinaris, & les autres. Car la vertu la plus eſſentielle au diſcours, aprés la clarté, c'eſt la pudeur & la modeſtie, comme remarque Demetrius le Phaleréen, *Il faut*, dit-il, *de la proportion entre les paroles & les choſes*: & rien n'eſt plus ridicule que de traiter un petit ſujet d'un grand ſtyle: parce que ce qui eſt diſproportionné, eſt ou tout-à-fait faux, ou du moins, badin & puerile. C'eſt ce que Socrate reproche au Sophiſte Gorgias le Leontin, *De elocut.* *Plat. in Gorgia.*

qu'il raille plaiſamment, parce qu'il affectoit de dire les petites choſes d'un grand air. La pluſpart de nos Poëtes François tombent dans ce vice, manque de genie : leurs Vers, où la Logique eſt fort negligée, ne ſont le plus ſouvent que du Phebus, ou du Galimatias : je n'en cite pas d'exemple : car ce ne ſeroit jamais fait. Du Bartas & Ronſart qui voulurent s'élever par de grands mots de leur façon, compoſez à la maniere des Grecs, & dont noſtre langue n'eſt pas capable, tomberent dans l'impropriété, & ils devinrent eux-meſmes barbares. Ceux qui les ſuivirent firent la meſme faute. Malherbe a eſté le premier qui ait joint la pureté au grand ſtyle : mais comme il commença cette

maniere, il ne pût la porter jusques dans sa perfection : il y a bien de la prose dans ses Vers. Theophile qui le suivit, par une trop grande affectation du style aisé, tomba dans le puerile : il est vray que le fonds de son caractere estoit plûtost une fertilité d'imagination, qu'une vraye fecondité d'esprit. La Pharsale de Brebeuf gasta depuis bien de la jeunesse, qui se laissa éblouïr à la pompe de ses Vers : en effet, ils ont de l'éclat : mais aprés tout, ce qui parut grand & élevé dans ce Poëme, quand on y regarda de prés, ne passa parmy les intelligens, que pour un faux brillant plein d'affectation. Les petits genies se laisserent transporter au bruit, que fit alors cet ouvrage, qui dans le fonds n'a presque rien de naturel.

XXXI.

On eſt tombé depuis dans une autre extremité par un ſoin trop ſcrupuleux de la pureté du langage : car on commença d'oſter à la Poëſie ſa force & ſon élevation, par une retenuë trop timide, & par une fauſſe pudeur, dont on s'aviſa de faire le caractere de noſtre langue, pour luy oſter toutes ces hardieſſes ſages & judicieuſes que demande la Poëſie : on en retrancha ſans raiſon l'uſage des metaphores, & de toutes ces figures qui donnent de la force & de l'éclat aux paroles : on s'étudia à renfermer toute la fineſſe de cet art admirable dans les bornes d'un diſcours pur & chaſté, ſans l'expoſer jamais au peril d'aucune ex-

preſſion forte ou hardie. Le gouſt du ſiecle qui aimoit la pureté ; les femmes qui ſont naturellement modeſtes, la Cour qui n'avoit alors preſque aucun commerce avec les Sçavans de l'antiquité, par ſon antipatie ordinaire pour la doctrine, & l'ignorance univerſelle des gens de qualité donnerent de la reputation à cette maniere. Mais rien ne l'autoriſa davantage, que les Poëſies de Voiture & de Sarazin, la metamorphoſe des yeux de Phyllis en aſtres, le Temple de la mort, les Eclogues de la Lane, & quelques autres ouvrages de ce caractere, qui parurent en ce temps-là avec un ſuccés qui les diſtingua du commun. Cette maniere avoit du bon ſens & de la politeſſe, elle eſtoit ſelon le gouſt du ſie-

cle, on s'y attacha : & ceux qui y réüſſirent, en voulurent faire une eſpece de rafinement en Poëſie : comme ſi cet art ne conſiſtoit que dans la pureté & dans l'exactitude du langage. Cela meſme accommodoit fort les femmes, qui ſe piquoient d'écrire en Vers : elles trouvoient leur compte à donner vogue à cette maniere, dont elles eſtoient auſſi capables que la pluſpart des hommes : car tout le ſecret conſiſtoit à faire de petits Vers aiſez, où l'on ſe contentoit de renfermer quelque ſorte de delicateſſe de ſentimens doux & paſſionnez, dont on faiſoit l'eſſentiel de noſtre Poëſie. Par malheur Horace n'eſt pas de cet avis. *Ce n'eſt pas aſſez*, dit-il, *d'écrire purement* pour eſtre Poëte : il faut bien d'au-

Ut quiſque verſum pedibus inſtruxit, ſenſumque verborum ambitu locauit, poeta ſe continuo in Heliconem veniſſe. Per.

Non ſatis eſt puras verſum deſcribere verbis. Per.

SUR

tres qua
preſente
genie pl
je viens
ſont vo
leurs ou
du lang
à la gra
& à tout
grande
pable. A
vons auc
langue ,
Poëſie ,
ſaint Lou
pas aſſés
ler à ſon
nation l
loin.

Mais
choſes ,
grande P

tres qualitez. Mais nous avons preſentement des auteurs d'un genie plus fort que ceux dont je viens de parler : leſquels font voir aujourd'huy dans leurs ouvrages, que la pureté du langage peut eſtre jointe à la grandeur des ſentimens, & à toute l'élevation, dont la grande Poëſie peut eſtre capable. Aprés tout, nous n'avons aucun ouvrage en noſtre langue, où il y ait tant de Poëſie, que dans le Poëme de ſaint Louïs : mais l'auteur n'eſt pas aſſés retenu : il ſe laiſſe aller à ſon eſprit, & ſon imagination le mene toûjours trop loin.

XXXII.

Mais à bien examiner les choſes, on trouvera que la grande Poëſie n'eſt pas en uſa-

ge parmi nous, tant qu'on pense ou par l'attachement qu'ont la plusparr de nos Poëtes aux sujets petits & frivoles ; ou par la difficulté naturelle qu'ils ont de s'élever dans les matieres qu'ils traitent ; ou par le peu de genie qu'ils ont à prendre le caractere qu'il faut ; ou parce qu'en effet les modeles leur manquent. On est capable de peu de chose, quand on ne se regle que sur les ouvrages modernes : & l'on ne fait rien d'élevé, si l'on ne consulte les anciens. Les plus grands traits de la Poësie Latine sont dans certains endroits achevez des Georgiques de Virgile, & dans tous les lieux de l'Eneïde, qui sont capables des grandes figures. Il y en a peu dans les Poëtes Latins modernes : dont la plusparr n'ont copié de Virgile

que ſes phraſes, ſans en exprimer l'eſprit. Fracaſtor, Vida, le Cardinal Sadolet, Sannazar, ont quelques traits de ce grand air: mais ils en ont peu: ils retombent dans leur genie, aprés s'eſtre guindez, pour tâcher à attraper celuy de Virgile: & parmy les vains efforts d'une imitation ſervile, ils laiſſent de temps en temps échaper des traits de leur propre eſprit. Il faut avoüer meſme que les Poëtes modernes les plus grands, le ſont d'ordinaire davantage par les paroles, que par les ſentimens: ce ſeroit peu de choſe, que ce qu'ils diſent, s'il eſtoit dépouïlle de l'expreſſion.

XXXIII.

La partie la plus importante & la plus neceſſaire au Poëte

pour réüſſir dans les grands ſujets, eſt de ſçavoir bien diſtinguer ce qu'il y a de beau & d'agreable dans la nature pour en faire des images perpetuelles. Car la Poëſie eſt un art où tout doit plaire. Ce n'eſt pas aſſez de s'attacher à la nature, qui eſt rude & deſagreable en certains endroits : il faut choiſir ce qu'elle a de beau d'avec ce qui ne l'eſt pas : elle a des graces cachées en des ſujets qu'il faut découvrir. Quel diſcernement doit avoir le Poëte, pour faire ce choix & pour rebuter, ſans s'y méprendre, l'objet qui ne plaira pas, & retenir celuy qui doit plaire ? Nicander, Aratus, Lucrece, dans la deſcription qu'ils ont faite des choſes naturelles, n'avoient pas ce ſecret admirable que Virgile a trouvé depuis

puis

puis : il avoit l'art de plaire en instruisant, par ces agreables images & par ces traits si finis de Poësie, qu'il répand dans ses Georgiques, pour adoucir la dureté des preceptes qu'il donne, dans une matiere morne & languissante d'elle-mesme. Il est vray que Lucrece a de beaux endroits : Virgile a bien sceu les copier sans en laisser échaper aucun : parce qu'il avoit du genie pour les sentir. On ne peut parvenir à les connoistre, que par un grand commerce avec les bons auteurs de l'antiquité, dont les ouvrages sont les seules veritables sources, d'où l'on peut tirer ces richesses si necessaires à la Poësie, & d'où l'on puise ce bon sens & ce discernement juste, par lequel on distingue le vray d'avec le faux dans les

beautez naturelles. Et un Poëte qui a trouvé dans ſon ouvrage ces endroits heureux, qui ſont nez pour plaire, doit avoir la meſme joye, qu'un ouvrier qui a trouvé une pierre precieuſe, qu'il va mettre en œuvre. Ce n'eſt que par le ſecours du genie qu'on trouve ces beautez, & on ſe les fait par le tour qu'on donne aux choſes qu'on écrit.

XXXIV.

Il y a une Rhetorique particuliere pour la Poëſie, que les Poëtes modernes ne connoiſſent preſque point. Cet art conſiſte à ſçavoir bien préciſément ce qu'il faut dire figurément, & ce qu'il faut dire tout ſimplement ; & à bien connoiſtre où il faut de l'ornement, & où il n'en faut pas.

Le Taſſe n'a pas bien ſceu ce ſecret, il eſt trop attiffé & trop poly en des endroits, où la gravité du ſujet demandoit un ſtile plus ſimple & plus ſerieux. Comme par exemple, lors que Tancrede s'approche du tombeau de Clorinde, il fait dire des pointes à cet amant infortuné qui venoit de tuer ſa maiſtreſſe, au lieu de faire parler ſa douleur tout naturellement. Il fait la meſme faute en bien d'autres endroits. Guarini dans ſon Paſtor Fido, & Bonarelli dans ſa Phyllis tombent ſouvent dans le meſme defaut : ils penſent toûjours moins à dire les choſes naturellement, qu'à les dire avec eſprit. C'eſt l'écueil le plus ordinaire des petits genies, qui laiſſent aller leur imagination aprés les images a-

Dentro hai le mie fiamme, & fuori il pianto. Capr. 1.

greables, qu'ils trouvent en leur chemin : ils s'épuiſent dans ces deſcriptions de foreſts, de ruiſſeaux, de fonteines, de temples, qu'Horace traite de pueriles dans ſa Poëtique. Il n'appartient qu'aux grands hommes de ſçavoir parler & ſe taire, s'élever & s'abaiſſer, prendre l'eſſort, & marcher terre à terre ; dire les choſes figurément & ſans figure ; meſler la fiction & l'ornement ſelon que le ſujet le demande : enfin, bien menager tout dans ſa matiere, ſans pretendre plaire, où il ne faut qu'inſtruire, & ſans s'élever par de grands ſentimens, où il ne faut que des ſentimens naturels & communs. Une penſée ſimple en ſa place, vaut mieux que tous les mots les plus exquis, & les plus ſpi-

rituels qui n'y ſont pas. L'imagination, qui eſt tout l'eſprit des Poëtes du commun, ne ſent point cela. C'eſt un pur effet du genie, que ce diſcernement, & que cette Rhetorique particuliere, qui eſt propre à la Poëſie.

XXXV.

Il y a encore dans la Poëſie, comme dans les autres arts, de certaines choſes ineffables, & qu'on ne peut expliquer: ces choſes en ſont comme les myſteres. Il n'y a point de preceptes, pour enſeigner ces graces ſecretes, ces charmes imperceptibles, & tous ces agrémens cachez de la Poëſie qui vont au cœur. Comme il n'y a pas de methode pour enſeigner à plaire, c'eſt un pur effet du naturel. Mais aprés tout,

le naturel tout ſeul ne peut plaire bien regulierement que dans les petites pieces : il luy faut le ſecours de l'art pour réüſſir dans les grandes. C'eſt par ce ſecours qu'un genie un peu cultivé donnera à ſes penſées cet ordre admirable qui fait la plus grande beauté des productions de l'eſprit ; car c'eſt par cet ordre que chaque choſe devient agreable, parce qu'elle eſt en ſa place, comme dit Horace, rien ne plaiſt ſans cela. Mais c'eſt l'ouvrage du jugement que cet arrangement naturel, comme l'invention eſt l'ouvrage de l'imagination. Et c'eſt un myſtere peu connu à la Poëſie moderne, que cet ordre, qui tient tout en eſtat, & ſans lequel les plus belles choſes deviennent fades.

Singula quæque locum teneant ſortita decentem. Poët. Ordinis hæc virtus erit & venus. Poët.

XXXVI.

Aprés l'ordre, le plus grand agrément de la Poëſie luy vient des mœurs & des paſſions, quand elles ſont bien traitées. *Si vous cherchez de l'applaudiſſement*, dit Horace aux Poëtes, *apprenés à bien diſtinguer les mœurs de chaque âge*, & les caracteres qui leur ſont propres en general & en particulier. Ce fut par ce grand ſecret que Menandre s'aquit une ſi grande reputation à Athenes comme il paroiſt par le témoignage de Plutarque; & que Terence pleut ſi fort aux Romains: jamais Poëte n'a mieux entendu les mœurs que l'un & l'autre. Platon aſſure dans le neuviéme Livre de ſa Republique qu'Homere s'eſtoit particulierement ſignalé par les

Si plauſtris eges &c Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores, &c. Hor.

Plutar. de Menand.

mœurs des hommes qu'il avoit décrites en ſes Poëmes dans leur naturel. Mais pour ne pas retomber dans ce que j'ay dit en la Reflexion vingt-cinquiéme, je paſſe aux paſſions, leſquelles ne donnent pas une moindre grace à la Poëſie que les mœurs : quand le Poëte a trouvé l'art de les faire jouer par leurs reſſorts naturels. Sans les paſſions tout eſt froid & languiſſant, dans le diſcours, dit Quintilien : parce qu'elles en ſont pour ainſi dire, l'ame & l'eſprit. Mais le ſecret eſt de les exprimer ſelon les divers eſtats & les differens degrés de leur naiſſance : & c'eſt en cette diſtinction que conſiſte toute la delicateſſe, avec laquelle il faut traiter les paſſions, pour leur donner ce caractere qui les rend admirables,

Sive quo cuncta undique, jejuna infirma & ingrata ſunt, adeo vacua ſpiritus atque animus eſt in affectibus. l. 4. c. 6.

bles, par les mouvemens ſecrets qu'elles impriment à l'ame. L'Hecube d'Euripide tombe en foibleſſe ſur le theatre, pour exprimer mieux tout le poids de ſa douleur, qui ne pouvoit eſtre repreſentée par des paroles. Mais Achille fait paroiſtre une trop grande tranquillité dans le ſacrifice d'Iphigenie, qui lui eſtoit deſtinée en mariage par Agamemnon : Sa douleur a des expreſſions trop peu conformes à l'impetuoſité naturelle de ſon cœur. Clytemneſtre garde bien mieux ſon caractere, elle fait éclatter toute la paſſion d'une mere dans la perte d'une fille auſſi aymable que l'eſtoit cette Princeſſe, qu'on alloit ſacrifier, pour appaiſer les Dieux. Et Agamemnon ſe dépouille genereuſement de la tendreſſe

de pere pour prendre, comme il doit, les ſentimens de Roy. Il ſe detache de ſes propres intereſts, pour s'attacher à l'intereſt public. Seneque tout peu naturel qu'il eſt, ne laiſſe pas d'avoir de ces traits qui diſtinguent la paſſion, comme celuy de Phedra dans le ſecond acte d'Hippolyte. Car elle affecte de la negligence en ſa perſonne, & elle s'aviſe d'eſtre mal propre pour plaire à un chaſſeur qui le rebuttoit de la politeſſe & de la propreté. C'eſt enfin cette diſtinction exacte des differens degrés de la paſſion, qui a plus d'effet dans la Poëſie: parce qu'elle exprime le trait de la nature: & c'eſt le reſſort le plus infaillible qui ſoit pour remuer l'ame. Mais il eſt bon d'obſerver que les paſſions les plus ardentes &

les plus animées deviennent froides & languiſſantes, dés qu'elles ne ſont pas menagées & qu'elles ſont hors de leur place. C'eſt au Poëte à juger où il faut du calme & où il faut de l'émotion : car rien ne rend la paſſion ſi ridicule, que le contre-temps. Mais ce n'eſt pas aſſés d'émouvoir une paſſion par un incident notable : il faut encore avoir l'art de la conduire juſques où elle doit aller. Car une paſſion imparfaite & avortée peut ébranler l'eſprit de l'auditeur: & cela ne ſuffit pas, il faut l'enlever.

XXXVII.

Outre ces graces que la Poëſie trouve dans l'expreſſion des mœurs & des paſſions : il y a je ne ſçay quoy dans le nombre, qui eſt connu de peu de

gens, & qui toutefois eſt d'un grand agrément dans la Poëſie. Homere a ſurpaſſé generalement tous les Poëtes par cet art; ſoit que le genie de ſa langue luy fuſt favorable, par la varieté du nombre & par le ſon éclattant des paroles, ſoit que la delicateſſe de ſon oreille luy fit ſentir cette grace, à laquelle les autres Poëtes de ſon temps n'eſtoient pas ſenſibles. Car ſon Vers a le ſon le plus harmonieux, qu'on puiſſe imaginer. Athenée pretend qu'il n'y a rien de plus propre à eſtre chanté, que les Vers d'Homere, tant l'harmonie leur eſt naturelle. Il eſt vray que je ne lis jamais ce Poëte, & je ne l'entens jamais lire, que je ne ſente, ce qu'on ſent dans un combat, quand on entend les trompettes. Virgile

qui avoit l'oreille fine n'a imité en cela Homere, qu'autant que la dureté ou plûtoſt la peſanteur de la langue Latine le luy a permis. Ennius n'avoit pas encore ſenty cette grace qui eſt dans le nombre, dont il n'a aucun veſtige dans ſes Vers. Lucrece s'en eſt apperçû le premier: mais il n'a fait qu'ébaucher pour ainſi dire cette beauté de la verſification, que Virgile a porté dans toute la perfection dont elle eſtoit capable en ſa langue. Les autres Poëtes, comme Ovide dans ſes Metamorphoſes, Stace dans ſes deux Poëmes. Valerius Flaccus dans ſes Argonautes, Silius Italicus dans ſon Annibal, Claudian dans le Raviſſement de Proſerpine n'ont pû y arriver. Parmy les Poëtes Modernes qui ont écrit en Latin dans ces

derniers temps, ceux qui ont pû parvenir au nombre & à la cadence de Virgile dans le tour de leurs Vers, ont eu plus de reputation. Et parce que Bucanan, qui d'ailleurs avoit de l'esprit, de l'imagination & de la pureté, n'a pas senty cet agrément, ou qu'il l'a negligé, il a bien perdu de son prix : peut-estre que rien ne luy manque pour estre un Poëte accomply, que cette perfection, qui aprés tout n'est point chimerique, & quiconque fera un peu de reflexion à la force des airs Doriens, Lydiens, & Phrygiens, dont nous parle Aristote dans ses Problemes & Athenée dans ses Banquets, il pourra reconnoître quelle vertu il y a & dans le nombre & dans l'harmonie. C'est une beauté inconnuë à nostre lan-

gue, dont toutes les ſyllables ſont contées dans les Vers, car elle n'a nulle diverſité de cadence.

XXXVIII.

Il y a encore des beautés & des ornemens dont chaque langue eſt capable que le Poëte doit ſentir, & qu'il ne doit pas confondre, quand il écrit dans une autre langue que ceux qu'il ſe propoſe pour modeles. Ce que Virgile a bien compris en imitant Homere. Car il ne s'eſt pas abandonné à le ſuivre ſervilement dans le tour exact de ſa verſification : il reconnut d'abort que ces mots vaſtes qui font une beauté dans la fin des Vers Grecs n'euſſent point eu de grace dans les Vers Latins : parce qu'en effet cela ne reüſſit pas à

Lucrece. Virgile trouva que le caractere de la langue Latine demandoit un nombre trop severe, comme remarque Martial, pour s'accommoder de cette cadence licencieuse, dont la langue Greque fait un de ses agrémens. Horace qui s'estoit proposé les Odes de Pindare pour modele de celles qu'il écrivoit en Latin, quitta bientost le nombre & le tour du Vers de cet Auteur : donc il ne trouva pas la langue Latine fort capable. Comme la Poësie Françoise ne s'est pas accommodée du nombre de la Poësie Espagnole & Italienne: parce que chaque langue est renfermée dans de certaines bornes, qui font la beauté de son caractere. C'est un grand art que de connoistre ces beautés & de les bien distinguer

Qui Musas colimus severiores. Mart.

les unes des autres. Mais outre ce nombre qui eſt particulier au caractere de chaque langue : il y a encore un certain tour de periode qui fait une cadence & une harmonie, qu'on ne doit pas ignorer. Combien y a-t-il de Poëtes modernes, qui ont voulu imiter Virgile, ſans pouvoir parvenir à ce tour admirable, qui le rend ſi majeſtueux? Sannazar, Fracaſtor, Vida, Sadolet, Sainte Marthe en ont un peu approché : les autres ne l'ont pas meſme reconnu. Ce tour de periode qui eſt propre à chaque eſpece de Vers, y eſt neceſſaire, pour en exprimer le caractere : il doit eſtre grave & nombreux dans le Vers heroïque, dans le Vers tragique & dans l'Ode : il doit eſtre doux &

licat dans les petits Vers & dans les ſujets tendres.

XXXIX.

Outre toutes ces regles priſes de la Poëtique d'Ariſtote, il y en a encore une dont Horace fait mention, à laquelle toutes les autres regles doivent s'aſſujettir, comme à la plus eſſentielle, qui eſt la bien-ſeance. Sans elle les autres regles de la Poëſie ſont fauſſes : parce qu'elle eſt le fondement le plus ſolide de cette vray-ſemblance, qui eſt ſi eſſentielle à cet art. Car ce n'eſt que par la bien-ſeance que la vray-ſemblance a ſon effet : tout devient vray-ſemblable, dés que la bien-ſeance garde ſon caractere dans toutes ſes circonſtances. On peche d'ordinaire contre cette regle, ou parce

que l'on confond le ſerieux avec le plaiſant, comme a fait le Pulci dans ſon Poëme du Morgante ; ou qu'on donne des mœurs diſproportionnées à la qualité des perſonnes, comme le Guarini a fait à ſes Bergeres, qui ſont trop polies, de meſme que celles de Ronſart ſont trop groſſieres ; ou parce qu'on ne penſe pas à rendre vray-ſemblables les avantures merveilleuſes, comme fait Arioſte dans ſon Roland ; ou qu'on ne prepare pas aſſés les grands évenemens par une conduite naturelle, comme Bernardo Taſſo dans ſon Poëme des Amadis & dans ſon Floridante ; ou qu'on n'a pas ſoin de ſoûtenir les caracteres des perſonnes, comme Theophile dans ſa Tragedie de Pyrame & Thiſbé ; ou qu'on ſuit

plûtoſt ſon genie que la nature ; comme Lope de Vega, qui s'abandonne trop à ſon eſprit, & qui fourre ſes imaginations par-tout ; ou qu'on n'a pas de modeſtie, comme Dante, qui invoque ſon propre eſprit pour ſa divinité, & comme Bocace, qui parle ſans ceſſe de luy-meſme ; ou qu'on dit tout indifféremment ſans pudeur, comme le Chevalier Marin dans ſon Adonis. Enfin tout ce qui eſt contre les regles du temps, des mœurs, des ſentimens, de l'expreſſion, eſt contraire à la bien-ſeance qui eſt la plus univerſelle de toutes les regles.

XL.

Et pour renfermer dans une derniere reflexion toutes les autres, qu'on peut faire : il

faut que le Poëte comprenne que le grand secret de l'art, est de bien mettre en œuvre sa matiere, & d'executer heureusement ce qu'il a medité avec toute l'attention, que demande son sujet. Qu'il sçache toutefois, qu'il peut negliger dans les grands ouvrages certains endroits, qui regulierement doivent estre negligés: afin que tout ne soit pas fini d'une mesme force, & que ce qui est fini le paroisse encore plus, parmy ces negligences étudiées. Ces endroits moins finis que les autres, & ces inégalités d'expression que l'art demande, sont aussi necessaires à la Poësie, que les ombres à la peinture, qui servent à donner de l'éclat aux autres parties du tableau. C'est le defaut des petits genies que

d'exprimer les choſes, plus qu'il ne faut les exprimer. Ainſi, que le Poëte prenne garde de donner en jeune homme dans le ſtyle fleury, par des ornemens exceſſifs, & par des beautés recherchées: qu'il retranche courageuſement ce qui a trop d'éclat: car tout devient faux dans la Poëſie, dés qu'il eſt trop brillant. Le Poëte n'eſt point naturel, dés qu'il veut dire de belles choſes: & il ne s'aviſe point d'avoir de l'eſprit, quand il a l'eſprit fait comme il faut: car il ne dit rien qui vaille, dés qu'il veut trop bien dire. Le party qu'il doit prendre, pour aller au bon ſens, eſt d'avoir encore plus de ſoin dans ſon expreſſion des choſes, que des paroles: parce que c'eſt dans les choſes qu'il doit rechercher les principales graces

Ambitioſa recidet ornamenta. Hor.

de son discours. Le discours doit estre fort diversifié, par la diversité des expressions: parce que les mesmes images lassent l'esprit du Lecteur: & il faut non seulement de frequentes figures, dans les paroles: mais aussi des tours differens dans les pensées. Les esprits bornés se retrouvent par tout: & par la sterilité de leur genie ils deviennent semblables à ce joüeur de luth, dont parle Horace, qui ne sçavoit toucher qu'une corde. Au reste qu'on se mette bien dans l'esprit qu'il ne faut point se mêler de faire des Vers, qu'on n'en fasse excellemment, & qu'on ne se distingue des autres. Car comme on n'est pas obligé d'en faire: à quoy bon se rompre la teste, & hazarder sa reputation: si l'on n'en fait

Corda qui semper oberrat eadem. *Horat.*

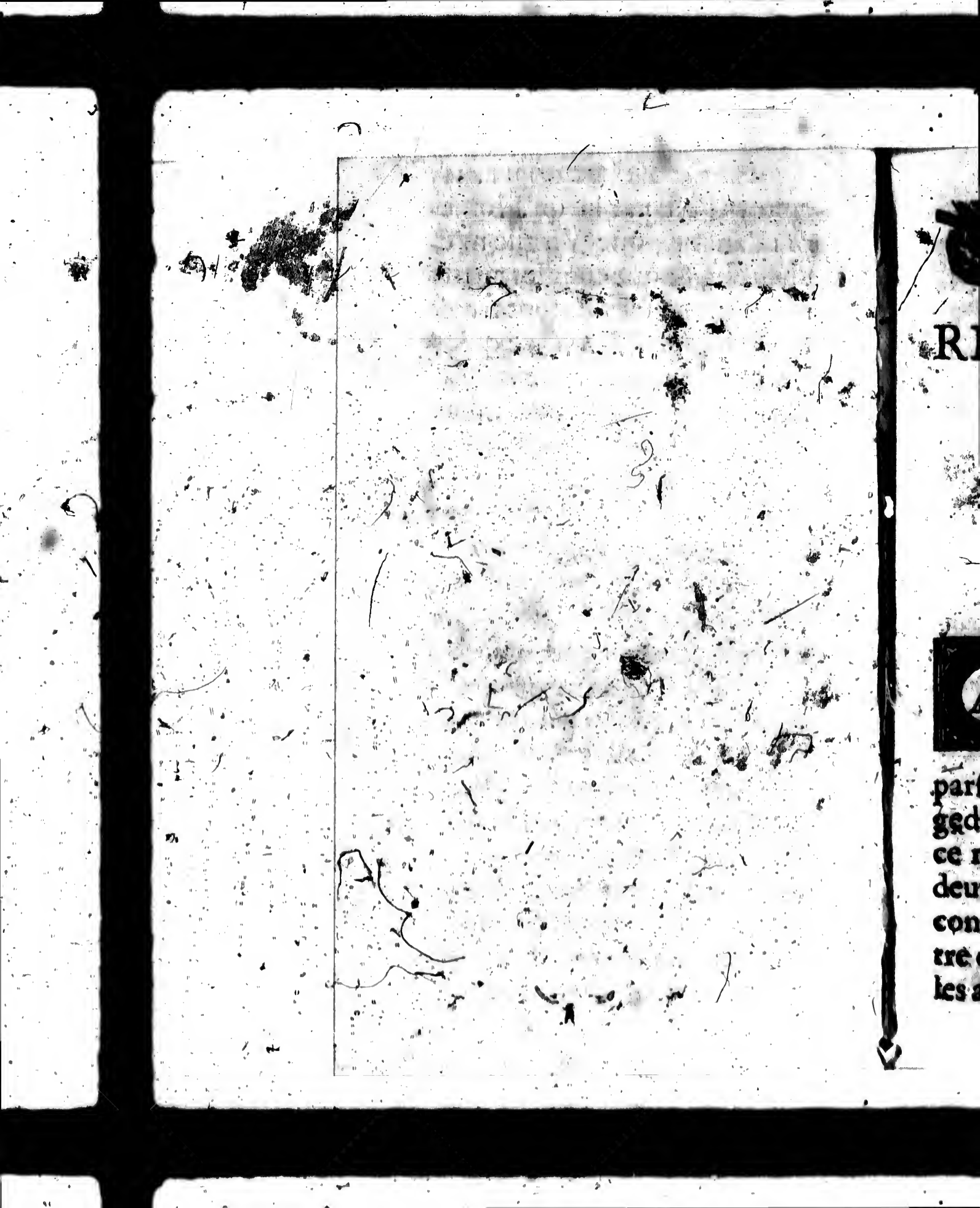
bien. Qu'on ſçache auſſi que la Poëſie ne peut faire d'honneur aux gens de petit ſens, que la paſſion de faire des Vers eſt une maladie dangereuſe, quand elle vient à un eſprit mediocre: qu'on eſt capable de toutes les extravagances imaginables, quand on en eſt pris, & qu'on manque de genie, qu'on doit avoir de la ſoûmiſſion & de la docilité, pour ne pas tomber dans ce malheur; que de la maniere dont on vit à preſent, on trouve par tout des gens, qui par charité, ou par mauvaiſe humeur, ſont toûjours prets à donner des avis, que le plus grand defaut d'un Poëte eſt d'eſtre indocile, & que rien n'a tant fait de méchans Poëtes que la flatterie. Car on ſe laiſſe toûjours dupper ſur ſon ſujet, dés qu'on ſe mêle de faire

des

des Vers. Qu'on considere sur tout, qu'il faut commencer de bonne heure à s'appliquer à la Poësie pour y reüssir: afin de se former l'imagination à cet air delicat, qui ne se peut prendre que des premieres idées de la jeuneſſe. Jules & Joſeph Scaliger ni reüſſirent pas, pour avoir commencé cette étude trop art: ils ne peurent l'un & l'autre vaincre l'opiniâtreté de leur genie, qui avoit déja tourné leur eſprit ailleurs: & quoy que le fils euſt plus de politeſſe, que le pere, il n'avoit toutefois rien de gracieux en ſa Poësie: non plus que la pluſpart des autres ſçavans de ſon temps. Que celuy, qui aſpire à la gloire de cette profeſſion, faſſe ſon compte, qu'il y a bien plus à perdre qu'à gagner, d'écrire en Vers, dans un ſiecle

auſſi dégouté que le noſtre. Nous ne ſommes plus au temps où l'on ſe faiſoit de la reputation par la hardieſſe d'écrire : alors il n'eſtoit pas difficile d'impoſer, dautant qu'on donnoit bien plus au brillant qu'au ſolide. Qu'on faſſe reflexion que rien ne peut reüſſir en Poëſie, s'il n'eſt delicatement imaginé, s'il n'eſt conceu dans la derniere regularité, & s'il n'eſt exprimé d'une maniere heureuſe & touchante ; que les Vers ne ſont pas ſupportables, quand ils ne ſont que mediocres, & qu'ils ſont ridicules, dés qu'ils ne ſont pas admirables. Qu'enfin on ne reconnoiſt la veritable Poëſie que par l'impreſſion qu'elle fait ſur l'ame : elle n'eſt point comme il faut qu'elle ſoit, ſi elle ne va au

cœur. C'eſt par là qu'Homere m'anime, que Virgile m'échauffe, & que tous les autres me glacent: tant ils ſont froids & languiſſans. Voila ce qu'on peut dire en general de la Poëſie. Voyons-en le particulier.



REFLEXIONS SUR LA POETIQUE D'ARISTOTE.

En particulier.

I.

ARISTOTE distingue la Poëtique generale en trois diverſes eſpeces de Poëme parfait, en l'Epopée, la Tragedie, & la Comedie. Horace reduit ces trois eſpeces en deux ſeulement, dont l'une conſiſte dans l'action, & l'autre dans la narration. Toutes les autres eſpeces dont Ariſto-

Ariſt. in Poët. c. 1.

Aut agitur res in ſcenis, aut acta referetur. *Poët.*

te fait mention peuvent se reduire à ces deux là. La Comedie au Poëme Dramatique, la Satire à la Comedie, l'Ode & l'Eclogue au Poëme heroïque. Car le Sonnet, le Madrigal, l'Epigramme, le Rondeau, la Balade, ne sont que des especes du Poëme imparfait. C'est au Poëte à consulter ses forces dans les differentes manieres qu'il faut tenir dans ces differens caracteres de Vers, pour ne point faire de violence à son genie.

II.

Arist. Poët. cap. 23. Le Poëme Epique est ce qu'il y a de plus grand & de plus noble dans la Poësie. C'est l'ouvrage le plus accomply de l'esprit humain. Toute la noblesse & toute l'élevation des plus parfaits genies peut à

peine ſuffire à former celuy qu'il faut au Poëte heroïque. La ſeule difficulté de trouver du jugement & de l'imagination, de la chaleur & du ſang-froid, de la ſageſſe & de l'emportement cauſe la rareté de ce caractere, & de ce temperament heureux, qui fait le Poëte accompli. Il faut de grandes images, & un eſprit encore plus grand pour les former. Enfin il faut un jugement ſi ſolide, un diſcernement ſi exquis, une ſi parfaite connoiſſance de la langue, dans laquelle on écrit, une étude ſi opiniâtre, une meditation ſi profonde, une ſi grande étenduë de capacité, que les ſiecles entiers à peine peuvent produire un genie capable d'un Poëme Epique. Et c'eſt une entrepriſe ſi hardie, qu'el-

le ne peut tomber dans l'esprit d'un homme sage, sans l'effrayer. Combien toutefois avons-nous vû de Poëtes dans ces derniers siecles, qui sans capacité & sans étude ont osé entreprendre ces sortes de Poëmes : n'ayant pour tout fonds que la seule chaleur de leur imagination, avec quelque vivacité d'esprit.

III.

Arist. Poët. cap. 24. Mais c'est un autre obstacle à ce caractere que d'avoir l'esprit trop vaste : parce qu'on ne fait rien de juste dans ces sortes d'ouvrages, dont la principale perfection est la justesse. Ces esprits qui embrassent tout, sont sujets à passer les bornes, l'étenduë de leur genie les menne au dereglement : ils ne font rien d'exact :

parce

parce que leur eſprit ne l'eſt pas: tout ce qu'ils diſent, & tout ce qu'ils imaginent eſt toûjours vaſte : ils n'ont ny proportion dans le deſſein, ny juſteſſe dans la penſée, ny exactitude dans l'expreſſion. La pluſpart des modernes ſont tombés dans ce defaut, & ſur tout les Eſpagnols, comme Diego Ximenés dans ſon Poëme du Cid Ruydias de Bivar, le Camoens dans la conqueſte des Indes par les Portugais : & parmy les Italiens, Boiardo, Arioſte, le Chevalier Marin, & Chiabrera, dont les ouvrages ſont de tres-mechans modeles, pour le Poëme Epique. Ils s'égarent ſans ceſſe: mais il eſt vray auſſi qu'il y a toûjours de l'eſprit dans leurs égaremens. Nôtre nation qui eſt ſpirituelle, & qui ayme l'eſprit juſ-

ques dans les bagatelles, s'eſt laiſſé ébloüir aux Poëmes d'Arioſte & du Chevalier Marin. La beauté de leurs Vers, leur expreſſion, les agreables images qu'ils font des choſes qu'ils traittent, & les autres charmes de leurs Vers ont tellement enchanté la pluſpart de nos Poëtes, qu'ils n'ont pas aſſés reconnu les fautes enormes de jugement, où ces auteurs ſont tombés. C'eſt l'artifice ordinaire des Poëtes peu judicieux, mais qui ont de l'eſprit: ils tâchent à ſauver ce qu'il y a d'irregulier dans leurs ouvrages par des defaux éclatans, & par de fauſſes beautés: Daurant qu'il faut trop de ſageſſe & trop de jugement, pour ſoûtenir un grand deſſein, dans la derniere regularité.

IV.

Le prix de la Poëſie heroïque eſt encore plus grand par ſa matiere & par ſa fin, que par ſa forme: elle ne parle que de Rois & de Princes; elle ne donne des leçons qu'aux grands pour gouverner les peuples: & elle propoſe l'idée d'une vertu bien plus parfaite, que l'Hiſtoire. Car l'Hiſtoire ne propoſe la vertu qu'imparfaite comme elle eſt dans les particuliers: & la Poëſie la propoſe ſans aucune imperfection, & comme elle doit eſtre en general. Ce qui a fait dire à Ariſtote que la Poëſie eſt une meilleure école de la vertu que la Philoſophie meſme: parce qu'elle va plus droit à la perfection, par la vray-ſemblance, que la Philoſophie

Ariſt. Poët. cap. 4.

Ariſt. Poët. cap. 10.

n'y va par la verité : & parce que le Poëte ne rend jamais raiſon de ce qu'il dit, comme fait le Philoſophe, mais il fait ſentir la raiſon, ſans le dire.

V.

Arist. Poët. cap. 1. & 5. La Poëſie en general eſt une peinture ou une imitation d'une action : & la Poëſie heroïque eſt l'imitation ou la peinture d'une action heroïque, comme dit Ariſtote. Les qualités qu'il donne à cette action, ſont qu'elle doit eſtre une & ſimple, veritable, ou paſſer pour veritable, qu'elle doit eſtre heureuſe, loüable, entiere. Il croit qu'elle doit eſtre une & ſimple, pour éviter la confuſion : qu'elle doit eſtre vraye, pour meriter de la creance; qu'elle doit eſtre heureuſe & loüable, pour ſervir

de modele & d'inſtruction aux Grands, & pour eſtre un exemple public de vertu. Enfin elle doit eſtre entiere, pour n'avoir rien d'imparfait. Ces conditions ſont tellement eſſentielles à l'action, qui doit ſervir de ſujet au Poëme heroïque, qu'elle devient tout-à-fait defectueuſe, s'il y en manque quelqu'une. Mais afin que l'action ſoit entierement parfaite dans un Poëme, tout doit aller de droit fil à établir le merite du heros, & à le diſtinguer de tous les autres: comme les figures d'un tableau ne doivent avoir rien d'éclattant ou par les couleurs, ou par les jours, qui puiſſe detourner les yeux de la figure principale. C'eſt en quoy le Taſſe s'eſt mépris: qui dans ſon Poëme de la conqueſte de Jeruſalem fait

faire tout ce qu'il y a d'éclatant & d'extraordinaire à Renauld. C'eſt Renauld qui tuë Adraſte, Tyſapherne, Solyman, & tous les principaux Chefs des ennemis : c'eſt luy qui romp le charme de la foreſt enchantée : les Epiſodes les plus importans luy ſont reſervés : rien ne ſe fait pendant ſon abſence : il eſt luy ſeul deſtiné à toutes les grandes choſes : Godefroy qui eſt le heros ne fait preſque rien. Et c'eſt en vain que le Taſſe veut ſauver cette faute par l'allegorie, dans un grand diſcours qu'il en a fait : c'eſt juſtifier une chimere par une autre chimere. Homere qui avoit le ſens plus droit, par un eſprit tout oppoſé, fait tout faire à Achille qui eſtoit ſon heros : il eſt vray qu'il le laiſſe quelquefois trop à l'é-

cart, & qu'il l'oublie. Virgile ne tombe point dans ce defaut : on ne pert preſque point de veüe Enée dans l'Eneïde, comme Achille dans l'Iliade.

VI.

L'action ne doit eſtre ny trop vaſte, ny trop bornée, il luy faut une juſte grandeur, dans la proportion naturelle d'une action heroïque, pour eſtre parfaite : La guerre de Troye qui a duré dix ans eſtoit une matiere diſproportionnée, pour un Poëme, un ſi grand objet euſt fatigué l'eſprit : & l'action naturelle d'un meſme homme ne peut pas regulierement avoir tant de durée : mais elle ne doit pas auſſi eſtre trop bornée, pour ne pas devenir mépriſable par ſa petiteſſe. C'eſt ainſi que le Poëme de

Gabriel Chiabrera sur la conqueste de Rhodes par Amedée de Savoye, est en quelque façon defectueux par l'action, qui ne dure que quatre jours. Car les grandes entrepriſes pour eſtre extraordinaires ne s'executent, que par des moyens lents, & par des intrigues concertées de longue main, avec des perſonnes ſouvent abſentes & éloignées: il faut plus de temps, pour faire remuer les reſſors des grands deſſeins: outre que dans la precipitation d'un temps ſi court, les évenemens ne ſont point preparés, les caracteres ne ſont point ſoûtenus, les incidens ne ſont pas menagés, les mœurs ne ſont point gardées: & rien ne joué comme il faut, dans ces grandes machines: & la vray-ſemblance y eſt par tout renverſée.

VII.

L'unité de l'action toute ſimple & toute ſcrupuleuſe qu'elle doit eſtre, ne laiſſe pas de s'accommoder des agrémens qui naiſſent naturellement de la diverſité: quand cette diverſité eſt accompagnée de cet arrangement & de cette proportion qui fait l'uniformité: comme un palais peut renfermer les divers ornemens de l'architecture, & une grande varieté de parties, pourvû qu'il ſoit baſti dans un meſme ordre, & ſur un meſme deſſein. Cette diverſité a un fonds bien vaſte dans la Poëſie heroïque: les entrepriſes de guerre, les traittés de paix, les ambaſſades, les negociations, les voyages, les embarquemens, les

Ariſt. Poët. cap. 7.

Ariſt. Poët. cap. 4.

conſeils, les deliberations, les baſtimens de palais & de villes, les mœurs, les paſſions, les reconnoiſſances impreveües, les revolutions ſurprenantes & inopinées, & les differentes images de tout ce qui ſe paſſe dans la vie des Grands, peuvent y eſtre employées, pourvû qu'elles aillent au meſme but. Sans cet ordre les figures les plus belles deviennent monſtrueuſes, & ſemblables à ces extravagances qu'Horace traitte de ridicules, au commencement de ſa Poëtique.

VIII.

Ariſt. Poët. cap. 16. C'eſt particulierement par l'art des Epiſodes, qu'on fait entrer dans l'action principale cette grande varieté de matieres, qui ſervent à l'ornement du Poëme. Mais quoy que l'Epi-

sode soit une espece de digression du sujet, estant une avanture tout-à-fait étrangere, qu'on ajoûte à l'action principale pour l'embellir : il doit toutefois avoir une liaison naturelle avec cette action, pour en faire un ouvrage qui ait de l'ordre & de la proportion. Il faut pour cela y garder la bienseance des personnes, des temps, des lieux. Sans cette condition l'Episode n'est plus vray-semblable : il y paroist un air d'affectation, qui tombe dans le ridicule qu'Horace reproche aux Poëtes de petit genie, qui veulent briller, dans des sujets graves, & qui cherchent des ornemens étrangers, où il n'en faut que de naturels. Les Episodes de Lucain, qui fait de grandes dissertations scholastiques & des

Et magna professis purpureus late qui splendeat unus & alter
Assuitur pannus.
Horat. Poët.

disputes purement speculatives, sur les choses naturelles, qu'il trouve en son chemin, ont je ne sçay quoy de contraint & d'affecté. Mais outre que l'Episode doit estre naturel, & jamais recherché: on doit le traitter avec de certains menagemens, pour ne pas s'exposer à confondre la matiere, ny l'étouffer par trop d'action. C'est la raison pour laquelle Aristote blâme si fort les fables Episodiques. Et c'est aussi en quoy on voit principalement éclatter l'art d'Homere, qui ne confond jamais rien dans la foule des objets qu'il represente: jamais Poëme n'a esté plus chargé de matiere, que l'Iliade, & jamais rien n'a paru plus simple ny plus naturel: car tout y est dans l'ordre où il doit estre. Les contre-

οἱ πεπλασμένοι περὶ χείρων. Poët. c. 10.

temps trop licentieux peuvent rendre un Episode defectueux & imparfait. Quoy que celuy de Didon dans le quatriéme livre de l'Eneïde est pardonnable par l'admirable effet qu'il produit : & parce que dans un éloignement notable des temps, comme estoient ceux de Didon & d'Enée, on peut plus impunément confondre les especes. Les Episodes les plus naturels, sont ceux qui sont les plus propres à circonstancier mieux l'action principale, qui en sont les causes, les effets, les principes, & les suites. Mais ils n'ont pas toûjours ces qũalités dans le Tasse : qui cherche souvent à plaire, par des endroits trop éclattans: ce qui se trouve encore moins dans Arioste, dont les Episodes sont trop affectés, jamais

vray-semblables, point du tout preparés, & souvent hors d'œuvre: comme celuy du Roy Agramante & de Marsise, mais il ne faut pas attendre cela d'un Poëme, dont les heros ne sont que des Paladins: & où il regne un air de chevalerie chimerique & Romanesque, plûtost qu'un esprit heroïque.

IX.

Arist. Poet. cap. 23.

Quoy que tout doive estre naturel dans le Poëme Epique, toutefois l'ordre qu'il faut y tenir pour raconter les choses, ne doit pas l'estre. Car s'il estoit naturel & selon la suite des temps, ce seroit une histoire & non pas un Poëme: & on tomberoit par là dans la faute de cet impertinent Poëte qu'Horace traitte de ridicule, qui commençoit un Poëme

ſur la guerre de Troye, par les amours de Jupiter & de Leda, & par la naiſſance d'Helene, qui fut l'occaſion de cette guerre. Car afin de rendre la narration plus engageante, plus agreable, & plus ſurprenante, le Poëte doit renverſer l'ordre naturel des temps & des choſes, pour s'en faire un purement artificiel. C'eſt par cette maxime que le Poëme de Nonnus ſur Bacchus, que la Thebaide de Stace, & que les Poëmes des premiers Italiens qui écrivirent, avant que de connoiſtre les regles d'Ariſtote, & quelques Poëmes Eſpagnols, comme celuy de Diego Ximenés, ſur la conqueſte de Valence, ſont ſi defectueux.

X.

Arist. Poët. cap. 23. & cap. 24.

Le principal caractere du Poëme heroïque, consiste dans la narration. C'est en quoy il est opposé au Poëme Dramatique, qui est tout dans l'action. Mais comme rien n'est plus difficile, que de raconter les choses comme il faut, le Poëte doit mettre tout son art pour y reüssir. Voicy les qualités que doit avoir une narration pour estre parfaite : elle doit estre concise, & succinte, pour ne rien souffrir de lent, d'oysif, ny de languissant: elle doit estre vive, animée, agreable, pour n'avoir rien que d'attachant : enfin elle doit estre simple & naturelle. Mais c'est un grand art, de sçavoir raconter les choses simplement, sans qu'il y paroisse de la

la ſimplicité. Les graces les plus ordinaires de la narration, luy doivent venir des figures, des tranſitions, & de tous ces tours delicats, qui font paſſer le Lecteur d'une choſe à l'autre, ſans qu'il y penſe : & c'eſt en cela principalement que conſiſte tout l'artifice de la narration. Elle ne doit jamais épuiſer toute ſa matiere, pour laiſſer toûjours quelque place aux reflexions naturelles du Lecteur : ainſi elle doit éviter les details & les longueurs des deſcriptions affectées. Homere tout grand parleur qu'il eſt, ne s'amuſe point, dit Lucien, à diſcourir des tourmens des malheureux dans les enfers, lors qu'Ulyſſe y deſcendit : quoy que ce fuſt une belle occaſion de parler. Mais le Poëte, quand il eſt judicieux, ne

Lucian de hiſt. conſcrib.

fait de descriptions que pour éclaircir les matieres, & jamais pour faire paroistre son esprit. Enfin la narration doit estre agreable, non seulement par la diversité des choses qu'elle raconte, mais encore par la varieté du nombre. C'est cette varieté qui rend la versification Grecque plus harmonieuse & plus propre à la narration, que la versification Latine: & quoy que le Tasse ait assés reussi dans les narrations de son Poëme, aussi-bien que l'Arioste qui me paroist encore plus naturel que luy: ces repos toutefois & ces interruptions ausquelles la Poësie Italienne est sujette, par ses Stances, me semblent affoiblir beaucoup la force & la vigueur, qui fait une partie du caractere du Vers heroïque. La monotonie de

noſtre Vers Alexandrin, qui ne peut ſouffrir aucune difference, ny aucune diverſité de nombre me paroiſt auſſi un grand foible dans la Poëſie Françoiſe : & à moins que de ſoûtenir la force de ſon Vers ou par de grands ſujets, ou par un genie extraordinaire & par un eſprit au deſſus du commun, on devient par là fort ennuieux dans les pieces de longue haleine. Au reſte on ne trouve preſque point de narrations ſoûtenuës d'une meſme force & d'un meſme eſprit, que dans Homere & dans Virgile. Il eſt vray que la narration de la mort de Polyxene dans l'Hecube d'Euripide eſt la plus animée & la plus touchante du monde, & celle de Tecmeſſe dans l'Aiax de Sophocle eſt la plus tendre & la

plus passionnée, qu'on puisse imaginer. C'est sur ces grands modeles que le Poëte doit apprendre à estre pathetique, dans ce qu'il raconte, sans s'amuser à faire des narrations subtiles & ingenieuses, par des affectations ridicules. Il ne paroist dans les autres Poëtes Grecs & Latins, que des traits imparfaits de narrations. Celuy des modernes, qui a plus de genie pour soutenir toute la noblesse d'une narration en Vers heroïques, est Jerôme Vida Evesque d'Albe dans son Poëme sur la mort de JESUS-CHRIST: & s'il n'avoit quelquefois des bassesses d'expression, & des duretés semblables à celles de Lucrece, son style seroit incomparable. Scaliger trouve à redire aux longues narrations, qu'Homere fait

faire à ſes heros dans la chaleur du combat: En effet, cela n'eſt ny naturel, ny vray ſemblable. Je n'approuve point auſſi ces deſcriptions du Palais d'Alcine dans Arioſte ny du Palais d'Armide dans le Taſſe, non plus que ce detail de choſes agreables qu'ils mêlent l'un & l'autre dans leurs narrations: elles ont par là je ne ſçay quoy de puerile, qui ne paroiſt nullement conforme à la gravité d'un grand Poëme, où tout doit eſtre majeſtueux.

XI.

Au reſte, rien n'eſt plus eſſentiel au Poëme Epique que la fiction, qui doit y regner par tout, parce qu'elle en eſt l'ame. C'eſt par là que les choſes les plus communes prennent un caractere de grandeur *Ariſt. Poët. cap. 16.*

& d'élevation qui les rend extraordinaires & admirables. Ariſtote n'a fait qu'ébaucher ce precepte, que Petrone a plus nettement expliqué, par ces deux paroles, *per ambages, deorumque miniſteria præcipitandus eſt liber ſpiritus*. C'eſt par là, dis-je, que les moindres choſes deviennent grandes: que Thetys, dans l'Iliade d'Homere, va ſe jetter aux pieds de Jupiter, que les dieux s'aſſemblent au conſeil, qu'on y fait de grandes deliberations, que les eſprits s'échauffent, & que tout le ciel ſe partage: pourquoy? Parce qu'on a oſté à Achille ſa maîtreſſe, qui dans le fond n'eſt qu'une bagatelle. C'eſt par ce grand art, que tous les voyages, & meſmes toutes les demarches, que fait Telemaque dans l'Odyſſée,

pour chercher ſon pere Ulyſſe, deviennent conſiderables, parce que Minerve eſt de ſa ſuite, & de ſon conſeil : & que tous les pas de ce jeune homme, deviennent remarquables, par l'impreſſion qu'ils reçoivent de la conduite d'une divinité, qui preſide à la ſageſſe. C'eſt enfin par là que Virgile donne de la grandeur & de la nobleſſe aux moindres choſes qu'il dit. Si Enée cueille un rameau dans le troiſiéme livre de l'Eneïde, pour rendre un devoir de pieté à un tombeau, qu'il trouve par hazard en ſon chemin, l'ame de Polydore luy parle du fonds de ce tombeau, & cela fait un Epiſode. Si Aruns tire un coup de fleche, dans l'onziéme livre, c'eſt ſous la direction d'Apollon, qui s'y intereſſe, pour donner la mort à

Camille. Enfin tout a relation aux dieux & à leurs miniſteres iuſques aux moindres actions, qui ſont décrites dans ce Poëme, pour rehauſſer l'éclat de tout ce qui s'y fait, par ce merveilleux dont Ariſtote donne des leçons ſi admirables.

XII.

Arist. Poët. cap 24. Mais l'importance eſt, comme j'ay déja remarqué, que ce merveilleux ſoit vray-ſemblable, par un temperament juſte de l'un & de l'autre. Car il faut rendre l'action heroïque, que le Poëte propoſe à imiter, digne non ſeulement d'admiration, mais auſſi de creance: afin de parvenir par là à ſon but. Les Poëtes s'emportent d'ordinaire inconſidérement à dire des choſes incroyables; pour en

en vouloir trop dire de merveilleuſes : ils donnent imprudemment dans la fable, ſans menager la verité, parce qu'ils veulent plaire, ſans ſe ſoucier de perſuader : & ils ne penſent preſque jamais à ces preparations, & à toutes ces couleurs de bien-ſeance, & de probabilité, qu'il faut mettre en uſage, pour fonder la vray-ſemblance. C'eſt ainſi que par une fauſſe idée qu'on a de la Poëſie, on met ſa beauté dans les agreables ſurpriſes d'un merveilleux extraordinaire : Et aprés tout, cette beauté ne peut regulierement ſe rencontrer, que dans la nature, & dans la vray-ſemblance. Car ce n'eſt pas un chemin bien ſeur, pour aller au cœur, que de ſurprendre l'eſprit : & tout devient incroyable en matiere de Poëſie,

dés qu'il paroiſt incomprehenſible. Virgile eſt preſque le ſeul des Poëtes, qui ait eu l'art de menager, par la preparation des incidens, la vray-ſemblance dans toutes les circonſtances d'une action heroïque. Homere n'eſt pas tout-à-fait ſi ſcrupuleux ny ſi regulier dans ſes imaginations : ſes machines ſont moins juſtes, & toutes les meſures qu'il prend, pour ſauver la vray-ſemblance ſont moins concertées : je n'en fais pas le détail dans un ſujet, où je ne me ſuis permis de faire des Reflexions, que ſur les principes univerſels de la Poëſie. Il y a bien des Reflexions à faire dans les ouvrages des Poëtes anciens & modernes, au ſujet de cette obſervation : car la neceſſité de la vray-ſemblance eſt d'une grande obligation

aux Poëtes : qui croyent faire des incidens d'autant plus heroïques, qu'ils ſont plus merveilleux & plus ſurprenans, ſans penſer s'ils ſont naturels.

XIII.

Enfin, la ſouveraine perfection du Poëme Epique, conſiſte au ſentiment d'Ariſtote, dans une juſte proportion de toutes ſes parties. Le merveilleux de la Tragedie, conſiſte dans le ſtyle pathetique : mais le merveilleux du Poëme heroïque & cette parfaite liaiſon, cette juſte convenance, & ce rapport admirable, que les parties de ce grand ouvrage ont les unes avec les autres, comme la perfection d'un grand palais, conſiſte dans l'uniformité du deſſein, & dans la proportion de ſes parties. C'eſt cette proportion qu'Horace loüe

Ariſt. Poët. cap. 24. μᾶλλον δ' ἐνδέχεται ἐν τῇ ἐποποιίᾳ τὸ ἀνάλογον : διὸ συμβαίνει μάλιστα τὸ θαυμαστόν.

tant dés l'entrée de ſa Poëtique, en traitant de ridicules ces diſproportions extravagantes de la peinture, dont il parle: & qu'il compare à ces avantures prodigieuſes de daufins dans les foreſts & de ſangliers dans la mer, & à toutes ces autres images, qu'il blame ſi fort: parce qu'elles ſont diſproportionnées au ſujet. Et cette proportion, que demande Ariſtote, n'eſt pas ſeulement dans la quantité des parties, mais auſſi dans la qualité. En quoy le Taſſe eſt fort defectueux, qui mêle dans ſon Poëme le caractere badin avec le ſerieux, & toute la force & la majeſté de la Poëſie heroïque à la delicateſſe de l'Eclogue & de la Poëſie Lyrique. Car ces avantures de bergers du ſeptiéme chant arrivées à Herminie, les chif-

Humano capiti cervicem pictor equinam jungere ſi velit, &c.

fres de ſon amant, qu'elle écrit ſur l'écorce des lauriers, les plaintes qu'elle fait aux arbres & aux rochers; ce bruit des ruiſſeaux, cet émail des prairies; ces chants des oyſeaux, où le Poëte prend luy-meſme tant de plaiſir; ces enchantemens de la foreſt du treiziéme chant; ces chanſons d'Armide du quatorziéme pour inſpirer de l'amour à Renauld, les careſſes que luy fait cette magiciene, la deſcription de ſon palais où l'on ne reſpire que la moleſſe, & ces autres deſcriptions pleines d'affectation n'ont rien de ce caractere grave & majeſtueux qui eſt propre au Vers heroïque. C'eſt ainſi que Sannazar, dans ſon Poëme des couches de la Vierge, a mêlé d'une maniere ſi peu judicieuſe les fables du Paganiſme avec

les myſteres de noſtre Religion : auſſi-bien que le Camoens qui parle ſans diſcretion de Venus, de Bacchus, & des autres divinités profanes dans un Poëme Chreſtien. Ce n'eſt pas aſſés que tout ſoit grand & magnifique dans un Poëme Epique, tout y doit eſtre juſte, uniforme, proportionné dans les differentes parties qui le compoſent.

XIV.

Denique ſit quodvis ſimplex dumtaxat & unum. *Horat. Poët.*

Cette proportion des parties eſt ſi eſſentielle au Poëme heroïque : qu'elle doit meſme eſtre, pour ainſi dire, l'ame de tous les petits ouvrages : comme ſont les Epithalames, les Panegyriques & les autres Poëmes qui ſe font ſur la naiſſance, & ſur les belles actions des Grands : & ces Poëmes ſont autant parfaits, qu'ils ont ce

qu'il faut d'unité & de proportion de parties, pour faire un ouvrage complet. C'eſt en quoy manquent d'ordinaire les Panegyriques; & tous ces pretendus Poëtes, qui cherchent à faire fortune, en faiſant leur cour aux Grands. Car outre qu'il n'y a rien de plus difficile, que de loüer, & que par une entrepriſe ſi hardie, on s'expoſe d'ordinaire à ſe rendre ridicule, auſſi-bien que ceux qu'on loüe, parce qu'on les loüe mal: les petits genies qui n'ont pas aſſés de force pour former un deſſein, ſe laiſſent aller à leur imagination: & aprés avoir entaſſé ſans ordre & ſans liaiſon des loüanges fades les unes ſur les autres, ils appellent cela un Poëme Panegyrique. C'eſt ainſi que Claudian a loüé l'Empereur

Honorius & les Conſuls, Probin, Olibrius, Stilicon & les autres perſonnes illuſtres de ſon ſiecle. Il regne dans tous ſes Panegyriques un air de jeuneſſe, qui n'a rien de ſolide, quoy qu'il y paroiſſe du genie. Je ne parle point d'Auſone, de Prudence, & des autres Poëtes Latins qui ont écrit des Panegyriques: parce qu'ils ont tous écrit de cette maniere là, & encore plus foiblement ſelon la foibleſſe des ſiecles où ils ont écrit. Tibulle meſme d'ailleurs ſi exact & ſi poly dans ſes Elegies, ne le paroiſt pas fort dans ſon Panegyrique de Meſſala: tant il eſt difficile de bien loüer. Et rien n'a peut-eſtre plus contribué à rendre un peu ridicule le caractere de Poëte, que la lâcheté de la flaterie où s'abaiſſent la pluſpart de ceux

qui font profeſſion de la Poëſie. Car on loüe toûjours mal dés qu'on loüe par intereſt : & ce ne ſont preſques que les ſottes loüanges qui rendent les Poëtes odieux. Que d'art, que de reſſorts, que de tours, que d'eſprit il faut mettre en uſage, pour bien loüer, & que peu de gens en ſont capables ! Car les loüanges ont toûjours quelque choſe de groſſier, dés qu'elles ſont trop à découvert, & dés qu'elles vont de droit fil. Voiture, l'eſprit le plus delicat de ces derniers ſiecles, ne loüoit preſque jamais, qu'en badinant: & l'on peut dire que perſonne ne l'a fait depuis long-temps, avec plus de ſuccés que luy. Les veritables modeles, qu'on doit prendre, pour bien loüer ſont les Poëmes d'Homere & de Virgile : Ho-

mere ne loüe Achille, que par le recit tout ſimple de ſes actions: Et jamais perſonne n'a eſté loüé plus delicatement qu'Auguſte, par Virgile: ce n'eſt pour ainſi dire que par des chemins couverts qu'il le conduit à la gloire. Il n'y avoit point de Romain un peu intelligent, qui ne ſceût bien que Virgile ne loüoit la pieté d'Enée, que pour faire honneur à celle d'Auguſte, dont il fait le portrait dans ſon heros: car tout ce que le Poëte dit de l'un, n'eſt que pour l'autre. En quoy l'on peut dire que jamais perſonne n'a mieux ſceu l'art de loüer: car il ſauve toute la pudeur de celuy qu'il loüe, en l'accablant de loüanges. Enfin l'art veritable de loüer, eſt de dire des choſes loüables d'un air ſimple, mais delicat: car les

loüanges ne peuvent estre supportables, si elles ne sont fines & cachées. Aprés tout, il est si difficile de loüer comme il faut, que c'est un écueil qu'on doit éviter dés qu'on est sage. Comme les Poëtes sont de grands prôneurs, & qu'il y a d'ordinaire du travers dans les loüanges qu'ils donnent ; ils pourroient profiter de cette Reflexion pour sauver quelquefois leur reputation, afin de ne pas faire pitié au public, en pretendant faire honneur aux particuliers. Voila tout ce qu'on peut observer de plus essentiel au Poëme Epique : & voicy le jugement qu'on peut faire de ceux qui ont écrit en ce genre de Poësie.

XV.

Homere est le modele le plus *Arist. Poet. cap. 4.*

parfait de la Poëſie heroïque, & il merite luy ſeul le nom de Poëte, dit Ariſtote : il eſt vray que jamais perſonne n'a eu un plus heureux genie. Denys d'Halicarnaſſe loüe principalement dans ſes Vers l'ordonnance du deſſein, la grandeur & la magnificence de l'expreſſion, & les mouvemens doux & paſſionnés des ſentimens. Heſiode, dit-il, s'eſt contenté d'eſtre agreable & de bien parler. Tous les autres Poëtes Grecs qui ont écrit dans ce genre de Vers, l'ont fait d'une ſi petite maniere qu'ils n'ont acquis dans la poſterité, qu'une reputation proportionnée à la mediocrité de leur genie. Coluthus dans ſon Poëme du raviſſement d'Helene n'a rien de conſiderable, le deſſein en eſt petit, le ſtyle froid & languiſ-

ſant. Le Poëme de Tryphiodore ſur la priſe de Troye eſt d'un caractere bas & groſſier, auſſi bien que l'Hiſtoire de Leandre par Muſée. Le Poëme d'Apollonius le Rhodien, ſur l'expedition des Argonautes, eſt d'un caractere ſimple, qui n'a rien de cette nobleſſe d'expreſſion d'Homere: la fable en eſt mal conceuë, & la liſte des Argonautes languit dés le premier livre. Car elle n'a aucun trait de cette varieté, dont le ſujet eſtoit ſi capable. Quintus Calaber qui ſe voulut meſler d'écrire la ſuite des Poëmes de l'Iliade & de l'Odyſſée, ſans avoir aucun veſtige de cet air aiſé & naturel d'Homere, n'a rien d'exact ny de regulier. Nicander eſt dur, Oppian eſt ſec: & le Poëme de Nonnus eſt moins

un Poëme, qu'un Roman, ou une Hiſtoire de la naiſſance, des avantures, des victoires & de l'apotheoſe de Bacchus. Le deſſein en eſt trop vaſte, la fable mal conſtruite, ſans art, ſans ordre, ſans vray-ſemblance, le ſtyle en eſt ſombre & embaraſſé. Pour les Latins jamais Poëte n'a poſſedé toutes les graces de la Poëſie dans un ſi éminent degré que Virgile: il a un goût admirable pour le naturel, un jugement exquis pour l'ordonnance, une delicateſſe incomparable pour le nombre & l'harmonie de la verſification. Le deſſein de ſon Poëme à le bien conſiderer dans toutes ſes circonſtances, eſt le plus judicieux & le mieux imaginé qui ait jamais eſté, & qui ſera jamais. Ovide a du genie, de l'art, du deſſein dans

ſes Metamorphoſes : mais il a des jeuneſſes, qu'on auroit de la peine à luy pardonner, ſans la vivacité de ſon eſprit, & ſans je ne ſçay quoy d'heureux, qu'il a dans l'imagination : on ne peut trop le conſeiller aux jeunes gens, pour les éveiller. Lucain eſt grand & élevé; mais il eſt peu judicieux : il ne penſe qu'à faire paroiſtre ſon eſprit : Scaliger blâme ſes emportemens continuels. Car en effet il eſt exceſſif en ſes diſcours, où il affecte de paroître plus Philoſophe que Poëte. Petrone, dans ſon petit Poëme ſur la corruption de Rome, tombe dans tous les défauts qu'il condamne : jamais perſonne n'a donné des regles plus judicieuſes de la Poëſie, & jamais perſonne ne les a plus mal obſervées. Sta-

Lucani mens effrenis, ſui impos, ſerva, impetùs, immodica rapta calore. *Scal l. 6. c. 6. de Poët.*

ce eſt auſſi bizare en ſes idées qu'en ſes expreſſions: la grandeur qu'il a dans ſon ſtyle eſt plus dans les paroles que dans les choſes. Ses deux Poëmes n'ont rien de regulier: tout y eſt vaſte & diſproportionné. Silius Italicus eſt bien plus reglé dans ſon Poëme d'Annibal: il l'entreprit avec plus d'application qu'il n'avoit de naturel: il paroiſt du jugement & de la conduite dans ſon deſſein: mais il y a peu de grandeur & de nobleſſe dans ſon expreſſion: & ſi l'on veut s'en rapporter à Pline le jeune, il a plus d'art que de genie, ſon Poëme eſt plûtoſt l'Hiſtoire de la ſeconde guerre Punique, qu'un Poëme. Celuy de Valerius Flaccus ſur les Argonautes eſt d'une grande mediocrité: la fable, l'ordonnance,

ce, l'execution, tout y eſt d'un fort petit caractere. Claudian a de l'eſprit & de l'imagination : mais il n'a nul goût pour cette delicateſſe de nombre, & pour ce tour de Vers, que les Sçavans admirent dans Virgile ; il retombe ſans ceſſe dans la meſme cadence : ce qui fait qu'on a peine à le lire, ſans ſe laſſer : & il n'a nulle élevation dans toutes ſes manieres. Auſone & Prudence n'eurent pas le genie aſſés fort, pour ſurmonter ce que leur ſiecle avoit de groſſier.

XVI.

Pour les modernes voicy le jugement qu'on en peut faire. Dans les ſiecles ſuivans, où les Lettres paſſerent d'Italie en Affrique, les Arabes quoy qu'amateurs de la Poëſie ne pro-

duirent rien d'heroïque. Cet air barbare des Gots qui s'étoit déja répandu en Europe sur tous les arts, se mêla aussi dans la Poësie : comme il paroist dans les ouvrages de Sidonius, de Mamercus, de Nemesianus, & des autres, qui écrivirent alors d'une maniere seche & d'un fort petit goût. La Poësie refleurit quelques siecles aprés dans l'Italie par les Poëmes de Dante, de Petrarque & de Bocace. Le Poëme de Dante, que les Italiens de ce temps-là, appellerent une Comedie, passe pour un Poëme Epique au sentiment de Castelvetro : mais il est d'une ordonnance triste & morne : & generalement parlant Dante a l'air trop profond, Petrarque l'a trop vaste, Bocace trop trivial

& trop familier, pour meriter le nom de Poëtes heroïques: quoy qu'ils ayent écrit fort purement dans leur langue: sur tout Petrarque & Bocace. Ils furent suivis quelque temps aprés du Comte de Scandian Matthieu Boïardo, qui fit le Poëme des amours de Roland & d'Angelique: d'Oliviero qui fit un Poëme sur l'Allemagne: du Pulci dans son Morgante: de l'Arioste dans la guerre des Mores sous leur Roi Agramante contre Charlemagne: qui s'estoient tous laissé gâter l'esprit aux livres de Chevalerie, & aux Romans de ce temps-là. Arioste a je ne sçay quoy plus du Poëme Epique, que les autres: parce qu'il avoit lû Homere & Virgile: il est pur, élevé, grand, admirable dans l'expression: ses descrip-

tions ſont des chef-d'œuvres : mais il n'a pas de jugement : ſon eſprit eſt ſemblable à ces terres fertiles qui produiſent des fleurs & des chardons tout enſemble : il parle bien, mais il penſe mal : & quoy que tous les morceaux de ſon Poëme ſoient tres-beaux, l'ouvrage tout entier ne vaut rien, pour un Poëme Epique. Il n'avoit pas encore vû les regles de la Poëtique d'Ariſtote : comme le Taſſe, qui vaut mieux que l'Arioſte : quoy que l'Academie de Florence en puiſſe dire. Car le Taſſe eſt plus correct dans ſon deſſein, plus regulier dans l'ordonnance de ſa fable, & plus accomply dans toutes les parties de ſon Poëme, que tous les autres Italiens : mais il y mêle tant de galanterie & d'affectation, qu'il oublie ſou-

vent la gravité de ſon deſſein, & la dignité de ſon caractere. Je ne parle point du Chevalier Marin dans ſon Adone : c'eſt un trop méchant modele : quoy qu'il ait autant & meſme plus d'eſprit que les autres : mais c'eſt un eſprit évaporé qui s'abandonne ſi fort aux endroits brillans & agreables, dans tout ſon ouvrage, qu'il n'a, ce ſemble, aucun gouſt pour les ſolides. Sannazar & Vida qui ſe ſignalerent preſque au meſme temps, parmy les Poëtes Italiens, l'un par ſon Poëme ſur les couches de la Vierge, l'autre par celuy de la Paſſion de Noſtre-Seigneur, firent paroiſtre bien du genie pour écrire en Latin : car la pureté de leur ſtyle eſt admirable : mais l'ordonnance de leur fable n'a nulle delicateſſe, leur

maniere n'eſt nullement proportionnée à la dignité de leur ſujet. Pontan, Politian, le Cardinal Sadolet, Paleotti, Strozzi, le Cardinal Bembo, & quantité d'autres Italiens écrivirent en ce meſme temps dans une latinité aſſés pure, mais dans une grande mediocrité de genie. Le Camoens, qui eſt le ſeul Poëte heroïque de Portugal, n'a penſé qu'à exprimer l'orgüeil de ſa nation en ſon Poëme de la conqueſte des Indes. Car il eſt fier & faſtueux dans ſa compoſition, mais il a peu de diſcernement & peu de conduite. Bucanan, qui eſt un Poëte Ecoſſois, a un caractere compoſé de pluſieurs caracteres: il a l'eſprit aiſé, delicat, naturel, mais il a peu de grandeur & d'élevation. Hugues Grotius & Daniel Hein-

ſius tous deux Hollandois, ont écrit en Vers Latins aſſés noblement : mais cette grande literature dont ils ſe ſont chargés l'un & l'autre, les empêche de penſer les choſes de cette maniere delicate, qui en fait la beauté. Pour nos Poëtes qui ont écrit en Vers heroïques, du Bartas & Ronſart ont eu tout le genie dont leur ſiecle eſtoit capable : Mais comme les Poëtes François eſtoient ignorans, ils affecterent l'un & l'autre de faire les ſçavans, pour ſe diſtinguer du commun : & ils ſe gâterent l'eſprit par une imitation des Poëtes Grecs tres-mal entenduë : ils ne furent pas aſſés habiles pour mettre le genre ſublime du Vers heroïque dans les choſes, plûtoſt que dans les paroles ; ny aſſés heureux pour compren-

dre, que nôstre langue n'eſt pas capable de ces compoſitions de noms, qu'ils formoient ſur le modelle de la langue Greque, dont ils rempliſſoient leurs Poëmes, & ce fut par cette indiſcrete affectation d'imiter les anciens, qu'ils devinrent tous deux barbares : Mais outre que l'ordonnance de la fable de Ronſart dans ſa Franciade n'eſt pas naturelle, le genre de Vers qu'il a pris n'eſt pas aſſés majeſtueux, pour un Poëme heroïque. J'ay déja dit mon ſentiment ſur le Poëme de ſaint Loüis. Je ne parle point des autres Poëmes dont les auteurs ſont vivans, ils ont peut-eſtre leur merite : mais il faut que le temps en faſſe l'épreuve. Voyons maintenant les Reflexions qu'il y a à faire ſur le Poëme Dramatique qu'Ariſtote diviſe

diviſe en la Tragedie, & en la Comedie.

XVII.

La Tragedie eſt de toutes les parties de la Poëtique celle qu'Ariſtote a traitté plus à fond: & où il paroiſt plus exact. Il pretend que la Tragedie eſt une leçon publique plus inſtructive ſans comparaiſon que la Philoſophie : parce qu'elle inſtruit l'eſprit par les ſens, & qu'elle rectifie les paſſions par les paſſions meſmes en calmant par leur émotion le trouble qu'elles excitent dans le cœur. Ce Philoſophe avoit reconnu deux defauts importans à regler dans l'homme, l'orgueil & la dureté, & il trouva le remede à ces deux defauts dans la Tragedie. Car elle rend l'homme modeſte, en

Ariſt. Poët. cap. 6. & cap. 14.

luy representant des Grands humiliés ; & elle le rend sensible & pitoyable, en luy faisant voir sur le theatre les étranges accidens de la vie & les disgraces imprevëües, ausquelles sont sujetes les personnes les plus importantes. Mais parce que l'homme est naturellement timide, & compatissant, il peut tomber dans une autre extremité, d'estre ou trop craintif, ou trop pitoyable ; la trop grande crainte peut diminuer la fermeté de l'ame, & la trop grande compassion peut diminuer l'équité. La Tragedie s'occupe à regler ces deux foiblesses : elle fait qu'on s'apprivoise aux disgraces, en les voyant si frequentes dans les personnes les plus considerables : & qu'on cesse de craindre les accidens ordinaires,

quand on en voit arriver de si extraordinaires aux Grands. Mais comme la fin de la Tragedie est d'apprendre aux hommes à ne pas craindre trop foiblement des disgraces communes, & à menager leur crainte : elle fait estat aussi de leur apprendre à menager leur compassion, pour des sujets qui la meritent. Car il y a de l'injustice d'estre touché des malheurs de ceux, qui meritent d'estre miserables. On doit voir sans pitié Clytemnestre tuée par son fils Oreste dans Eschyle : parce qu'elle avoit égorgé Agamemnon son mary : & l'on ne peut voir mourir Hippolyte par l'intrigue de Phedra sa belle-mere, dans Euripide, sans compassion : parce qu'il ne meurt que pour avoir esté chaste & vertueux. Voila ce

me ſemble en abregé le deſſein de la Tragedie, ſelon le Syſteme d'Ariſtote, qui me paroiſt admirable : mais qui n'a point eſté expliqué comme il le merite par ſes interpretes : ils n'en ont pas, ce ſemble, aſſés compris le myſtere, pour le bien démêler.

XVIII.

Ariſt. Poët. cap. 15. Mais ce n'eſt pas aſſés que la Tragedie ſe ſerve de toutes les avantures les plus touchantes & les plus terribles, que l'Hiſtoire luy peut fournir, pour exciter dans les cœurs les mouvemens qu'elle pretend, afin de guerir les eſprits de ces vaines frayeurs, qui peuvent les troubler, & de ces ſottes compaſſions qui peuvent les amollir. Il faut encore, dit ce Philoſophe, que tout Poëte mette en

uſage ces grands objets de terreur & de pitié comme les deux plus puiſſans reſſors, qu'ait l'art, pour produire le plaiſir, que peut donner la Tragedie. Et ce plaiſir qui eſt proprement celuy de l'eſprit, conſiſte dans l'agitation de l'ame émeüe par les paſſions. La Tragedie ne devient agreable au ſpectateur, que parce qu'il devient luy-meſme ſenſible à tout ce qu'on luy repreſente, qu'il entre dans tous les differens ſentimens des acteurs, qu'il s'intereſſe dans leurs avantures, qu'il craint, & qu'il eſpere, qu'il s'afflige, & qu'il ſe rejoüit avec eux. Le theatre eſt froid & languiſſant, dés qu'il ceſſe de produire ces mouvemens dans l'ame de ceux qui y aſſiſtent. Mais comme de toutes les paſſions la

crainte & la pitié ſont celles qui font de plus grandes impreſſions ſur le cœur de l'homme, par la diſpoſition naturelle qu'il a à s'épouvanter & à s'attendrir: Ariſtote les a choiſies entre les autres, pour toucher davantage les eſprits, par ces ſentimens tendres qu'elles cauſent, quand le cœur s'en laiſſe penetrer. En effet, dés que l'ame eſt ébranlée, par des mouvemens ſi naturels & ſi humains, toutes les impreſſions qu'elle reſſent, luy deviennent agreables : Son trouble luy plaiſt, & ce qu'elle reſſent d'émotion, eſt pour elle une eſpece de charme, qui la jette dans une douce & profonde reſverie, & qui la fait entrer inſenſiblement dans tous les intereſts qui joüent ſur le theatre. C'eſt alors que le cœur s'abandonne

Cum iraſci, favere, odiſſe miſereri coperint, agi rem ſuam exiſtimãt. *Quinti. lib. 6. cap. 2.*

à tous les objets qu'on luy propoſe, que toutes les images le frappent, qu'il épouſe les ſentimens de tous ceux qui parlent, & qu'il devient ſuſceptible de toutes les paſſions qu'on luy montre : parce qu'il eſt émû. Et c'eſt dans cette émotion, que conſiſte tout le plaiſir qu'on eſt capable de recevoir à la Tragedie : Car l'eſprit de l'homme ſe plaiſt aux ſituations differentes, que luy cauſent les differens objets, & les diverſes paſſions qu'on luy repreſente.

XIX.

C'eſt par cet admirable reſſort que l'Oedipe de Sophocle, dont Ariſtote parle toûjours, comme du modele le plus achevé de la Tragedie, faiſoit de ſi grands effets ſur le *Ariſt. Poët. cap. 15. de Oedip.*

peuple d'Athenes, lors qu'on le repreſentoit. Il eſt vray que tout eſt terrible dans cette piece, & que tout y eſt touchant. En voicy le ſujet. La peſte deſole la ville de Thebes. Oedipe qui en eſt Roy s'intereſſant dans la perte de ſes ſujets, fait conſulter l'oracle, pour y apporter du remede. L'oracle luy ordonne de venger l'aſſaſſinat commis en la perſonne du Roy Laius ſon predeceſſeur. Oedipe s'emporte par des imprecations effroiables contre l'auteur de ce crime, ſans le connoiſtre: il fait luy-meſme une recherche exacte pour le découvrir: il interroge Creon, Tireſias, Jocaſte & l'envoyé de Corinthe pour le connoiſtre: & il ſe trouve par l'éclairciſſement qu'on donne à ce Prince, que c'eſt luy qui a commis le

meurtre qu'il veut punir. Les esprits des spectateurs sont dans une perpetuelle suspension: toutes les paroles de Tiresias, de Jocaste & de l'envoyé, sur l'instruction du crime causent des frayeurs & des surprises : Le fait s'éclaircit peu à peu; Oedipe en se reconnoissant luy-mesme auteur de l'assasinat, par l'évidence des témoignages, reconnoist à mesme temps que Laius qu'il a tué, est son pere, & que Jocaste qu'il a épousée est sa mere, qu'il ne connoissoit pas : parce qu'il avoit esté élevé dés son enfance dans la Cour du Roy de Corinthe. Cette connoissance est comme un coup de foudre qui l'oblige à s'abandonner à tout le desespoir que luy inspire sa conscience : il s'arrache les deux yeux, pour se punir

plus cruellement par ſes propres mains. Mais ce coupable qui eſt en horreur à tout le monde avant que d'eſtre connu : par un retour de pitié & de tendreſſe, devient un objet de compaſſion à toute l'aſſemblée : on pleint celuy, qui paſſoit un moment auparavant, pour execrable : on s'attendrit ſur l'infortune de la perſonne qu'on avoit en horreur : & on excuſe le plus abominable de tous les crimes, parce que celuy qui en eſt l'auteur eſt un innocent malheureux, lequel eſt tombé dans ce crime, qu'on luy avoit predit, malgré toutes les precautions, qu'il avoit priſes, pour s'en exempter : & ce qui eſt plus étrange, c'eſt que toutes les demarches qu'il avoit faites pour éviter ce meurtre, le

conduiſent à le commettre. Enfin ce flux & reflux d'indignation & de pitié, cette revolution d'horreur & de tendreſſe, cauſe un effet ſi merveilleux ſur l'eſprit des auditeurs : tout eſt touché en cette piece d'un air ſi delicat & ſi paſſionné, tout y eſt démêlé avec tant d'art, les ſuſpenſions y ſont menagées avec tant de vray-ſemblance : il ſe fait une émotion ſi univerſelle de l'ame par les ſurpriſes, les étonnemens, les admirations : le ſeul incident qui ſe forme dans toute la piece, eſt ſi naturel, & tout va de ſi droit fil au dénoüement & à la cataſtrophe, qu'on peut dire non ſeulement que jamais ſujet n'a eſté mieux imaginé que celuy-cy ; mais qu'on ne peut imaginer rien de mieux, pour la

Tragedie. Ce fut auſſi par là que l'Andromede d'Euripide, ſi vantée dans Athenée, & dont Alexandre chanta un Epiſode dans le dernier banquet de ſa vie, fit des effets ſi merveilleux en la ville d'Abdere: lors qu'elle fut joüée par Archelaüs ſous le regne de Lyſimachus. Les rôles de Perſée & d'Andromede, le malheur de cette Princeſſe expoſée au monſtre marin, & tout ce qu'il y avoit d'affreux & de pitoyable dans cette repreſentation, fit une impreſſion ſi forte & ſi violente ſur le peuple, qu'il ſortit du theatre, dit Lucien, poſſedé, pour ainſi dire, de ce ſpectacle, & cette poſſeſſion devint une maladie publique, dont l'imagination des ſpectateurs fut ſaiſie. On a vû meſme dans ces derniers temps quelque craion

De rat. ſcribendæ hiſtoriæ. Luc.

groſſier de ces ſortes d'impreſſions, que faiſoit autrefois la Tragedie. Quand Mondory joüoit la Mariamne de du Ryer, au Marais, le peuple n'en ſortoit jamais que reſveur & penſif, faiſant reflexion à ce qu'il venoit de voir, & penetré à meſme temps d'un grand plaiſir. Mais ce plaiſir n'eſt que ſuperficiel dans les Tragedies, où la terreur & la pitié n'ont pas d'action. Ce ſont les deux grands reſſors de la Tragedie Grecque : & tout le merveilleux du Poëme Dramatique, reſulte principalement de ce qu'il y a de pitoyable & de terrible dans les objets qu'il repreſente.

XX.

La tragedie moderne roule ſur d'autres principes : le genie

de noſtre nation n'eſt pas aſſés fort, pour ſoutenir une action ſur le theatre par le ſeul mouvement de la terreur & de la pitié. Ce ſont des machines, qui ne peuvent ſe remuer, comme il faut, que par de grands ſentimens, & par de grandes expreſſions, dont nous ne ſommes pas tout-à-fait ſi capables, que les Grecs. Peut-eſtre que noſtre nation, qui eſt naturellement galante, a eſté obligée par la neceſſité de ſon caractere à ſe faire un Syſteme nouveau de Tragedie pour s'accommoder à ſon humeur. Les Grecs qui eſtoient des Eſtats populaires, & qui haiſſoient la Monarchie, prenoient plaiſir, dans leurs ſpectacles, à voir les Rois humiliés, & les grandes fortunes renverſées: parce que l'élevation les choquoit. Les

Anglois nos voiſins aiment le ſang, dans leurs jeux, par la qualité de leur temperament, ce ſont des inſulaires, ſeparés du reſte des hommes : nous ſommes plus humains, la galanterie eſt davantage ſelon nos mœurs : & nos Poëtes ont crû ne pouvoir plaire ſur le theatre, que par des ſentimens doux & tendres : en quoy ils ont peut-eſtre eu quelque ſorte de raiſon. Car en effet les paſſions qu'on repreſente deviennent fades & de nul gouſt, ſi elles ne ſont fondées ſur des ſentimens conformes à ceux du ſpectateur. C'eſt ce qui oblige nos Poëtes à privilegier ſi fort la galanterie ſur le theatre, & à tourner tous leurs ſujets ſur des tendreſſes outrées, pour plaire davantage aux femmes, qui ſe ſont érigées en

arbitres de ces divertiſſemens, & qui ont uſurpé le droit d'en decider. On s'eſt meſme laiſſé préoccuper au gouſt des Eſpagnols, qui font tous leurs cavaliers amoureux. C'eſt par eux que la Tragedie a commencé à degenerer, qu'on s'eſt peu à peu accouſtumé à voir des heros ſur le theatre, touchés d'un autre amour que de celuy de la gloire; & que tous les grands hommes de l'antiquité ont perdu leur caractere entre nos mains. C'eſt auſſi peut-eſtre par la galanterie que noſtre ſiecle s'eſt aviſé de ſauver la foibleſſe de ſon genie: ne pouvant pas ſoutenir toûjours une meſme action par la grandeur des paroles & des penſées. Quoy qu'il en ſoit: car je ne ſuis pas aſſés hardy, pour me declarer contre le public:

blic : c'eſt degrader la Tragedie de cet air de majeſté qui luy eſt propre, que d'y mêler de l'amour, qui eſt d'un caractere toûjours badin & peu conforme à la gravité, dont elle fait profeſſion. Ce qui fait que les Tragedies mêlées de galanteries ne font point ces impreſſions admirables ſur les eſprits, que faiſoient autrefois les Tragedies de Sophocle & d'Euripide : car toutes les entrailles eſtoient émeües, par les grands objets de terreur & de pitié qu'ils propoſoient. C'eſt auſſi pour cela que la reputation de nos Tragedies modernes dure ſi peu, & qu'on n'y prend plus de plaiſir au bout de deux ans : au lieu que les Tragedies des Grecs plaiſent encore à ceux qui ont le gouſt ſeur, aprés deux mille ans : par-

ce que ce qui n'eſt pas grave & ſerieux ſur le theatre, quoy qu'il plaiſe d'abord, eſt ſujet toutefois à devenir fade dans la ſuite: & que ce qui n'eſt pas propre aux grands ſentimens & aux grandes figures dans la Tragedie ne ſe ſoutient pas. Les anciens qui s'en eſtoient aperceûs, ne mêloient la galanterie & l'amour, que dans la Comedie. Car l'amour eſt d'un caractere qui degenere toûjours de cet air heroïque, dont la tragedie ne ſe deffait jamais. Rien ne me paroiſt auſſi d'un plus petit ſens, que de s'amuſer à badiner, par des tendreſſes frivoles: lors qu'on peut eſtre admirable par tout le merveilleux des grands ſentimens & des grands ſpectacles. Mais je ne preſume pas aſſés de ma capacité & de mon credit

pour m'opposer de mon chef contre un usage si établi. Il me doit suffire de proposer modestement mes doutes : & cela peut servir à exercer les esprits, dans un siecle, qui ne demande que de la matiere. Mais pour finir cette Reflexion par un trait de Christianisme, je suis persuadé, que l'innocence du theatre se conserveroit bien mieux selon l'idée de l'ancienne Tragedie: parce que la nouvelle est devenuë trop effeminée par la molesse des derniers siecles : & le Prince de Conty qui a fait éclatter son zele contre la Tragedie moderne, par le traitté qu'il en a fait, auroit sans doute permis l'ancienne, parce qu'elle n'a rien de dangereux.

XXI.

Les autres defauts de la Tragedie moderne ſont d'ordinaire, ou que les ſujets qu'on choiſit ſont petits & frivoles : ou que les fables n'y ſont pas conſtruites, & que l'ordonnance n'y eſt pas reguliere ; ou qu'elles ſont trop chargées d'Epiſodes ; ou que les caracteres n'y ſont pas conſervés & ſoutenus ; ou que les incidens n'y ſont pas preparés ; ou que les machines y ſont forcées ; ou que le merveilleux n'y eſt pas aſſés vray-ſemblable ; ou que la vray-ſemblance y eſt trop unie & trop languiſſante ; ou que les ſurprifes y ſont mal menagées ; les nœux mal intrigués ; les denoüemens peu naturels ; les cataſtrophes precipitées, les ſentimens ſans élevation, les ex-

preſſions ſans majeſté, les figures ſans grace, les paſſions ſans couleur, les diſcours ſans ame, les narrations froides, les paroles baſſes, le langage impropre, & toutes les beautés fauſſes. On ne parle pas aſſés au cœur des ſpectateurs, qui eſt le ſeul art du theatre, où rien n'eſt capable de plaire, que ce qui remuë les affections, & ce qui fait impreſſion ſur l'ame: on ne connoiſt point cette Rhetorique, qui ſçait developer les paſſions par tous les degrés naturels de leur naiſſance & de leur progrés: on ne met point en uſage cette morale, qui eſt propre à mêler des intereſts differens, des veües oppoſées, des maximes qui s'entrechoquent, des raiſons qui ſe détruiſent les unes les autres, pour fonder ces incertitudes,

& ces irresolutions du theatre, & pour l'animer. Car le theatre estant essentiellement destiné à l'action, rien n'y doit languir, & tout y doit estre dans l'agitation, par l'opposition des passions, qui se forment des interests differens, qui y naissent; ou par l'embarras qui suit de l'intrigue. Ainsi il n'y doit paroistre aucun Acteur, qui n'ait quelque dessein en teste, ou de traverser les desseins des autres, ou de soutenir les siens: tout y doit estre dans le trouble: & le calme n'y doit paroistre, que quand l'action finit, par la catastrophe. Enfin on ne comprend point assés que ce ne sont pas les intrigues admirables, les évenemens surprenans & merveilleux, les incidens extraordinaires qui font la beauté d'une

Tragedie, ce ſont les diſcours quand ils ſont naturels & paſſionnés. Sophocle n'a mieux reüſſi qu'Euripide ſur le theatre d'Athenes, que par les diſcours, quoy que les Tragedies d'Euripide ayent plus d'action, plus de morale, & des incidens plus merveilleux, que celles de Sophocle. C'eſt auſſi par ces defauts plus ou moins grands, que la Tragedie fait aujourd'huy ſi peu d'effet ſur les eſprits; qu'on n'y reſſent point ces reſveries agreables, qui ſont le plaiſir de l'ame; qu'on n'y trouve plus ces ſuſpenſions, ces raviſſemens, ces ſurpriſes, ces admirations, que cauſoit la Tragedie ancienne: parce que la moderne n'a plus rien de ces objets étonnans & terribles, qui donnoient de la frayeur aux ſpectateurs, en leur don-

nant du plaisir, & qui faisoient ces grandes impressions sur l'ame, par le ministere des plus fortes passions. On sort à present du theatre aussi peu ému qu'on y est entré : on remporte son cœur chez soy, comme on l'avoit apporté : Ainsi le plaisir, qu'on y reçoit, est devenu aussi superficiel que celuy de la Comedie, & nos Tragedies les plus graves ne sont à proprement parler, que des Comedies rehaussées.

XXII.

Ce n'est pas que les anciens n'ayent aussi leurs defauts. Eschyle n'a presque nul principe pour les mœurs, & pour les bien-seances : ses fables sont trop simples : l'ordonnance en est triste, l'expression obscure & embarassée : on n'entend presque

presque point la Tragedie d'Agamemnon. Mais parce qu'il croit que le secret du theatre est d'y parler pompeusement, il met tout son art dans ses paroles, sans se soucier des sentimens. Quintilien dit, que la grandeur & l'élevation de sa diction est souvent outrée : en effet il ne dit rien de sang-froid, il parle des choses les plus indifferentes d'un air tragique : il a mesme dans les images qu'il fait, des couleurs trop fortes & de trop grands traits. L'auteur de sa vie raconte, que dans un des chœurs de la Tragedie des Eumenides, il épouvanta si fort les auditeurs, que le spectacle fit pâmer des enfans & avorter des femmes grosses. Enfin il semble que son enthousiasme ne le quitte point, tant il est guindé & peu

Æschylus sublimis, gravis, grandiloquus sæpe usque ad vitium, rudis in plerisque & incompositus. lib. 10. c. 1.

naturel. Sophocle eſt trop compaſſé dans ſes diſcours : ſon art n'eſt pas aſſés caché en quelques-unes de ſes pieces, il y paroiſt trop à découvert : il devient quelquefois obſcur par la trop grande affectation qu'il a d'eſtre élevé : & la nobleſſe de ſon expreſſion luy oſte une partie de ſa clarté : ſes denoüemens ne ſont pas tous auſſi heureux, que celuy de l'Oedipe. Le denoüement de l'Ajax ne repond pas à l'intrigue : l'auteur ne devoit pas finir un ſpectacle ſi terrible, ſi funeſte, & ſi pitoyable par une conteſtation froide & languiſſante, ſur la ſepulture d'Ajax qui venoit de ſe tuer. C'eſt une machine trop violente, dans la meſme piece que celle de Minerve, qui raſoine les yeux d'Ajax, pour ſauver Ulyſſe, qu'Ajax euſt

tué, s'il l'euſt reconnu. Oedipe ne devoit pas ignorer l'aſſaſſinat du Roy de Thebes: l'ignorance où il eſt de ce meurtre, laquelle fait toute la beauté de l'intrigue, n'eſt pas vrayſemblable. Euripide n'eſt pas exact dans l'ordonnance de ſes fables; ſes caracteres ne ſont pas diverſifiés, il retombe dans les meſmes ſentimens, par les meſmes avantures; il n'eſt pas obſervateur aſſés religieux des bienſeances: & par une affectation trop grande d'eſtre moral & ſententieux, ſes diſcours ne ſont pas aſſés ardens & paſſionnés; ce qui eſt cauſe qu'il va moins au cœur que Sophocle: il y a des precipitations dans la preparation de ſes incidens: comme dans les Suppliantes, où Theſée leve un armée, va d'Athenes à The-

bes, & en revient dans un meſme jour; ſes denoüemens ne ſont point naturels, ce ſont des machines perpetuelles: Diane fait le denoüement de la Tragedie d'Hippolyte: Minerve celuy d'Iphigenie dans la Taurique; Thetys celuy d'Andromaque: Caſtor & Pollux celuy d'Helene, & celuy d'Electre: & ainſi des autres. Aprés tout, comme ces trois auteurs ſont les premiers modeles de la Tragedie, ils ſont grands dans leurs deſſeins, judicieux dans leurs fables, paſſionnés dans leurs expreſſions: il regne dans leurs ouvrages du genie, du naturel, du bon ſens: & quoy qu'ils ayent fait des fautes, on peut dire toutefois que tout ce qui eſt d'eux eſt original. Les derniers Grecs, dont parle Epheſtion, comme

Lycophron, Sosithée, & les autres qui fleurirent sous le Roy Ptolomée Philadelphe; & les premiers Latins, comme Livius Andronicus, Accius, Pacuvius, qui s'appliquerent à la Tragedie, n'y reüssirent pas. Les Romains prirent plaisir pendant quelque temps à la Comedie. Mais dés que la politesse des lettres fut un peu établie à Rome, la plusparт des Grands s'attacherent à écrire des Tragedies. Catulle fit une Tragedie sur Alcmeon, dont Ciceron cite des Vers dans son Lucullus; Gracchus fit Thyeste, dont parle Censorin. Cesar fit Adraste, dont Festus fait mention: Rutilius fit Astyanax, dont parle Fulgence Placiade: Mecenas fit Octavie, dont parle Priscian; Ovide fit Medée, dont Quintilian dit quel-

que choſe : & comme ces Tragedies ſe ſont perduës, on n'en peut juger, que par le merite de leurs auteurs. Mais le gouſt qu'avoient alors ces grands hommes, pour cette eſpece de Poëme dans un temps où regnoit ſi fort le bon ſens, juſtifie celuy qu'en avoit le Cardinal de Richelieu, qui en eſtoit ſi touché : & il autoriſe peu l'ignorance qu'on affecte aujourd'huy à la Cour de ces choſes-là. Les ſeules Tragedies qui nous ſont reſtées des Latins, ſont celles de Seneque qui parle touſjours bien, mais qui ne parle jamais naturellement: ſes vers ſont pompeux, ſes ſentimens élevés, parce qu'il veut ébloüir : mais l'ordonnance de ſes fables n'eſt pas d'un grand caractere. Cet auteur ſe plaiſt trop à donner ſes idées, en la

place des veritables objets : & il ne repreſente pas toûjours fort regulierement, ce qu'il faut repreſenter. Mais ce n'eſt pas ſeulement dans la compoſition de la Tragedie, que les Grecs ont ſurpaſſé les Romains ; c'eſt auſſi dans la magnificence de leur theatre. Ces peuples tout vaincus qu'ils ont eſté, ont eu de plus grandes penſées, que leurs vainqueurs: & Plutarque aſſeure que les Atheniens ont fait de plus grandes dépenſes dans la repreſentation de leurs Tragedies, & dans les recompenſes qu'ils propoſoient à ceux, qui y reüſſiſſoient, que dans toutes les guerres, qu'ils ont jamais entrepriſes, pour la défenſe de leur Republique : & ils ne croyoient pas ces dépenſes inutiles, puiſque c'eſtoit pour inſ-

Bellone an pace clariores Græci? *Plut. c. 2.*

pirer au peuple des ſentimens conformes au bien de leur eſtat.

XXIII.

Les ſiecles ſuivans devinrent ſucceſſivement ſi groſſiers les uns aprés les autres, qu'ils ne pûrent rien produire en ce genre de Poëſie digne d'aucune reflexion. Les Italiens & les Eſpagnols des derniers ſiecles, avoient l'eſprit trop gâté par les Romans, pour ſoutenir la grandeur du caractere de la Tragedie. Le Triſſin toutefois voulut faire ſa Sophoniſbe, & le Taſſe ſon Toriſmond, ſur l'idée des Tragedies de Sophocle: mais ils ne pûrent atteindre à ce caractere. Le Jephté, & le Jean-Baptiſte de Bucanan n'ont rien de conſiderable, que la pureté, dans la-

quelle ces Tragedies ſont écrites. Le Sedecias de Malapert, le Criſpe de Stephonius, le Joſeph de Grotius, l'Herode de Daniel Heinſius, & les autres Tragedies des ſçavans du dernier ſiecle, ont preſque toutes une ordonnance peu reguliere : la pluſpart des incidens en ſont froids, les narrations ennuyeuſes, les paſſions forcées & les manieres contraintes. La Thiſbé de Theophile, la Bradamante de Garnier & ſes autres pieces ſont encore d'un plus petit caractere. Les peuples, qui paroiſſent avoir plus de genie pour la Tragedie de tous nos voiſins, ſont les Anglois, & par l'eſprit de leur nation qui ſe plaiſt aux choſes atroces, & par le caractere de leur langue, qui eſt propre aux grandes expreſſions. Mais nô-

tre nation qui s'eſt plus appliquée à la Tragedie que les autres, y a auſſi mieux reüſſi: & ce ſuccés en a fort autoriſé l'uſage. Et nous avons parmy nous des genies heureux qui ſe ſont déja ſignalés ſur le theatre & qui promettent encore de s'y ſignaler davantage: mais la fantaiſie des Opera de Muſique, dont le peuple & meſme la pluſpart des honneſtes gens ſe ſont laiſſé enteſter, ſera peut-eſtre capable dans la ſuite de déprav[illegible] les eſprits pour la [illegible] ne penſe à [illegible] & par [illegible] c'eſt à ceux [illegible] à y penſer. [illegible] on peut reüſſir [illegible] qualité de ſon genie. Il reſte à parler de la Comedie.

XXIV.

On pretend qu'Ariſtote, qui n'a preſque rien dit de la Comedie, a tout dit, en remarquant, qu'on doit raiſonner du ridicule de la meſme maniere, qu'il a raiſonné du grave & du ſerieux: par la proportion qu'il faut garder entre la Comedie & la Tragedie. C'eſt à dire qu'on doit obſerver dans la Comedie, comme dans la Tragedie les bienſeances des lieux, des temps, des perſonnes, qu'il faut mettre en uſage toutes ces couleurs, qui doivent eſtre les ſemences & les principes de la bienſeance; que les preparations des incidens y doivent eſtre menagées de telle ſorte, qu'elles ne ſervent pas à rendre les evenemens froids, en leur oſtant ce

qu'ils peuvent avoir de grace par la surprise. Car il est important de remarquer, que preparer un incident, ce n'est pas tout-à-fait dire les choses, qui le puissent découvrir: mais c'est dire seulement ce qui peut donner lieu à l'auditeur de le deviner. Ce qui doit mesme estre menagé. Car le plaisir des spectateurs est d'attendre toûjours quelque chose de surprenant, & de contraire à leurs préjugés. Et rien ne doit tant regner au theatre que la surprise, parce que le principal plaisir, qu'on y prend, est la surprise.

XXV.

La Comedie est une image de la vie commune. La fin de [illegible] est de [illegible]. Car le theatre, les decorations particulieres, pour quelques discours du public, & de

Arist. Poet. cap. 6. Comoedia fabulam profert ex verisimilibus eventis, sed quorum causas ne spectatores quidem sciunt.

corriger le peuple par la crainte d'eſtre moqué. Ainſi le ridicule eſt ce qu'il y a de plus eſſentiel à la Comedie. Il y a un ridicule dans les paroles, & un ridicule dans les choſes, un ridicule honneſte & un ridicule bouffon. C'eſt un don purement de la nature que de trouver le ridicule de chaque choſe. Car toutes les actions de la vie ont leur beau & leur mauvais coſté, leur ſerieux & leur ridicule. Mais Ariſtote qui donne des preceptes pour faire pleurer, n'en donne point pour faire rire. Cela vient purement du genie: l'art & la methode y ont peu de part: c'eſt l'ouvrage du pur naturel. Les Eſpagnols ont le genie de voir le ridicule des choſes, bien mieux que nous: & les Italiens qui ſont naturellement Come-

ris effet, & domeſtico probro. *Donat. lib. de Comedia.*

diens, l'expriment mieux: leur langue y eſt plus propre que la nôtre, par l'air badin qu'elle a de dire ce qu'elle dit. La nôtre peut en devenir capable, quand elle ſe ſera perfectionnée. Enfin ce tour agreable, cet enjoüement qui ſçait ſoutenir la delicateſſe de ſon caractere, ſans tomber dans la froideur ny dans la bouffonnerie, cette raillerie fine, qui eſt la fleur du bel eſprit, eſt le talent que demande la Comedie: mais il faut toûjours obſerver, que le vray ridicule de l'art, qu'on cherche ſur le theatre, ne doit eſtre que la copie du ridicule qui eſt dans la nature. La Comedie eſt comme il faut qu'elle ſoit, quand on croit eſtre dans une compagnie du monde, quand on eſt dans une aſſemblée de famille, ſi bien au theatre,

& qu'on n'y voit que ce qu'on voit dans le monde. Car la Comedie ne vaut du tout rien, dés qu'on ne s'y reconnoist point, & dés qu'on n'y voit pas ſes manieres & celles des perſonnes avec qui l'on vit. Menandre ne reüſſit que par là parmy les Grecs : & les Romains penſoient eſtre en converſation quand ils aſſiſtoient aux Comedies de Terence, car ils n'y trouvoient rien, que ce qu'ils avoient coûtume de trouver dans les compagnies ordinaires : c'eſt le grand art de la Comedie de s'attacher à la nature, & de n'en ſortir jamais : d'avoir des ſentimens communs & des expreſſions qui ſoient à la portée de tout le monde. Car il faut bien ſe mettre dans l'eſprit, que les traits les plus groſſiers de la

nature, quels qu'ils soient, plaisent toûjours davantage, que les traits les plus delicats, qui sont hors du naturel. Neanmoins les termes bas & vulgaires ne doivent pas estre permis sur le theatre, s'ils ne sont soutenus de quelque sorte d'esprit. Les Proverbes & les bons mots du peuple n'y doivent pas estre soufferts, s'ils n'ont quelque sens plaisant, & s'ils ne sont naturels. Voila le principe le plus universel de la Comedie: par là tout ce qu'elle represente ne peut manquer de plaire: & sans cela rien ne plaist: ce n'est qu'en s'attachant à la nature qu'on parvient à exprimer le vray-semblable, qui est le seul guide infaillible, qu'on puisse suivre au theatre. Sans le vray-semblance tout est defectueux: avec elle

elle tout eſt beau : on ne s'égare jamais en la ſuivant : & les defauts les plus ordinaires de la Comedie viennent de ce que les bienſeances n'y ſont pas gardées, ny les incidens aſſés preparés. Il faut meſme bien prendre garde que les couleurs dont on ſe ſert pour preparer les incidens, n'ayent rien de groſſier, pour laiſſer au ſpectateur le plaiſir de trouver luy-meſme ce qu'elles ſignifient. Mais le foible le plus ordinaire de nos Comedies eſt le denoüement : on n'y reüſſit preſque jamais, par la difficulté qu'il y a à denoüer heureuſement ce qu'on a noüé. Il eſt aiſé de lier une intrigue, c'eſt l'ouvrage de l'imagination : mais le denoüement eſt l'ouvrage tout pur du jugement : c'eſt ce qui en rend le ſuccés

difficile. Et ſi l'on veut y faire un peu de reflexion, on trouvera que le defaut le plus univerſel des Comedies, eſt que la cataſtrophe n'en eſt pas naturelle. Il reſte à examiner, ſi l'on peut faire dans la Comedie des images plus grandes que le naturel, pour toucher davantage l'eſprit des ſpectateurs, par de plus grands traits, & par des impreſſions plus fortes; c'eſt à dire ſi le Poëte peut faire un avare, plus avare, & un fâcheux plus impertinent & plus incommode qu'il n'eſt. A quoi je reponds que Plaute qui vouloit plaire au peuple l'a fait ainſi: mais Terence qui vouloit plaire aux honneſtes gens, ſe renfermoit dans les bornes de la nature, & il repreſentoit les vices, ſans les groſſir & ſans les augmenter. Toutefois ces

caracteres outrés comme celui du Gentil-homme Bourgeois, & du Malade Imaginaire de Moliere, n'ont pas laissé de reüssir depuis peu à la Cour, où l'on est si delicat : mais tout y est bien receu jusques aux divertissemens de Provinces, quand ils ont quelque air de plaisanterie : car on y aime à rire plus qu'à admirer. Ce sont là les regles les plus importantes de la Comedie. Voicy ceux qui y ont reüssi.

XXVI.

Les principaux parmy les Grecs sont Aristophane & Menandre ; les principaux parmy les Latins sont Plaute & Terence. Aristophane n'est point exact dans l'ordonnance de ses fables ; ses fictions ne sont pas assés vray-semblables : il joüe les gens grossierement & trop

à découvert. Socrate, qu'il raille si fort dans ses Comedies, avoit un air de raillerie plus delicat que luy : mais il n'estoit pas si effronté. Il est vray qu'Aristophane écrivoit encore dans le desordre & dans la licence de la vieille Comedie, & qu'il avoit reconnu l'humeur du peuple d'Athenes, qui se choquoit aisément du merite des gens extraordinaires, dont il plaisantoit, pour plaire à ce peuple. Aprés tout, il ne faisoit souvent le plaisant que par des goinfreries. Ce ragoust composé de septante-six syllabes, dans la derniere Scene de la Comedie des Harangueuses, ne seroit pas au goust de nôtre siecle. Son langage est souvent obscur, embarassé, bas, trivial, & ses allusions fre-

quentes de mots, ſes contradictions de termes oppoſés les uns aux autres; ſes mêlanges de ſtyle, du tragique & du comique, du ſerieux & du bouffon, du grave & du familier ſont fades; & ſes plaiſanteries à les examiner de prés ſont ſouvent fauſſes. Menandre eſt plaiſant d'une maniere plus honneſte. Son ſtyle eſt pur, net, élevé, naturel; il perſuade en Orateur, & il inſtruit en Philoſophe. Et ſi l'on peut former un jugement juſte ſur les fragmens qui nous reſtent de cet auteur, on trouvera qu'il fait des portraits fort agreables de la vie civile; qu'il fait parler les gens dans leur caractere, qu'on ſe reconnoiſt dans les peintures qu'il fait des meurs, parce qu'il s'attache à la nature, & qu'il entre dans

les sentimens des personnes qu'il fait parler. Enfin Plutarque, dans la comparaison qu'il a faite de ces deux auteurs, dit que la Muse d'Aristophane ressemble à une femme effrontée, & celle de Menandre ressemble à une honneste femme. Pour les deux Poëtes Comiques Latins. Plaute est ingenieux dans ses desseins, heureux dans ses imaginations, fertile dans l'invention : il ne laisse pas que d'avoir de méchantes plaisanteries au gousts d'Horace : & ses bons mots qui faisoient rire le peuple, faisoient quelquefois pitié aux honnestes gens: il est vray qu'il en dit les meilleurs du monde ; mais il en dit souvent de fort méchans : c'est à quoy on est sujet, quand on veut trop faire le plaisant, on veut faire rire

par des expreſſions outrées, & des hyperboles, quand on ne peut pas reüſſir à faire rire par les choſes. Plaute n'eſt pas tout-à-fait ſi regulier dans l'ordonnance de ſes pieces ni dans la diſtribution de ſes actes que Terence : mais il eſt auſſi plus ſimple dans ſes ſujets : car les Fables de Terence ſont d'ordinaire compoſées, comme on voit dans l'Andriene qui contient deux amours. C'eſt ce qu'on reprochoit à Terence qu'il faiſoit une Comedie Latine de deux Grecques, pour animer davantage ſon theatre. Mais auſſi les denoüemens de Terence ſont plus naturels que ceux de Plaute : comme ceux de Plaute ſont plus naturels que ceux d'Ariſtophane. Et quoy que Ceſar appelle Terence un diminutif de Menandre, parce

In prolog. Heautontim.

Dimidiate Menandri.

qu'il n'a que de la douceur & de la delicateſſe, & qu'il n'a pas de force & de vigueur, il a écrit d'une maniere & ſi naturelle & ſi judicieuſe, que de copie qu'il eſtoit, il eſt devenu original: car jamais auteur n'a eu un gouſt plus pur de la nature. Je ne diray rien de Cecilius, dont il ne nous eſt reſté que des fragmens. On ſçait de luy tout au plus, ce qu'en dit Varron, qu'il eſtoit heureux dans les ſujets qu'il prenoit. Mais jamais perſonne n'a eu un genie plus grand pour la Comedie que Lopé de Vega Eſpagnol: il avoit une fertilité d'eſprit jointe à une grande beauté de naturel, & à une facilité admirable: car il a compoſé plus de trois cens Comedies: ſon ſeul nom faiſoit l'éloge de ſes pieces, tant ſa reputation eſtoit établie:

établie : & c'eſtoit aſſés qu'un ouvrage ſortit de ſes mains, pour meriter l'approbation publique. Mais il avoit l'eſprit trop vaſte pour l'aſſujetir à des regles, & pour luy donner des bornes : ce fut ce qui l'obligea de s'abandonner à ſon genie : parce qu'il en eſtoit toûjours ſeur. Il ne conſultoit point d'autre Commentaire, quand il compoſoit, que le gouſt de ſes auditeurs, & il ſe regloit plus ſur le ſuccés de ſes pieces, que ſur la raiſon. Ainſi il ſe deffit de tous les ſcrupules de l'unité & des ſuperſtitions de la vray-ſemblance. Mais comme il veut d'ordinaire rafiner ſur le ridicule, & eſtre trop plaiſant, ſes imaginations ſont ſouvent plus heureuſes, qu'elles ne ſont juſtes, & elles ſont plus folles, qu'elles ne ſont na-

turelles : car par trop de ſubtilité ſur la plaiſanterie, ſon enjoüement devient faux, à force d'eſtre trop delicat : & ſes graces deviennent froides, pour eſtre trop fines. Mais perſonne n'a auſſi porté le ridicule de la Comedie plus haut parmy nous, que Moliere. Car les anciens Poëtes Comiques n'ont que des valets pour les plaiſans de leur theatre : & les plaiſans du theatre de Moliere, ſont les Marquis & les gens de qualité : les autres n'ont joüé dans la Comedie, que la vie bourgeoiſe & commune, & Moliere a joüé tout Paris & la Cour. Il eſt le ſeul parmy nous, qui ait découvert ces traits de la nature qui la diſtinguent, & qui la font connoiſtre. Les beautés des portraits qu'il fait, ſont ſi naturelles, qu'elles ſe font

ſentir aux perſonnes les plus groſſieres : & le talent qu'il avoit à plaiſanter, s'eſtoit renforcé de la moitié par celuy qu'il avoit de contrefaire. Son Miſantrope eſt à mon ſens le caractere le plus achevé, & enſemble le plus ſingulier, qui ait jamais paru ſur le theatre, Mais l'ordonnance de ſes Comedies eſt toûjours defectueuſe en quelque choſe, & ſes denoüemens ne ſont point heureux. C'eſt tout ce qu'on peut obſerver en general ſur la Comedie.

XXVII.

L'Eclogue eſt le plus conſiderable des petits Poëmes : c'eſt une image de la vie des Bergers. Ainſi ſa matiere eſt petite, & ſon genie n'a rien de grand : elle s'occupe à décrire

les amours, les jeux, les animositez, les jalousies, les disputes, les quereles, les intrigues, les passions, les avantures & toutes les petites affaires des bergers. De sorte que son caractere doit estre simple, son esprit aisé, son expression commune : elle ne doit avoir rien d'exquis ny dans ses sentimens, ny dans ses paroles, ny dans aucunes de ses manieres. En quoy les Italiens qui ont écrit en ce genre de Vers, se sont trompés. Car ils veulent toûjours avoir trop d'esprit & dire les choses trop finement. Le veritable caractere de l'Eclogue est la simplicité, la pudeur, & la modestie : ses figures sont douces, ses passions tendres, ses mouvemens tranquilles : & quoy-qu'elle puisse quelquefois estre passionnée, & avoir

de petits emportemens & de petits deſeſpoirs ; qui ne vont à rien de fâcheux , toutefois elle n'eſt jamais ny fiere , ny violente. Ses narrations ſont courtes ; ſes deſcriptions ſont petites , ſes penſées ſont ingenuës, ſes mœurs ſont innocentes, ſa diction pure , ſon Vers coulant , ſes manieres unies, & tous ſes diſcours naturels : car ce n'eſt point une grande parleuſe qui ſe plaiſe à faire du bruit. Les modeles qu'on doit ſe propoſer pour bien écrire en ce genre de Poëſie, ſont Theocrite & Virgile. Theocrite eſt plus doux , plus naïf , plus delicat , par le caractere de la langue Grecque. Virgile eſt plus judicieux , plus exact, plus regulier , plus modeſte par le caractere de ſon propre eſprit, & par le genie de la langue La-

tine. Theocrite a plus de toutes ces graces qui font la beauté ordinaire de la Poësie : Virgile a plus de bon sens, plus de force, plus de noblesse, & plus de pudeur. Aprés tout, Theocrite est original, Virgile n'est que copiste : quoy qu'il ait copié de certaines choses avec tant de bon-heur, qu'elles égalent leur modele en de certains endroits. Moschus & Bion qui ont écrit en ce genre de Vers, ont aussi de grandes beautés, & mesmes de grandes delicatesses dans leurs Idylles. Les autres Poëtes qui ont écrit des Eclogues, comme Nemesianus qui estoit Affricain, & Calphurnius Sicilien, l'ont fait d'une petite maniere. Les Italiens comme Bonarelli, Guarini, le Chevalier Marin : les Espagnols, comme Luis de Gon-

gora, le Camoens ſont peu naturels dans leurs Paſtorales, leurs Idylles, & leurs Eclogues. Et Ronſart parmy nous n'a rien de tendre ny rien de delicat. Noſtre langue toute parfaite qu'elle eſt, n'a rien produit en ce genre de Vers, qui ſoit comparable aux Eclogues de Virgile; Elle n'a pas encore ce ſemble aſſés de force pour ſoutenir la naïveté naturelle, & cette grande ſimplicité du Vers Bucolique, auſſi noblement que la langue Grecque & la langue Latine: car le Grec & le Latin ont un certain caractere de majeſté qui paroiſt juſques dans les plus petites choſes. L'idée des Comedies Paſtorales, pour leſquelles les Italiens ont eu tant de gouſt, eſt priſe de la Tragedie du Cyclope d'Euripide. Les

Grecs, dit Horace, commencerent à faire paroiſtre des Satyres ſur le theatre : pour l'égayer, parce qu'il eſtoit trop ſerieux.

XXVIII.

Le but principal de la Satyre, eſt d'inſtruire le peuple en décreditant le vice. Ainſi elle peut eſtre d'une grande utilité dans un eſtat, quand elle ſçait ſe tenir dans ſes bornes. Mais comme les flatteurs ſe broüillent avec le public, en voulant trop plaire aux particuliers ; il arrive auſſi, que les faiſeurs de Satire ſe broüillent quelquefois avec les particuliers, en voulant trop plaire au public. Et comme les loüanges de droit fil ſont trop groſſieres : la Satire qui leve le maſque, & qui reprend le vice trop à découvert, n'eſt pas fort fine.

Mais quoy qu'il ſoit plus difficile de loüer que de blâmer : parce qu'il eſt plus aiſé de découvrir le ridicule des gens, que leur merite : on doit toutefois avoir également de l'eſprit pour l'un & pour l'autre. Car la meſme delicateſſe d'eſprit, qui eſt neceſſaire à celuy qui loüe pour oſter aux loüanges, ce qu'elles ont de fade, eſt neceſſaire à celuy qui blâme pour oſter à la Satire ce qu'elle a d'amer. Et cette delicateſſe qui eſt proprement le ragouſt de la Satire, fut autrefois le caractere d'Horace : ce n'eſtoit qu'en badinant qu'il exerçoit la Cenſure. Car il ſçavoit tres-bien que l'enjoüement d'eſprit a plus d'effet que les raiſons les plus fortes & les diſcours les plus ſententieux, pour rendre le vice ridicule. En quoy Juve-

Facilior eſt turpium quàm honeſtorum intellectus. *Quintil. lib. 3. cap. 8.*

nal avec tout son serieux, a tant de peine à reüssir. Car enfin ces violentes manieres de declamation qu'il met par tout en usage, ont souvent tres-peu d'effet. Il ne persuade presques rien : parce qu'il est toûjours en colere, & qu'il ne parle point de sang-froid. Il est vray qu'il a des lieux communs de morale qui sont capables d'ébloüir les petits esprits. Mais avec toutes ces expressions fortes, ces termes energiques, & ces grands traits d'éloquence, il fait peu d'impression : parce qu'il n'a rien de delicat, ny rien de naturel. Ce n'est point un veritable zele qui le fait parler contre les déreglemens de son siecle, c'est un esprit de vanité & d'ostentation. Perse qui avoit joint à la gravité & à la vehemence de Juvenal toute

l'obſcurité que luy cauſoit l'affectation qu'il avoit de paroître docte, n'a pas mieux reüſſi: parce qu'il n'a nul agrément. Ce n'eſt pas qu'il n'aye aprés tout quelques traits d'une delicateſſe cachée: mais ces traits ſont toûjours enveloppés d'une erudition ſi profonde, qu'il faut des Commentaires pour les developper: il ne dit que triſtement, ce qu'il y a de plus enjoüé dans Horace: qu'il veut quelquefois imiter: ſon chagrin ne le quitte preſques point: c'eſt toûjours avec chaleur qu'il parle des moindres choſes: & il ne badine jamais, que le plus ſerieuſement du monde. La Satire qu'a fait Seneque ſur l'apotheoſe de l'Empereur Claudius, n'eſt pas de ce caractere: c'eſt une des pieces des plus delicates de l'An-

tiquité : & l'Auteur qui ſoutient par tout ailleurs ſa gravité de Philoſophe par le ſang-froid de ſon temperament, & par toutes les grimaces de ſa morale, paroiſt d'autant plus plaiſant, en cet ouvrage, qu'il eſt plus grave & plus ſerieux dans tous les autres : La pluſpart des Dialogues de Lucien ſont des Satires de ce genre-là: L'Auteur eſt un bouffon agreable, qui plaiſante ſur les choſes les plus ſerieuſes, & qui raille fort inſolemment de tout ce qu'il y a de grand dans le monde ; il a toûjours infiniment de l'eſprit : mais il faut avoüer que c'eſt un caractere bien folâtre. Nous avons deux Satires modernes écrites en Proſe, à peu prés de cet air : leſquelles ſurpaſſent tout ce qu'on a écrit en ce genre dans

les derniers siecles. La premiere est Espagnole, composée par Cervantes, Secretaire du Duc d'Albe. Ce grand homme ayant esté traitté avec quelque mépris, par le Duc de Lerme, premier Ministre de Philippes III. qui n'avoit nulle consideration pour les sçavans, écrivit le Roman de Dom Quichot, qui est une Satire tres-fine de sa nation: parce que toute la Noblesse d'Espagne, qu'il rend ridicule par cet ouvrage, s'estoit enteſtée de Chevalerie. C'est une tradition que je tiens d'un de mes amis qui avoit appris ce secret de Dom Lopé à qui Cervantes avoit fait confidence de son ressentiment. L'autre Satire est Françoise, faite du temps de la Ligue, où l'Auteur instruit fort plaisamment

le public des intentions de la Maiſon de Guiſe pour la Religion : il regne dans tout cet ouvrage une delicateſſe d'eſprit, qui ne laiſſe pas d'éclater parmy les manieres rudes & groſſieres de ce temps-là : & les petits vers de cet ouvrage ſont d'un caractere tres-fin & tres-naturel. La Satire de Rablais, toute ſpirituelle qu'elle eſt: eſt neanmoins écrite d'une maniere ſi bouffonne, & ſi peu conforme à l'honneſteté du ſiecle où nous vivons, que je ne la croy pas digne des honneſtes gens: non plus que les Satires de Regnier, quoy qu'il ait bien du genie. Car il eſt trop effronté, & il ne garde nulle bien-ſeance.

XXIX.

L'Elegie par la qualité de ſon

nom eſt un Poëme deſtiné aux pleurs & aux plaintes ; & ainſi elle doit eſtre d'un caractere douloureux. Mais on s'en eſt ſervi depuis dans les ſujets tendres, comme dans les amours & dans les autres matieres. Les Latins y ont mieux reüſſi que les Grecs, par ce qu'il nous paroiſt. Car il nous eſt reſté peu de choſe de Philetas & de Tirtæus, qui ſe ſont ſignalés dans la Grece, en ce genre de Vers. Ceux qui ont mieux écrit en Elegie parmy les Latins, ſont Tibulle, Properce, Ovide : Tibulle a de l'élegance & de la politeſſe, Properce a de la nobleſſe & de l'élevation ; mais Ovide eſt preferable à l'un & à l'autre : parce qu'il eſt plus naturel, plus touchant & plus paſſionné : & il a mieux exprimé par là le cara-

ctere de l'Elegie, que les autres. Il nous eſt reſté quelques Elegies de Catulle, de Mecenas, de Cornelius-Gallus, qui ſont d'une grande pureté, & d'une grande delicateſſe: mais le Vers de Catulle & de Mecenas eſt d'une trop grande molleſſe & d'une negligence trop affectée: celuy de Cornelius-Gallus eſt plus rond, & il ſe ſoutient mieux. Il s'eſt trouvé dans ces derniers ſiecles un Allemand nommé Lotichius, un Italien nommé Molſa, un Flamand nommé Sidronius, qui ont écrit des Elegies d'une grande beauté. Je ne parle point des Elegies Françoiſes, c'eſt un genre de Vers que nous ne diſtinguons pas de l'heroïque: & on appelle indifferemment Elegie parmy nous, tout ce qu'on veut. En quoy

quoy la distinction du vray caractere de ce Vers ne me paroist pas encore fort établie.

XXX.

L'Ode doit avoir autant de noblesse, d'élevation, & d'emportement, que l'Eclogue a de simplicité, de pudeur, & de modestie. Ce n'est pas seulement par son esprit qu'elle est grande, c'est aussi par sa matiere. Car elle s'occupe à chanter les loüanges des Dieux, & à celebrer les actions les plus glorieuses des hommes. Ainsi elle demande pour soutenir toute la majesté de son caractere, un naturel élevé, un esprit grand, une imagination hardie, une expression noble & éclattante, mais pure & correcte. Tout ce que l'art a de vivacité par ses figures, n'est

pas ſuffiſant pour élever l'Ode autant que demande ſon caractere. Mais la lecture de Pindare eſt plus capable elle ſeule d'inſpirer ce genie, que toutes mes reflexions. Il eſt grand dans ſes deſſeins, vaſte dans ſes penſées, hardy dans ſes imaginations, heureux dans ſes expreſſions, éloquent dans ſes diſcours : mais ſa grande vivacité luy oſte quelquefois le jugement, il s'abandonne trop. Ce ſont des égaremens perpetuels que ſes Panegyriques, ou par de grandes digreſſions de ſon ſujet, il promene ſes lecteurs de fables en fables, d'illuſions en illuſions, de chimeres en chimeres ; car c'eſt l'imagination la plus déreglée du monde. Mais ce dereglement eſt une partie du caractere de l'Ode, qui doit avoir de

l'emportement par la qualité de ſon genie. Pindare eſt auſſi le ſeul qui ſe ſoit acquis de la gloire parmy les Grecs dans ce genre d'écrire, car il nous eſt reſté peu de choſe de ces autres neuf Poëtes Lyriques, dont parle Petrone. Il faut avoüer toutefois par ce qui nous reſte de fragmens des Odes de Sapho, que Demetrius & Longin ont grande raiſon de vanter ſi fort dans leurs ouvrages le genie admirable de cette fille : car on y trouve des traits de la delicateſſe la plus fine & la plus paſſionnée du monde. On ne peut juger avec quelque certitude de tous les autres, dont nous avons ſi peu de choſe. Le ſeul Anacreon eſt capable de nous conſoler de la perte de leurs ouvrages. Car ce ſont des fleurs, des

beautés & des graces perpetuelles, que ſes Odes: la naïveté luy eſt ſi familiere: & il a un air ſi delicat, ſi aiſé & ſi gracieux: qu'il n'y a rien de comparable dans toute l'Antiquité à la maniere qu'il a priſe, & au genre d'écrire qu'il a ſuivy. Horace a trouvé l'art de joindre toute la force & l'élevation de Pindare à toute la douceur & la delicateſſe d'Anacreon, pour ſe faire un caractere nouveau en reüniſſant les perfections des deux autres. Car outre qu'il avoit l'eſprit naturellement agreable, il l'avoit auſſi grand, ſolide, élevé: il y a de la nobleſſe dans ſes imaginations, & de la delicateſſe dans ſes penſées & ſes ſentimens: ce ſont toûjours des traits de maiſtre, que les endroits de ſes Odes qu'il a

voulu finir : mais il faut estre bien éclairé pour voir tout son esprit : car il se trouve dans ses vers de certaines graces secretes & des beautés cachées qui sont connuës de peu de monde. C'est aussi le seul des Latins qui ait bien écrit parmy les anciens. Personne n'a pû le suivre dans la suite des temps, tant son genie l'avoit élevé. Boece fit quelques petites Odes qu'il mêla dans son ouvrage de la Consolation de la Philosophie. Mais quelque politesse d'esprit qu'il eust : il ne peut surmonter la méchante maniere qui regnoit alors : & ce qu'il a de plus beau n'est qu'une fausse beauté, conforme à l'esprit du siecle dans lequel il écrivoit. Parmy les Lyriques Latins des derniers siecles j'en trouve trois qui se

ſont diſtingués des autres. Caſimire Sarbieuski Polonois, Duncan de Ceriſantes, & Magdelenet tous deux François. Sarbieuski a de l'élevation, mais ſans pureté : Magdelenet eſt pur, mais ſans élevation : Ceriſantes a joint dans ſes Odes l'un & l'autre, car il écrit noblement & d'un ſtyle aſſés pur. Mais il n'a pas tant de feu que Caſimire, lequel avoit bien de l'eſprit : & de cet eſprit heureux, qui fait les Poëtes. Bucanan a des Odes dignes de l'Antiquité : mais il a de grandes inégalités par le mêlange de ſon caractere, qui n'eſt pas aſſés uny. Muret & Vida ont l'imagination trop bornée : & leur idée paroiſt contrainte par l'attachement trop ſcrupuleux qu'ils ont à la Latinité. Chiabrera a eu bien

de la reputation par ſes Odes. parmy les Italiens : & Ronſart parmy les François, car Ronſart a de la nobleſſe & de la grandeur : mais cette grandeur devient fade & niaiſe par l'affectation qu'il a de paroiſtre ſçavant : car il dit de la doctrine juſques à ſa maiſtreſſe. Malherbe eſt exact & correct : mais il ne hazarde rien : & par l'envie qu'il a d'eſtre trop ſage, il eſt ſouvent froid. Theophile a l'imagination grande & le ſens petit. Il a des hardieſſes heureuſes, à force de ſe permettre tout. Voiture & Sarrazin ont de jolies choſes dans leurs Odes : car ils ont l'art de badiner agreablement dans les petits ſujets, & ils ſoutiennent aſſés ce caractere-là, mais ils n'ont pas de force & d'élevation dans les grands. La pluſ-

part des autres qui écrivirent aprés eux en Vers Lyriques, dont on a fait tant de recueils, s'attacherent à une fausse delicateſſe d'expreſſion, qui les éloigna du veritable caractere de l'Ode, qui eſt la grandeur & la majeſté du diſcours, & ils tomberent dans une honteuſe mediocrité: leurs Vers eſtoient languiſſans, & ils n'avoient rien de cette chaleur, & cette nobleſſe ſi eſſentielle à l'Ode, qui ne doit rien dire de bas ny de commun. Je pourrois parler plus avantageuſement de ceux qui écrivent à preſent: Si je ne m'eſtois impoſé la loy de ne pas me mêler de juger de ceux qui vivent encore, cela meſme eſt d'un air trop ſuffiſant: & il peut y avoir de l'indiſcretion à ſe commettre.

XXXI.

XXXI.

L'Epigramme eſt de tous les ouvrages de Vers que l'Antiquité ait produit le moins conſiderable: elle ne laiſſe pas d'avoir ſa beauté. Cette beauté conſiſte ou dans un tour delicat, ou dans un mot heureux. Les Grecs ont compris ce genre de Poëſie autrement que les Latins. L'Epigramme Grecque roule ſur un tour de penſée naturel, mais fin & ſubtil. L'Epigramme Latine, par un faux gouſt qui s'éleva dans le commencement de la decadence de la pure Latinité, chercha à ſurprendre l'eſprit par un mot piquant, qu'on appella une pointe. Catulle ſuivit la premiere maniere qui eſt d'un caractere plus fin: car il s'appliqua à renfermer une

penſée naturelle, dans un tour delicat de paroles, & dans la ſimplicité d'une expreſſion fort tendre. Martial fut en quelque façon auteur de l'autre maniere, ſçavoir eſt, de terminer une penſée ordinaire par quelque mot ſurprenant. Aprés tout, les gens du bon gouſt preferent la maniere de Catulle à celle de Martial: parce qu'il y a plus de vraye delicateſſe dans l'une que dans l'autre. Et nous avons vû dans ces derniers ſiecles un Noble Venitien nommé Andreas Naugerius, qui avoit un diſcernement exquis, & qui par une antipatie naturelle contre tout ce qu'on appelle pointe, qu'il jugeoit d'un méchant gouſt, ſacrifioit tous les ans en ceremonie un volume d'Epigrammes de Martial aux Ma-

nes de Catulle, pour luy faire les honneurs de son caractere, qu'il estimoit preferable au caractere de Martial. Je ne trouve rien à dire de remarquable sur les faiseurs d'Epigrammes des siecles suivans. C'est une des especes de Vers où l'on reüssit peu. Car c'est un coup de bonheur que d'y reüssir. Une Epigramme vaut peu de chose : quand elle n'est pas admirable : & il est si rare d'en faire d'admirables, que c'est assés d'en avoir fait une en sa vie.

XXXII.

Il resteroit à parler du Madrigal, du Rondeau, du Sonnet, de la Balade, & de tous les autres petits Vers, qui sont de l'invention des derniers siecles. Mais comme un peu d'i-

magination peut ſuffire, pour reüſſir dans ces ſortes d'ouvrages, ſans aucun genie, je ne m'amuſeray pas à faire des reflexions ſur la methode qu'il faut tenir pour s'y exercer. Ce n'eſt pas qu'on n'y reüſiſſe tout autrement, quand on a du genie, ou par un tour plus heureux qu'on donne à ce qu'on écrit, ou par un air plus animé, ou par des beautés plus naturelles, ou enfin par des manieres plus délicates: & generalement parlant, le genie eſt toûjours d'une tres-grande diſtinction, dans quelque ouvrage qu'on entreprenne. Le caractere des petits Vers, & de tous les petits ouvrages de Poëſie eſt la naïveté jointe à la delicateſſe: car comme les petits ſujets ne fourniſſent d'eux-meſmes aucune beauté,

l'esprit du Poëte y doit suppléer de son propre fonds. Le Sonnet est d'un caractere à recevoir plus de grandeur dans son expression que les autres petites pieces, mais rien ne luy est plus essentiel que le tour heureux & naturel de la pensée qui le compose. Le Rondeau & le Madrigal sont tres-méchans, dés qu'il ne sont pas tres-beaux: & toute leur beauté consiste dans le tour qu'on leur donne. Mais il suffit de connoistre ce que c'est que cette delicatesse, qui doit estre le caractere de ces petites pieces, pour sçavoir tout ce qui les regarde. Un mot peut estre delicat en plusieurs manieres, ou par une equivoque fine, qui a du mystere dans son ambiguité, ou par un sens caché, qui dit tout, en ne vou-

lant rien dire ; ou par quelque trait fier & hardy ſous un terme modeſte ; ou par une plaiſanterie ſous un air ſerieux ; ou bien par une fineſſe de ſentiment ſous un mot ſimple & groſſier. Nous trouvons toutes ces manieres dans quelques-uns des Anciens, comme dans le Socrate de Platon, dans Sapho, dans Theocrite, dans Anacreon, dans Horace, dans Catulle, dans Petrone & dans Martial, ce ſont tous de grands modeles de ce caractere : dont nous n'avons en nôtre langue, que Marot Valet de Chambre de François premier. Il avoit un genie admirable pour cette maniere : & tous ceux qui y ont reüſſi depuis, l'ont copié. Voiture avoit du naturel pour ce caractere : s'il ne ſe fuſt un peu gâté l'eſ-

prit par la lecture des Eſpagnols & des Italiens. Si ces mots ſont affectés, ils perdent leur grace, parce qu'ils deviennent froids, dés qu'ils ſont recherchés. Mais le defaut le plus univerſel des petites pieces de Vers, c'eſt qu'on y veut mettre trop d'eſprit. C'eſt le vice ordinaire des Eſpagnols & des Italiens, qui cherchent toûjours à dire les choſes finement. Ce n'eſt pas un fort bon caractere : car on ceſſe d'eſtre naturel, dés qu'on ſonge à avoir de l'eſprit. C'eſt le defaut du Quevedo dans ſon ouvrage des neuf Muſes, du Gongora dans ſes Romances, du Preti & du Teſti dans leurs petits Vers, du Marin dans ſes Idylles, de l'Acquillini dans ſes Madrigaux, & de tous les autres Etrangers, qui ont voulu

rafiner par de fauſſes idées d'ornemens recherchés, & par des affectations de bel eſprit, qui n'ont rien du caractere ſolide & du bon ſens des Anciens. Tous les petits genies ſont ſujets à donner dans cette méchante maniere, dont les derniers Recueils de Poëſies Françoiſes ſont preſques pleins : où nos Poëtes s'efforcent d'avoir de l'eſprit, malgré leur genie ; car ou ils ne diſent jamais les choſes comme il faut les dire ; ou ils ne diſent rien dans de grands diſcours ; ou ils chargent d'ornemens des ſujets qui ne ſont pas capables d'en ſouffrir, ou ils découvrent tout leur art, quand il faut le cacher ; ou ils s'abandonnent à la beauté de leur naturel ſans methode ; ou enfin ils s'égarent dans leurs idées, parce qu'ils

n'ont pas la force d'executer tout-à-fait ce que leur dicte leur imagination.

XXXIII.

Si j'estois d'humeur à decider, j'ajoûterois à ces Reflexions la resolution de quelques difficultés dans l'usage de nôtre Poësie qui me semblent dignes d'estre éclaircies. La premiere est de la transposition des termes, que quelques-uns de nos Poëtes semblent affecter dans les grands Poëmes, comme une espece de figure, dont ils pretendent se servir pour donner plus de force & plus de noblesse à leur discours. Mais Ronsart dans la Preface de son Poëme de la Franciade, n'est pas de ce sentiment. Car il ne croit pas nôtre langue d'un caractere pro-

pre à soûtenir dans son expreſſion ces ſortes de tranſpoſitions. En effet, elle eſt trop ſimple & trop unie, pour entortiller ſes paroles & pour leur donner une autre ordre que celuy du ſens naturel, qu'elles doivent avoir. Je m'en rapporte à ceux qui ſçavent mieux parler que moy. La ſeconde difficulté eſt de l'uſage du Tu & du Toy, dont ſe ſervent nos Poëtes pour parler à Dieu & au Roy. Cet uſage ne me paroiſt fondé ny en autorité, ny en raiſon. Car outre que l'autorité de la langue Latine ſur laquelle ils ſe fondent, eſt un faux principe: parce que cette langue uſe également du Tu & du Toy en Proſe & en Vers, pour toutes ſortes de perſonnes: noſtre langue eſt d'elle-meſme d'un caractere ſi

respectueux, qu'elle ne peut s'accommoder de ces termes-là, pour les personnes à qui elle veut faire honneur. Mais rien ne me paroist plus fort contre cet usage : que la maniere dont nos Poëtes en usent eux-mesmes. Car ceux qui disent Tu & Toy à Dieu & aux Grands : ne le disent jamais à leurs maîtresses : parce qu'ils croiroient leur manquer de respect. Il est vray que Theophile l'a dit à la sienne : mais cela ne se dit plus, depuis que nostre langue s'est polie : & Voiture ne l'a jamais dit. C'est un scrupule que j'ay, & que je laisse à examiner aux critiques. La troisiéme difficulté est de l'usage des Metaphores : car nostre langue est essentiellement si scrupuleuse, qu'elle ne se permet rien que de modeste, & que les moin-

dres hardieſſes bleſſent ſa pudeur. Mais ce ſeroit une delicateſſe trop grande que d'interdire aux Poëtes les Metaphores avec la meſme rigueur qu'on le feroit aux Orateurs. Il y a des Metaphores autoriſées par l'uſage, dont la Poëſie ne ſçauroit ſe paſſer. C'eſt au Poëte d'en uſer ſagement, ſans choquer la modeſtie de noſtre langue. Il faut un grand diſcernement pour diſtinguer ce qui doit ſe dire par les mots propres & par les Metaphoriques. On doit faire le meſme jugement de la hardieſſe qu'il y a à faire des mots nouveaux & compoſés. Du Bartas s'eſt rendu ridicule à vouloir imiter Homere & Pindare dans l'invention de ces mots. La quatriéme difficulté eſt la contrainte de la rime: mais ce ne

doit eſtre une difficulté que pour les petits eſprits, qui ſe laiſſent maîtriſer à cette ſervitude, dont ſe ſervent les grands genies, pour donner plus de force à leurs penſées, & plus de grandeur à leurs ſentimens. La derniere difficulté & la plus importante de toutes eſt de ſçavoir ſi l'on peut plaire en Poëſie contre les regles: j'applique cette queſtion à noſtre Poëſie en particulier, quoy qu'elle ſoit commune à la Poëſie en general: parce que la pluſpart de nos Poëtes ſe font une fauſſe liberté de ce méchant principe. Ce n'eſt que par là que Moliere vouloit ſauver l'irregularité ordinaire de ſes Comedies. Il eſt vray que ſa temerité a eſté heureuſe: & qu'il a plû dans des pieces contre l'art. Mais je pretends que

ny luy, ny les autres ne plaiſent jamais, que par les regles: ils ont des traits naturels par où ils reüſſiſſent, & ces traits ſont des coups de l'art : car l'art n'eſt autre choſe, comme j'ay dit, que le bon ſens reduit en methode. Ce ne ſont que ces traits qui plaiſent dans les pieces irregulieres, ou ce qui eſt irregulier ne plaiſt jamais, parce qu'il n'eſt jamais naturel.

XXXIV.

Enfin pour finir par un trait de Morale. Comme la reputation d'eſtre modeſte vaut mieux que celle de faire bien des Vers: ſi j'en faiſois, je ne voudrois jamais perdre l'honneſteté ny la modeſtie. Car ſi rien ne rend les hommes plus ridicules que la bonne opinion qu'ils ont d'eux-meſmes

& de leurs ouvrages : les Poëtes ſont encore plus ridicules que les autres hommes, quand ils ont de la vanité, par la difficulté qu'il y a de reüſſir en leur métier. Mais ſi je faiſois des Vers mieux qu'un autre, je ne voudrois contraindre perſonne à les trouver bons, je n'en aurois pas meilleure opinion de moy, quoy qu'ils fuſſent au gré de tout le monde, & le ſuccés ne m'aveugleroit point. Parmy les loüanges qu'on me donneroit, je ne pourrois me reſoudre à ſouffrir celles, où il paroiſtroit de la faveur : & j'impoſerois ſilence à ceux, qui en me loüant me parleroient plus haut, que ma conſcience : pour me ſauver du ridicule, dans lequel tombent les eſprits vains, qui veulent des loüanges & des admirations

eternelles ſur tout ce qu'ils font. Je voudrois me ſervir de toute ma raiſon & de tout mon eſprit, pour avoir plus de ſoumiſſion & plus de docilité, pour les avis que mes amis me donneroient : j'emprunterois leurs lumieres pour ſuppléer à la foibleſſe des miennes, & j'écouterois tout le monde, pour n'ignorer aucun de mes defauts. Dans les loüanges que je donnerois à ceux que j'en trouverois dignes, je ſerois ſi conſcientieux, que par quelque intereſt que ce puſt eſtre, je ne parlerois jamais contre mon ſentiment : & il n'entreroit, dans tout ce qui ſortiroit de mes mains, aucune de ces veües mercenaires qui aviliſſent ſi fort le caractere de Poëte. Enfin je voudrois me defaire de toutes ces ridicules vanités,

vanités, auſquelles ſont ſujets d'ordinaire ceux qui font des Vers: & je tâcherois à détruire par une conduite ſi ſage toutes les ſotiſes qu'on a coûtume de dire d'une profeſſion qui deviendroit honorable, ſi elle n'étoit exercée, que par d'honneſtes gens.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, Signé BOVCAVLT, Il est permis à François Muguet d'imprimer un livre intitulé *Reflexions sur la Poëtique d'Aristote, & sur les Ouvrages des Poëtes Anciens & Modernes*: & défenses sont faites à tous autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny debiter ledit livre, sans le consentement dudit Exposant, pendant le temps de dix années, à peine de l'amende portée par ledit Privilege. Donné à Paris le septiéme Septembre 1673.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 13. Septembre 1673. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Fevrier 1665. Signé, D. THIERRY, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 29. Novembre 1673.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Roy.

Roy, Signé
is à Fran-
re intitulé
ote, & sur
& Moder-
us autres,
vendre ny
sentement
ps de dix
ortée par
e septiéme

la Com-
Impri-
eptembre
arlement
du Con-
Fevrier
Syndic.

la pre-
re 1673.

fournis.